

212 116
Sublet

FORMES BYZANTINES ET RÉALITÉS BALCANIQUES

LEÇONS FAITES
A LA SORBONNE

PAR

N. IORGA

PROFESSEUR AGRÉÉ, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT



BUCAREST-PARIS

DÉPÔT PRINCIPAL CHEZ H. CHAMPION, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PARIS, QUAI VOLTAIRE

1922

Preis : 6 Francs

Biblioteca Centrală Universitară
București

COTA 212MG
Dublet

INVENTAR 399428

FORMES BYZANTINES ET RÉALITÉS BALCANIQUES

LEÇONS FAITES
A LA SORBONNE

PAR

N. IORGA

PROFESSEUR AGRÉÉ, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT



BUCAREST-PARIS

DÉPÔT PRINCIPAL CHEZ H. CHAMPION, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PARIS, QUAI VOLTAIRE

1922

EN GUISE DE PRÉFACE

On nous permettra de donner comme préface à ces leçons de synthèse sur les rapports entre Byzance et les nations comprises sous cette forme politique «roumaine», les paroles mêmes qui furent prononcées à l'ouverture de ce cours fait à la Sorbonne en juin 1922, comme professeur agrégé à l'Université de Paris.

Allocution de M. Brunot, doyen de la Faculté des Lettres.

Mesdames et Messieurs,

Je suis très heureux que, malgré les examens, vous vous trouviez encore si nombreux pour m'aider à recevoir ici notre illustre collègue, M. Iorga.

Je me félicite qu'un changement survenu dans mon service ordinaire m'ait permis d'être présent aujourd'hui et de l'annoncer en quelques mots, ou plutôt de lui souhaiter la bienvenue, car M. Iorga n'est pas des hommes que l'on a besoin de présenter en France. Il y est connu par toute sa vie et par tous ses travaux.

M. Iorga appartient à un pays qui a avec la France des relations très anciennes, et je puis bien dire qu'il a fait plus que personne, à sa manière, pour nous intéresser aux choses, non seulement de la Roumanie présente, mais de la Roumanie passée. Il appartient à la catégorie de ces hommes qui sont en même

temps des hommes de pensée et des hommes d'action, chez lesquels, pour bien dire, l'une des façons de vivre ne se sépare pas de l'autre, et qui font servir leur science à la réalisation des idées.

En ce qui concerne les relations avec la France, M. Iorga, je le dis très simplement et très franchement, peut paraître à quelques uns avoir à certains moments pris contre le rôle de la langue française en Roumanie, une position sur laquelle, à première vue, ils auraient à dire.

Ce que j'ai à dire moi, c'est que cette position, il l'a prise en toute connaissance de cause et avec une parfaite justesse d'esprit. Il a essayé à sa façon de défendre la langue roumaine, qu'il aime bien, contre une invasion étrangère excessive et contre une dépossession que nous n'avons jamais ni voulue, ni désirée.

La langue française, dans le monde entier, se s'impose pas aux nations étrangères et n'a pas l'intention de s'imposer, et tous ceux qui l'ont étudiée, qui en ont suivi l'histoire, ont constaté la confusion qui s'était produite dans un grand nombre de pays, où on croyait qu'aimer la langue française, c'était la substituer à la langue nationale. Eh bien !, cet abus est très dangereux pour le pays où il est commis et il est encore bien plus dangereux pour le français, parce qu'il entraîne des réactions contre les gallomanes qui dépassent, à certains moments, ce que les amis de la France et ce que la France elle-même voudraient.

Je considère, par conséquent, qu'il est extrêmement prudent, sage, digne d'un grand esprit de poser la question sur son terrain véritable et de regarder en pays étranger le français comme une langue de haute culture, nécessaire à la pénétration des peuples, qui a un rôle de civilisation générale à jouer, mais qui n'a aucune prétention, comme on disait au XVIII^e siècle, à la monarchie universelle.

M. Iorga a commencé à étudier chez nous, dans notre école des Hautes-Études, et personne n'y a perdu le souvenir de sa thèse sur Philippe de Mézières et la Croisade au XIV^e siècle. Cette thèse caractérise, en somme, sa manière de travailler sur les choses d'histoire, parce qu'elle nous montre, dans cet historien de la Roumanie un historien de toute l'Europe orientale ou plutôt de toute l'Europe et qui s'attache, dans la variété infinie de ses productions, à ces relations, souvent si difficiles à saisir, si complexes, qui ont existé depuis des siècles entre l'Europe occidentale et l'Europe, si mal connue, des Principautés danubiennes.

Je féliciterai M. Iorga, si vous voulez bien me le permettre, d'autre chose encore ; c'est d'être, non seulement personnellement un historien, mais un excellent organisateur du travail historique dans son pays c'est-à-dire d'avoir fait pour les études roumaines cet Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale dont les productions sont si précieuses.

J'ajoute que c'est à lui qu'est due la création de l'École roumaine de Paris, dont il attend le développement peut-être avec un peu trop d'impatience, mais une impatience qui s'explique, n'est-ce pas, et je souhaite avec lui le développement vaste et proche de cette École. En somme, si les étudiants de la Sorbonne avaient le temps, à quoi qu'ils s'intéressent dans l'histoire de l'Europe orientale, à l'Albanie, à l'Empire ottoman, aussi bien qu'à la Roumanie, ils trouveraient dans les leçons qui vont être faites devant eux une matière infiniment précieuse.

Je ne veux pas abuser de la parole, ni me donner une compétence que je ne possède pas. Je ne sais malheureusement pas le roumain, un certain nombre, par conséquent, des travaux de notre collègue m'échappent, mais j'ai eu l'occasion de parler de lui bien des fois et surtout d'entendre parler de lui. Et récemment encore, à la suite d'une séance de l'Aca-

démie de Danemark, j'ai eu avec un spécialiste roumain, professeur de l'Université de Copenhague, une longue conférence sur vos travaux et sur votre personne qui a augmenté encore en moi, si c'était possible, l'estime que j'avais déjà antérieurement pour vous.

Vous me disiez que vous craigniez un auditoire très rare ; vous voyez que nous nous sommes trompés et que vous avez ici, non seulement des étudiants attentifs, mais des étudiants souriants qui sont comme moi très heureux de vous voir parmi nous et qui se félicitent que vous ayez trouvé le temps, vous, l'homme politique, vous, l'historien, vous, le professeur, de venir nous donner une quinzaine.

RÉPONSE A L'ALLOCATION
DE M. BRUNOT

*Monsieur Le Doyen,
Mesdames et Messieurs,*

Je ne pourrais pas dire en quelques mots tout ce que vos paroles, Monsieur le Doyen, réveillent dans mon âme. Elles réveillent d'abord le souvenir des années de jeunesse où j'étais, comme ces jeunes gens, un des auditeurs de cette Sorbonne qui reste pour moi la première institution scolaire du monde.

Elles réveillent ensuite, parce que vous avez mentionné mes années de combat, un sentiment, difficile à définir, mais que je ne regrette pas, le sentiment d'avoir défendu en Roumanie, il y a une dizaine d'années, l'esprit français, le véritable esprit français, contre la fausse imitation de la langue française.

Je préfère que l'on sente pour son pays comme vous sentez pour le vôtre, que l'on aime sa nation comme vous avez prouvé devant le monde entier que vous savez aimer votre nation, sentiments qui font la grandeur du peuple français, plutôt que de nous arrêter, avec quelques centaines de personnes du beau monde, à ce qu'il y a de plus facile à imiter : ce que beaucoup de gens imaginent être la civilisation française et qui ne lui ressemble que de très loin.

J'ajouterai que cette imitation des formes extéri-

eures d'une civilisation est tellement peu profonde qu'au moment où il s'agissait de transformer la pensée française en sang roumain versé pour la cause commune qui était la cause de la Justice et celle de toutes les nations libres, à ce moment nous avons rencontré souvent dans l'autre camp, dans celui qui n'applaudissait pas à votre sacrifice, des personnes qui, précisément, avaient fait mine, à une certaine époque, de représenter et de vouloir répandre la civilisation française parce que dans leur famille il y avait eu une gouvernante de cette langue. Et le paysan qui, n'avait pas eu de gouvernante, mais qui sentait comme votre paysan, qui a saigné pour la même cause, s'est montré pour vous un meilleur frère que ceux que vous aviez vus si souvent à Paris, mais dont l'âme n'avait jamais fraternisé avec la vôtre.

Voici la cause que j'ai défendue, voici les adversaires que j'ai eus, et M. Bémont, un de mes anciens professeurs, un de vos amis, me disait quelques années après : « Vous étiez tout de même dans le juste en ce qui concerne ce que la France peut vous donner pour que vous en profitiez ».

Maintenant, Monsieur le Doyen, Mesdames et Messieurs, je serais extrêmement flatté si les résultats d'un labeur de trente années transformé en synthèse (car, à mon époque, on commençait par l'analyse pour arriver au courage d'exprimer une synthèse, mais, aujourd'hui, le système est de commencer par la synthèse pour n'arriver jamais à l'analyse qui devrait lui donner naissance), je serais extrêmement flatté, dis-je, si cette synthèse des années avancées de ma carrière pouvait provoquer des recherches et si ces recherches arrivaient aux mêmes résultats que ceux auxquels je suis parvenu.

Et, avant de commencer ces leçons sur les formes byzantines et sur les fonds nationaux, je voudrais indiquer que je trouvé un rapport entre une certaine

forme byzantine qui feignait d'être française il y a vingt ans et entre ce fonds national qui, sans avoir jamais trempé dans le byzantinisme, a été, dès le commencement de la conscience de notre nation, toujours à côté de la France, et lorsqu'on lui a demandé un peu plus qu'une admiration superficielle, c'est-à-dire le sang même des veines de ses enfants, nous l'avons donné en unissant dans notre conscience de combattants les deux noms qui nous sont les plus chers : celui de la Roumanie et celui de la France.

Je vous remercie, Monsieur le Doyen, des bonnes paroles que vous avez dites.

(Vifs applaudissements.)

PREMIÈRE LEÇON

Origine et sens de la vie byzantine

La première leçon de cette série qui n'a aucune autre prétention, ainsi que je l'ai indiqué, que de communiquer les derniers résultats de synthèse venant d'une longue analyse pratiquée sur la vie politique des nations de la péninsule balcanique, s'occupera de l'époque qui ne dépasse pas le commencement du VII^e siècle. Il sera donc question de ces premiers siècles du moyen-âge au cours desquels l'Empire byzantin s'est formé, où il a gagné son caractère distinctif, ce caractère qu'il s'agit de préciser dès le début.

Il n'y a rien de plus facile que d'accepter la définition courante concernant cet Empire: ce serait une création totalement différente de l'Empire romain qu'il prétendait continuer.

A un certain moment, —et on a commencé par Constantin pour aller jusqu'à Justinien—, il y aurait eu une transformation totale des anciennes idées politiques, religieuses et culturelles, et ce résultat aurait produit ce qu'on

appelle l'Empire byzantin, qui, une fois ainsi défini, peut être suivi dans son développement à travers les siècles jusqu'à la catastrophe provoquée par l'invasion turque et terminée par la conquête de Mohammed II.

On commencerait ainsi à 330, au moment où Constantinople était capable d'abriter un empereur et on finirait en 1453, au moment où „le Conquérant“ s'installait à Constantinople en empereur, pour continuer les traditions de la Byzance orthodoxe dans son Stamboul païen.

C'est une conception très facile à saisir, à appliquer aux faits et qui peut donner des exposés différents selon le but vers lequel on se dirige: elle ne paraît provoquer d'un bout à l'autre aucun doute et ne demander l'élucidation d'aucun problème.

Cependant, si on considère n'importe quelle phase de l'Empire byzantin, si on commence par l'époque des fondateurs, Constantin ou Justinien, si on s'arrête au plein milieu des vicissitudes de cet Empire, alors qu'il réunissait le plus grand nombre de forces nationales, qu'il produisait ses plus belles oeuvres de civilisation, dans l'art et dans une littérature qui n'est pas toujours si négligeable qu'on se l'imagine, ou bien, si le point de vue où on se place est la fin de cette organisation politique au XIV^e et au XV^e siècles, au dernier chapitre d'une tragédie qui devait bientôt se terminer par un sanglant acte final, on arrive très fa-

cilement à la conviction que, dans la conception analysée ci-dessus, on est dans le faux, et cette conviction peut être fortifiée aussi par la manière dont l'Empire byzantin a été considéré dès les premiers savants qui s'en sont occupés.

On croit trop facilement que le mot byzantin a toujours été employé pour dénommer ce qui s'est passé dans l'Orient européen à partir du IV^e siècle pour aller jusque vers la moitié du XV^e. C'est une erreur. Ce terme a été appliqué bien tard à ce que ses chefs, ses défenseurs, ses panégyristes, ses représentants littéraires ont toujours nommé : Empire romain.

Plus tard, dans une certaine acception, plutôt territoriale du mot, on a employé la désignation de byzantin. A une époque tout à fait tardive. Ceux qui, au XVII^e et au XVIII^e siècles s'occupaient de l'histoire byzantine, de l'Orient „romain“, comme Lebeau et ses successeurs en France, préféraient employer le terme de Bas-Empire pour tout monde qui n'était pas responsable des vices de Constantinople, qui ne les provoquait pas, qui ne les servait pas et qui n'a jamais pensé à les justifier. Le sang des empereurs assassinés, la réprobation qui entourait une certaine manière de vivre entre les murs du palais sacré, tout cela ne dépassait pas la ceinture des murs de la capitale ; c'est donc une condamnation que l'on peut regarder comme injuste. Il n'y avait pas de Bas-Empire, si ce

n'est à Constantinople, et encore dans certains cercles de Constantinople. Les provinces vivaient d'une vie très pure. J'admets que la capitale, avec ce qu'elle présentait comme classe dominante, toujours transformée dans ses éléments nationaux, mais conservant tout de même les mêmes penchants, prêtait à une critique légitime, mais on peut affirmer que, si les provinces avaient mené cette même vie, l'Empire byzantin n'aurait pas vécu dix siècles, car il n'y a pas de force au monde capable de faire durer pendant plus de mille ans un organisme politique s'appuyant sur la désorganisation, se manifestant par des attentats perpétuels à l'ordre moral et n'ayant aucun respect pour le sang humain, aucune considération pour ces idées éthiques qui, pour varier de forme d'une époque à une autre, sont cependant toujours à la base de toute activité sociale.

Mais, en laissant de côté cette tare du Bas-Empire, si on ne considère que l'Empire lui-même dans son titre, on avait eu raison de nommer Empire romain, ce territoire de l'Orient européen, d'une grande partie de l'Occident asiatique et du Nord africain plutôt que d'introduire ce mot de byzantin, qui pour rappeler la dénomination ancienne de la ville qui est devenue ensuite Constantinople, comme résidence des empereurs, n'a aucun rapport intime avec les éléments qui composent

l'Etat international dominé par la Nouvelle Rome.

Il est bien certain qu'au moment où Constantin-le-Grand abandonnait Rome pour se former une capitale sur les bords du Bosphore, il n'avait guère la conscience d'innover et qu'il ne nourrissait aucun mépris pour l'ancienne résidence des Césars.

On a supposé qu'il la considérait comme tellement déchue qu'elle ne pouvait plus abriter un empereur et servir aux buts supérieurs et traditionnels de l'Empire. Il n'y a rien de vrai dans cette explication, et, si Constantin a passé une partie de sa vie à aller d'une province à l'autre, ce n'est pas parce qu'il méprisait Rome, mais parce que ce n'était pas de là qu'on pouvait défendre l'État. La capitale de l'Empire se trouvait au point menacé et ceci prouve, justement, sa vitalité. Un État qui se laisse mourir dans sa capitale est beaucoup moins digne de considération qu'un autre qui abandonne tout, qui oublie même cette capitale pour être toujours là où l'ennemi, les barbares dans ce cas, se présente menaçant sa vitalité et offensant sa dignité. Car il ne faut pas oublier que l'Empire romain reposait aussi sur un prestige et qu'il s'agissait, en première ligne, de maintenir intact ce prestige pour assurer la durée ultérieure de la forme politique.

Il n'est pas vrai non plus, contrairement à

ce qu'a supposé quelqu'un qui a été mon maître ici, Monseigneur Duchesne, que Constantin-le-Grand, en abandonnant Rome pour Constantinople, ait eu en vue surtout de se créer une capitale en rapport avec le changement qui était survenu dans ses convictions, avec sa conversion au christianisme. Constantin et sa mère figurent parmi les saints de l'Église universelle : il n'y a rien à redire ; mais cette canonisation avait des raisons plutôt politiques, et on avait intérêt à faire des deux personnalités impériales les patrons du christianisme s'affirmant en religion d'État. Mais on peut tout de même mettre en doute la sincérité de la conversion très tardive de quelqu'un qui avait attendu que cette religion fût une force politique vraiment indéniable pour s'y rallier. C'est un peu comme le changement d'attitude envers certaines idées sociales venant d'Europe orientale en ce moment : il y a des personnes qui sont disposées à les admettre pourvu qu'elles gagnent la victoire. Pour ma part, s'il est permis d'exprimer cette opinion ici, je ne juge pas ces idées extrêmement favorables au développement de la civilisation universelle, mais je crois qu'il y aurait bien des Constantins si elles venaient à s'affirmer d'un bout de l'Europe à l'autre ; et, alors, si tel de ces Constantins supposés était une personne de grande importance, la nouvelle

religion sociale le ferait figurer volontiers parmi ses saints.

On pouvait très bien être un bon chrétien à Rome, et faire vaincre l'idée chrétienne à Rome. Cela eût été beaucoup plus important au milieu de tous ces monuments qui rappelaient le paganisme que de la faire vaincre dans une ville toute nouvelle, établie dans le but même de célébrer la victoire du christianisme. Vaincre à Rome sur ces souvenirs païens dont parlent certains polémistes chrétiens, à la fin de l'antiquité, était beaucoup plus important pour l'avenir de cette religion que de bâtir une ville sous le signe de la croix.

Du reste parmi ces populations un peu mêlées que Constantin a fait installer à Constantinople — de même que, plus tard, Mohammed II, lorsqu'il va conquérir cette ville de Constantinople, y fera venir, pour la repeupler, une grande partie des populations vaincues —, parmi ces lettrés, ces rhéteurs et ces philosophes, parmi tous ces représentants de l'ancienne Rome, il y avait de nombreux païens. Même si l'empereur fondateur avait été dès le début un adhérent de la nouvelle foi, les païens qui se seraient présentés à Constantinople pour chercher à y jouer un certain rôle, auraient eu le même accueil que les chrétiens.

Il faut donc chercher ailleurs si l'on veut essayer tout de même de s'expliquer pourquoi,

en 330, il y a eu une nouvelle capitale de l'Empire romain. Il faut chercher ailleurs que dans le mépris supposé pour Rome, en tant que ville déchue, ailleurs que dans l'horreur éprouvée pour cette même Rome considérée comme un foyer du paganisme enfin vaincu par un empereur profondément persuadé de l'utilité que le christianisme pourrait avoir pour la vie ultérieure de l'Empire.

Et même en dehors d'une troisième explication que l'on a voulu donner: ç'aurait été un choix déterminé par les besoins militaires et uniquement par les besoins militaires de l'Empire. On a dit: Le danger était de ce côté, et l'empereur, toujours habitué à se présenter sur le front le plus menacé, trouva naturel de s'établir dans une espèce de camp permanent à Constantinople.

Il y aurait alors une similitude entre l'entrée des Turcs en Europe et l'établissement de Constantin à Constantinople. On sait que les Osmanlis ne sont pas venus en Thrace comme une grande armée conquérante, conduite par des Sultans aux attitudes impériales et rêvant d'une couronne semblable à celle des empereurs byzantins, mais qu'ils s'y sont un peu faufilez, étant appelés par les empereurs byzantins au milieu des dissensions existant alors dans ce monde de Byzance, qu'ils se sont établis d'abord près de Gallipolis, puis, étant partis de cette place à l'occasion d'un tremble-

- 399428 -

ment de terre, ils trouvèrent un peu plus loin des villes démantelées et ils cherchèrent à s'en servir pour dominer les routes de commerce, étant des routiers de premier ordre. C'est de cette façon que Mohammed I est arrivé à être l'empereur païen de Constantinople.

Oui, si Constantin s'était présenté en Orient comme chef d'une armée disposée à combattre contre des hordes de barbares inépuisables, s'il avait préféré défendre l'Orient que les attendre en Occident, il y aurait là, en effet, une explication.

Mais, malheureusement, elle ne peut se soutenir. Il y eut même après la fondation de la nouvelle ville impériale et malgré tous les efforts d'y empêcher le flot montant de l'invasion, accueillie d'abord avec confiance, combattue ensuite sans foi dans le succès, des barbares en Orient et il y eut des barbares en Occident ; il y eut presque la même proportion de barbares d'une côté et de l'autre, et même, si on regarde mieux, les barbares d'Orient restèrent plus dangereux que ceux de l'Occident, parce que là-bas il n'y avait pas d'État barbare combattant contre l'État romain, tandis qu'en Orient il y avait les barbares et, en même temps un État formidablement organisé, profondément respecté dans tout le voisinage, l'État perse, tellement estimé que, ainsi qu'on l'a déjà observé, les empereurs de Byzance ont hésité à prendre en langage

grec le titre de „basileis“ et qu'ils ont traduit l'„imperator“ par „autokrator“ jusqu'au moment où Héraclius, vainqueur des Perses, destructeur de leur empire, s'est cru le droit de passer à leur place, comme Alexandre avait passé à la place des anciens rois perses, espérant, avec raison, que jamais la Monarchie perse ne reparaitrait dans l'ancienne forme, comme héritière des anciennes traditions.

Il y avait donc en Orient des barbares germaniques, puis il y avait des Sarmates, des Scythes, qui n'étaient pas des hôtes de passage comme les Germains. Ils y étaient depuis des siècles ; ils s'étaient même installés dans les cités grecques du littoral et ils avaient formé dans ces régions des organisations qui étaient tout autre chose que les royautés douteuses, patriarcales ou passagères, les royautés vassales des Germains. Voilà donc d'un côté la Perse dominant l'Euphrate et en aux côtés de la Perse, toutes ces petites nations qui en dépendaient et qui n'ont jamais voulu accepter ni l'orthodoxie grecque, ni l'influence de Constantinople, dans cette Syrie, qui, tout en faisant partie de l'Empire romain, n'oubliait jamais l'époque où elle avait, ses rois séleucides et qui faisait entre les descendants d'Alexandre-le-Grand et entre les Romains un comparaison bien naturelle, pas toujours à l'avantage des nouveaux dominateurs, très pratiques et, en matière de fi-

nances, habitués à prendre le dernier denier des populations vaincues sans leur rien accorder. Il y avait, même sans formes d'unité politique, cette Syrie, toute différente, avec sa liturgie syrienne, et qui a préféré être hérétique, prendre contact avec le nestorianisme que demeurer orthodoxe pour être vassale de sa vieille rivale, Constantinople, une parvenue qui, pour s'être fondée sur les restes d'une médiocre cité ancienne comme Byzance, n'en avait pas plus les titres nécessaires pour s'affirmer comme centre de l'Orient.

Il est bien vrai qu'après les mesures de défense prises par Théodose à Constantinople, — et il ne faut pas oublier que Théodose a vaincu, non pas par la force militaire de son front constantinopolitain, ni par les méthodes dont disposait n'importe quel empereur romain, qu'il a vaincu par ses propres qualités, — les Goths n'étaient plus un danger aussi grand. Par suite du partage de l'Empire entre ses deux fils, ces derniers ont mené une existence misérable, toujours dominés par des chefs barbares qui, sans se revêtir de la pourpre impériale, étaient bien les maîtres dans la Rome nouvelle aussi bien que dans l'ancienne Rome. De sorte qu'il n'y eut pas de suite à cette apparition inattendue de Théodose, à ce fait merveilleux dans l'histoire de la décadence romaine ; on ne fit rien après lui pour empêcher que le flot des Goths, qui avaient envahi

la péninsule des Balcans et qui croyaient, sous Alaric, pouvoir rester les maîtres de tous les territoires entre la Mer Adriatique et la Mer Noire, pussent rester dans cette situation dominante. Il est vrai qu'une partie des Goths se dirigea vers l'Occident, et leur présence en Italie a été considérée avec raison plutôt comme une espèce de fief avant la lettre, comme une dépendance politique de Constantinople ; mais on ne pouvait pas deviner à un moment donné que la direction définitive prise par l'avance germanique serait la direction occidentale. D'autant plus qu'en Occident, ce qu'ils pouvaient espérer, c'était les restes de Rome, tandis qu'en Orient apparaissaient les splendeurs nouvelles de Constantinople, où on avait transporté tout ce qui était de plus précieux à Rome. Et, comme les Détroits n'ont jamais empêché le passage d'un continent à un autre, on imagine ce que les Goths auraient pu recueillir dans cette région de l'Orient où les Arabes n'avaient pas encore paru et où d'énormes trésors étaient réservés pour l'avidité d'un vainqueur barbare.

Donc ce n'est pas non plus le nouveau front nécessaire et unique à Constantinople, la probabilité de pouvoir mieux combattre contre des barbares qu'on aurait pu mater, définitivement, ce n'est pas ce motif seul qui a déterminé l'établissement de l'Empire romain à Constantinople. Il faut le chercher

ailleurs, ce motif, et—passant par dessus l'ordre chronologique, tenant compte de se qui s'est passé en Italie après la mort de Théodose, après l'établissement de ce que l'on a appelé, de ce que nous appelons encore l'Empire d'Occident, mais qui, pour les contemporains, n'existait pas, car il n'y avait qu'un Empire avec deux sièges, tenant compte aussi du changement de résidence, sous Arcadius, de Rome à Ravenne, — nous devons en conclure qu'on cherchait autre chose que ce qui est présenté par d'autres essais d'explication: *qu'on cherchait la Mer.*

On abandonnait la capitale se trouvant à l'intérieur des terres pour en établir une nouvelle dominant les voies maritimes et bénéficiant de tout ce que la liberté de ces voies maritimes pouvait offrir pour la sécurité momentanée et pour la gloire ultérieure de l'Empire romain.

Donc à Constantinople, ce que l'on voulait ce n'était pas la ville toute nouvelle, n'ayant rien des péchés païens du passé; ce n'était pas non plus une opportunité militaire de premier ordre: on voulait le port de Constantinople, le groupe de mers qui en dépendait; d'un côté la Mer Noire avec sa prolongation au Nord, la Mer d'Azov, de l'autre côté le bassin oriental de la Méditerranée.

De fait, ainsi, ce „nouvel“ Empire n'a pas

été une autre forme de l'Empire continental romain ; il a été une *thalassocratie*, une domination de la Mer, jusqu'à l'apparition des Arabes, qui eux-mêmes devaient bénéficier de l'héritage maritime de riverains vivant jusqu'alors entre les limites de l'Empire romain.

C'est pour se servir de cette Mer, pour en rester maîtres, pour avoir toutes les côtes qui entourent ce lac intérieur de la Mer Noire, ce bassin oriental de la Méditerranée, pour être assuré de pouvoir toujours s'approvisionner, pour surveiller, en même temps, de ce point central, toutes les provinces, c'est dans ce but que Constantin-le-Grand a voulu s'installer à Constantinople.

Et il ne faut pas oublier non plus qu'un empereur antérieur à Constantin, Dioclétien, avait cherché d'un autre côté, mais dans une Mer fermée, en Asie même, et, s'il avait choisi Nicomédie, c'était à cause du voisinage de cette place avec à cette rive de la Mer Noire où Constantin trouva les restes et les souvenirs, les possibilités, les avantages de Byzance.

Voici selon mon avis et, il me semble, selon toute logique, l'explication la plus acceptable de ce transfert de capitale de Rome à Constantinople. Et maintenant nous pouvons passer à l'importance qu'a pu avoir cette nouvelle capitale pour l'avenir de la péninsule des Balkans, à laquelle personne ne pensait au commencement.

Car Constantinople n'était pas considérée comme le centre de la Péninsule elle paraissait plutôt comme totalement excentrique à cette région intérieure qui ne jouissait d'aucun privilège spécial et qui ne préoccupait pas en première ligne les empereurs résidant entre les murs de la nouvelle capitale.

Mais, avant de nous préoccuper du sort de cette région des Balkans, de ce qu'elle a pu gagner par la présence des empereurs romains à Constantinople, il faut tirer une conséquence de la conclusion que nous avons cherché à dégager par l'examen critique de l'origine de Byzance comme capitale et centre nouveau de l'Empire romain.

On explique l'action de Justinien, la conquête de l'Italie, du moins de la plus grande partie de l'Italie et de la côte orientale de la Péninsule Ibérique par des motifs d'ambition.

On a beaucoup abusé des mots „d'ambition“ et de „gloire“, représentant des réalités modernes résultant d'un état d'esprit qui n'existait pas à l'époque dont nous nous occupons.

On a attribué ainsi à Trajan la conquête de la Dacie par intention de vengeance, par aspiration de renom militaire, qui ne cadrerait nullement avec l'esprit très pratique, plein de réalités, et rien que de réalités, d'un empereur romain de cette époque-là.

Justinien aurait donc soupire après la domination du monde qui avait appartenu aux

anciens empereurs romains et, il ne pouvait donc pas vivre dans cette citadelle, qui était la retraite de Constantinople, dans ce dernier refuge sans se souvenir des splendeurs anciennes de l'Italie et sans désirer avoir ces provinces des côtes de l'Espagne qu'avaient dominées ces prédécesseurs.

Eh bien, il suffit de suivre le cours des campagnes de Justinien pour voir combien ces campagnes s'emmanchent difficilement, avec quelle difficulté il passe d'une entreprise à l'autre ; il suffit de se rendre compte de ce fait que l'Empire n'avait pas à cette époque une armée, car l'armée employée n'a pas été l'armée de Justinien. C'était l'armée de Bélisaire. C'était lui, le vieux soudard, qui l'avait formée et c'était de lui qu'elle dépendait. Il faut se rendre compte de la similitude parfaite qui existe entre le rôle de Bélisaire à côté de Justinien et le rôle de Duguesclin à côté de Charles V pendant la Guerre de cent ans : le général improvisé qui improvise une armée pour gagner la victoire inattendue et rendre à un roi qui se tient coi au milieu de ses États des possessions qu'il n'aurait jamais cru devoir redevenir siennes. Il suffit de voir tout cela pour se rendre compte qu'il s'agit cette fois encore de la politique de thalassocratie. C'est-à-dire du besoin que ressentait Justinien d'avoir ce bassin oriental de la Mer

Méditerranée qu'on avait perdu par l'établissement des Ostrogoths de Théodoric, ayant une flotte, aspirant à la possession de la Sicile et, par conséquent, empêchant la navigation byzantine avec tous ses avantages d'approvisionnement et de sécurité. Et, d'un autre côté, la présence des Vandales en Afrique, l'existence d'un royaume de pirates légitimaient de la part de Justinien des mesures de tout point semblables à celles que la royauté française à l'époque de Louis XIV a dû prendre pour assurer la navigation de la même Méditerranée contre les pirates d'Alger.

On ne peut pas dire que Louis XIV souffrait d'une nostalgie de la côte septentrionale de l'Afrique et que ce qui aurait pu le pousser ç'aurait été la pensée que les Carolingiens et les Mérovingiens auraient eu de ce côté-là des droits parce que sur Rome elle-même avait flotté le drapeau de la royauté germanique. Il voulait tout bonnement que la navigation fût sûre dans les eaux de la Méditerranée, et avec bien moins de raisons que Justinien, puisque son État se nourrissait de ses productions propres, tandis que Constantinople ne se nourrissait pas des productions de la péninsule des Balkans : Constantinople se nourrissait des blés de l'Égypte, car dans les régions septentrionales on ne pouvait pas recueillir le blé insuffisant, dans ces campagnes de Thrace, qui ne sont pas fertiles et qui, de plus, étaient sans cesse tra-

versées par des barbares, les Goths, puis dès le commencement du VI^e siècle, les Avaes, On se rend compte qu'il était bien difficile de s'adresser aussi à ces régions plus au Nord, vers le Bas Danube, qui produisaient des céréales dès l'époque d'Alexandre-le-Grand, qu'on voit exploiter, au XIII^e et au XIV^e siècles, par les Levantins établis à Péra, par les Génois successeurs des Vénitiens dans le quartier chrétien de Constantinople. Justinien nous apparaît donc en empereur de la Mer que les pirates empêchaient de maintenir comme son domaine, en défenseur de la libre circulation sur ces grandes voies de la civilisation, ouvertes à la circulation internationale. C'est en cette qualité qu'il a entrepris son oeuvre.

Il a attaqué les Vandales, il a dû s'en prendre aux Ostrogoths, et, puisque les Wisigoths étaient tout disposés à donner du secours à leurs co-nationaux, il a dû y avoir une toute petite guerre avec les Wisigoths ; si les Francs avaient pu manifester la même intention d'interdire la rentrée en Occident des Orientaux de Constantinople, il y aurait eu à ce moment aussi une guerre contre les Francs. Mais Ravenne, la ville de la Mer, est restée, même après la conquête, de l'Italie par Justinien, le restaurateur le fidèle de l'ancienne Rome, la ville principale de la péninsule italique. On chercherait en vain des souvenirs de lui dans les quelques mosaïques byzantines

de Rome, tandis que Ravenne, par ses grandes églises, aux mosaïques encore intactes, par ce privilège curieux d'avoir conservé elle seule les portraits de Justinien et de Théodora, ceux des dignitaires et des femmes de la Cour, rappelant tout ce qui formait la splendeur et la gloire de l'Empire d'Orient, témoigne de ce fait que c'était la Mer qui avait une importance capitale pour cet Empire.

Voyons maintenant ce que, pour la péninsule des Balkans, cet Empire pouvait bien représenter.

Était-ce une réalité, pénétrant jusqu'au bout, dominant tout, exploitant des sources importantes de revenus, imposant des fonctionnaires, établissant des éléments nationaux ou les faisant passer d'une province à une autre, se mêlant, par des organes administratifs pareils à ceux qui paraissent avoir existé toujours, mais qui n'ont été créés qu'à notre époque moderne, à la vie de la société ?

La réponse doit être que, malgré la domination des routes, la présence des garnisons, la perfection de l'ordre hiérarchique constantinien, la péninsule des Balkans n'a pas eu et n'a pas pu avoir ce régime. L'Empire ne cherchait pas même cette domination, il n'y avait pas d'intérêt et il ne posséda pas bientôt les moyens d'établir un système de fonctionnaires dominateurs et exploités comme celui

qui se présente à la pensée de nos contemporains lorsqu'ils examinent ces choses si anciennes et si différentes de la réalité que nous avons devant nous,

Malgré les tâtonnements de Constantin du côté de Serdica et la fondation de Justinien à Prima Justiniana près de Scopi (Uskub), sa ville natale, la péninsule des Balkans avait une importance médiocre pour l'Empire. Dans cette péninsule, l'Empire avait besoin de deux régions vraiment favorisées et des routes qui reliaient ces régions. Il lui fallait le littoral de l'Adriatique, pour lequel l'Empire a toujours éprouvé un intérêt spécial, alors que les anciennes villes intérieures ont déchu et les nouvelles fondations ont fait faillite, alors que les villages romains ne se sont conservés que pour une faible partie, car il existait dans la Serbie occidentale toute une région jadis profondément romaine, ayant des noms intéressants pour le philologue, noms qui ont disparu, non pas seulement à cause de l'invasion slave, mais à cause du manque d'intérêt de l'Empire pour toutes ces régions intérieures, la Dalmatie, dans laquelle la vie de cités s'est maintenue jusqu'à la fin du moyen-âge sous la forme vénitienne, qui n'est que la continuation de la forme byzantine, était le lien nécessaire avec l'Italie, le complément occidental de la thalassocratie constantino-politaine.

D'un autre côté, l'Empire avait un grand intérêt à garder la ligne du Danube. Cette ligne n'était pas une ligne de frontière, mais bien une ligne de circulation intérieure. Il y a toujours eu une flotte du Danube, naviguant entre des cités romaines sur la rive droite de même que sur la rive gauche : jusqu'à présent encore il y a le parallélisme de ces fortifications sur les deux rives. Et le Danube servait aussi à l'approvisionnement de Constantinople, étant une artère extérieure, si on peut employer ce terme, de la Mer Noire, en tout cas, la partie inférieure, le Bas-Danube appartenait beaucoup plus à la Mer qu'au fleuve.

Cette petite flottille byzantine sur le Danube a entretenu de ce côté aussi une vie de cités qui ne s'est arrêtée que bien loin au moyen-âge, lorsque les territoires de la péninsule avaient perdu tout à fait le cachet romain. On s'étonne vraiment de trouver au VII^e siècle des villes qui ressemblent étonnamment aux villes des Gaules ou de certaines régions moins favorisées de l'Italie : sous la conduite de leurs évêques, elles menaient une vie ne se distinguant en rien de la vie des derniers temps de l'Empire romain¹.

Au milieu, entre les deux régions de relative prospérité, c'était le même état de choses qu'on rencontre ensuite, pendant des siècles, sous la

1 Voy. notre *Geschichte des rumänisches Volkes*, I, pp. 103—104, ou sa traduction roumaine, récente.

domination des Sultans de Constantinople. L'Empire n'intervenait de fait qu'à certaines époques fixées, pour demander, non pas toujours un contingent militaire, mais des contributions en argent ou en produits qui étaient nécessaires pour sa défense.

Il ne faut pas croire un seul instant qu'il eût cherché à faire dans la péninsule l'oeuvre de dénationalisation au point de vue grec qui avait été réalisée au point de vue romain avant la byzantinisation de l'Empire d'Orient. Il est bien vrai que les Illyres, sur la côte occidentale des Balcons, et leurs frères de race, les Thraces, occupant la plus grande partie de la péninsule, anciens habitants de cette vaste région, ont été en grande partie dénationalisés et qu'ils se sont habitués à parler le latin et à se sentir Romains. Mais, d'après une hypothèse que je n'abandonnerais pas facilement, ils l'ont fait, non par suite d'une violence politique et administrative exercée par les empereurs et par les officiers ou fonctionnaires qui en dépendaient, mais par une lente romanisation due au continuel abandon de l'Italie par les éléments paysans libres qui, de même que dans les Gaules méridionales, sont arrivées à rendre ces provinces profondément romaines, pénétrant dans les Balcons sans inscrire leurs noms dans les chroniques. C'étaient des agriculteurs et des pâtres qui, venant en grand nombre et rencon-

trant des groupes moins importants d'agriculteurs et de pâtres indigènes, arrivaient à les dénationaliser par ces moyens d'infiltration qui valent beaucoup mieux pour la formation d'une nation que les invasions brusques et les impositions venues du centre.

Mais, du côté grec, il n'y avait pas le surplus d'une race venant conquérir sous cette forme simple de laboureurs et de pâtres une population habituée au même régime. Les Grecs étaient des citoyens ; ils conservaient les rives de la Mer Noire, malgré leur influence réelle sur les Thraces de l'intérieur¹, et il envoyaient par les grandes routes des industriels, des marchands.

On ne peut donc considérer l'influence de la Byzance impériale sur l'intérieur de la péninsule des Balkans ni sous le rapport d'une administration qui n'existait pas et qui n'avait pas intérêt à exister, ni sous celui d'une avance grecque, qui n'avait pas les moyens matériels de se produire.

Mais on s'est demandé pourquoi l'Empire romain, ayant choisi Constantinople pour capitale, a perdu, après un certain nombre d'années, le caractère qu'il avait primitivement, le caractère latin, pour devenir grec.

D'abord, il n'a pas perdu de sitôt le caractère latin.

¹ Voy. Seure, dans la *Revue archéologique*, année 1922.

Le grec s'est introduit, en fait de législation seulement, par des interprétations du droit, qui resta pendant longtemps latin ; puis il s'est introduit comme langue d'Église dans cette Église que l'Empire avait trouvée, qu'il n'avait pas aidée à créer et dont il fallait s'accommoder. On ne pouvait pas remplacer la liturgie syrienne, la liturgie arménienne par la liturgie grecque ; encore moins pouvait-on remplacer cette liturgie grecque, dont les créateurs étaient les plus importants parmi les Pères de l'Église, en relation avec tout un grand mouvement de civilisation jusqu'en Égypte et Syrie même, par cette forme latine qu'on jugeait inférieure, médiocre, par rapport à l'autre.

Et, enfin, il faut tenir compte aussi de ce fait que, pour cet Empire, le grec n'était pas une autre langue, une langue extérieure, mais que, comme tout ce que l'Empire parvenait à gagner, sous le rapport matériel ou sous le rapport moral, il était une conquête dont on pouvait se servir, de la même manière qu'on se servait, dans d'autres domaines, d'une conquête nationale, d'une conquête territoriale ; c'était une *langue asservie*. Et, comme la Rome latine avait fini par se confondre dans la notion de beaucoup plus étendue de l'Empire, comme il n'y avait plus aucun caractère national qui s'en détachât, d'une histoire qui avait été patriarcale et rustique, le latin n'était pas

indissolublement lié à la vie de l'Empire.

On pouvait donc très bien pour des convenances, pour des motifs d'opportunité remplacer le latin, qu'une grande partie des populations environnant Constantinople ne comprenaient pas, par le grec.

De sorte qu'il n'y a pas eu de révolution, il n'y a pas eu un changement de conscience, il n'y a pas eu une direction nouvelle s'étant substituée à l'ancienne direction: l'Empire choisissait entre ses différents instruments, et le grec c'était un instrument comme un autre et, étant plus commode à ce moment, on l'a pris en cette qualité.

Si un changement s'était produit parmi les populations de l'Orient, parmi les Syriens ou les Arméniens, si ceux-ci avaient gagné un caractère plus important, s'ils avaient joué un plus grand rôle dans le développement de l'Empire, on aurait pu passer du grec à une de ces langues. Et si même, par miracle, l'Occident avait recouvré sa vitalité d'autrefois, l'Empire, même au VII-e siècle, en serait revenu à cette ancienne tradition latine, reprenant l'instrument qui, de nouveau, aurait été préférable.

Tout ceci étant déterminé, s'il s'agit de fixer ce que l'Empire signifie pour la péninsule des Balkans, on pourrait donner cette définition:

„L'Empire était une formule internationale,

consacrée par la légitimité impériale, appuyée sur la loi romaine et l'Église chrétienne d'Orient". Ceci et rien de plus.

Nous pouvons passer, maintenant, à l'analyse de l'attitude que les populations anciennes de la péninsule ont eue à l'égard des conquérants qui sont venus, dès le VII-e siècle, s'établir dans cette péninsule.

DEUXIÈME LEÇON

Nous étudierons l'état de la péninsule des Balkans, d'abord sous le rapport des nationalités, ensuite sous celui des conditions dans lesquelles vivaient ces nationalités soumises à la forme byzantine, englobées dans cette forme byzantine pour passer ensuite à un phénomène d'une très grande importance, c'est-à-dire à l'influence qu'a pu exercer sur la vie de la péninsule l'établissement du premier royaume barbare.

La première création des barbares a été le royaume bulgare, devenu, à l'époque de Siméon, un „tzarat“, c'est-à-dire que, selon l'opinion courante, ce fut, au VII-e siècle, une tentative de créer un autre Empire que l'Empire byzantin. On verra que cette opinion est absolument fautive, parce que l'Empire ne l'admettait pas, n'étant pas lui-même, ni dans sa forme latine, ni dans sa forme grecque, un organisme national. Il faut revenir absolument sur la théorie de plusieurs Empires en Orient comme en Occident, Et, comme on ne peut pas admettre en Occident un Empire allemand

du moyen-âge sous l'ancienne formule d'Empire romain, de même on ne peut pas parler, en Orient, d'Empire bulgare ou d'Empire serbe. On peut dire seulement que les forces de la race bulgare, de la race serbe se sont mises elles aussi à la disposition de cette idée permanente, éternelle, invariable dans son essence et constante dans ses manifestations extérieures qui était l'Empire.

Tout en tenant compte des conditions très difficiles que crée le manque complet de documents diplomatiques, ce qui est le caractère de l'histoire de l'Orient romain à l'époque du moyen-âge, par contraste avec l'histoire de l'Occident, qui peut se faire moment par moment, au moins à certaines époques, sur la base de témoignages contemporains. il faut fixer dès le commencement un fait qui n'est pas généralement admis, mais qu'il faut bien admettre pour expliquer une quantité d'aspects ultérieurs de la vie nationale et politique des Balcons. Ce fait, prouvé par des recherches ethnographiques sérieuses et des recherches anthropologiques également sérieuses et confirmé par l'interprétation des réalités géographiques rapportées aux événements historiques, c'est que *les anciennes races ont persisté*. De même que l'ancienne race illyre a persisté sous des influences ultérieures romaines, de même ce qui est résulté du mélange entre l'Illyre et le Thrace, d'un côté, et entre le

Romain, de l'autre, c'est-à-dire la nationalité latine qui devait être plus tard, après le VI-e siècle, au moins après le VIII-e, la nationalité roumaine, a subsisté. Mais il faut nous en tenir d'abord à ce qu'on peut observer à cette époque plus éloignée. Et ceci même sous l'aspect extérieur d'une conquête générale, d'une submersion totale de la péninsule par les Slaves.

D'abord, en ce qui concerne l'apparition des Slaves, leur premier habitat sur la rive gauche du Danube, leur passage, du côté de la Pannonie plutôt que du côté du Danube inférieur, dans les Balcans, leur établissement sur les rives de la Mer Adriatique, où les cités ont persisté, malgré cet afflux d'habitants appartenant à une autre race, il est évident que cette apparition de nouveaux habitants, ennemis d'abord, colons ensuite, n'a pas eu l'influence qu'on lui attribue ordinairement.

Il y a une théorie des Slaves barbares qui auraient envahi avec le même système qu'on observe chez les Avars, de nation touranienne, hunique, comme des hordes destructives s'abatant sur les anciennes habitations des colons romains au-delà du Danube et faisant subir ensuite le même traitement aux habitants de la rive droite. Il n'y aurait donc pas de différence à faire entre les autres barbares et les Slaves.

Il y a maintenant une autre théorie, plutôt philanthropique et sentimentale, qui considère

les Slaves sous un autre jour. On dit : les Huns, les Avars, tous les Touraniens, étaient des barbares dont le régime était atroce, qui détruisaient tout et qui réduisaient en esclavage quiconque s'approchait de leur rive. Mais les Slaves, étaient tout autre chose ! Ce seraient des peuplades aux moeurs douces, habitant le bord des rivières, voyant, à travers le brouillard qui accompagne leurs rites, toute espèce de divinités particulières à leur mythologie, ayant la poésie dont l'imagination humaine peut orner les dieux devant lesquels on ploie les genoux, mais n'ayant que des qualités guerrières de second ordre et respectant beaucoup plus que leurs voisins sauvages la propriété, la liberté, la vie de leurs sujets.

Les Slaves n'étaient ni l'un ni autre ; c'est-à-dire que cela dépend de la peuplade slave dont il est question, cela dépend de la région qu'ils habitaient, cela dépend de la force que cette peuplade slave avait devant elle, et cela dépend aussi des circonstances particulières de l'expansion et de l'invasion. Car un peuple ne se comporte pas de la même manière envers n'importe quel ennemi et dans n'importe quelles circonstances.

Des Slaves agriculteurs, il y en avait sans doute, et il y avait aussi des populations agricoles dominées par des Slaves. Nous avons déjà dit que sur la rive gauche du Danube on trouvait des champs de blé à l'époque où Ale-

xandre-le-Grand traversa le fleuve pour aller combattre les Gètes. Mais il faut bien admettre que les descendants des mêmes Gètes, pour avoir appris le latin, abandonnant leur ancien idiome, n'avaient pas abandonné pour cela le travail de la terre, et, lorsque par hasard, maintenant, on fait des fouilles dans les montagnes des Carpathes, on trouve des traces d'agriculture très anciennes, et on a reconnu même dans les os d'animaux qu'on y découvre les types qui sont employés en ce moment encore par le paysan de Valachie, de Moldavie ou de Transylvanie.

Les divinités slaves ont bien un caractère poétique, mais comme n'importe quelles divinités, si on s'en approche avec des tendances sentimentales ; on arriverait au même en étudiant les religions les plus cruelles, fût-ce même la religion carthaginoise, et sans doute la famille des divinités carthaginoises n'a pas la réputation d'être particulièrement douce et d'aimer le pauvre genre humain.

Quelle fut donc cette pénétration des Slaves dans la péninsule des Balcans, pénétration qu'on ne peut pas suivre par les documents ? On peut tout de même se rendre compte de cette poussée slave d'un côté par le récit de Théophylacte, écrivain byzantin du VII-e siècle, et, de l'autre, par les récits de Théophane, compilateur lequel a reproduit le texte de Théophylacte aussi, qui se basait lui-même sur des sources évidemment

contemporaines. Ces récits ont toute leur valeur pour le règne de l'empereur Maurice, un des successeurs de Justinien, et celui qui a eu le plus de rapports avec la rive danubienne pendant ce VII-e siècle. On arrive ainsi à pouvoir reconstituer le tableau d'ensemble des événements de transposition nationale qui nous occupent ici.

L'empereur Maurice, chef des Romains de Byzance, qui ont toujours continué à s'appeler des Romains; jusqu'à la fin de l'Empire, contre les Slaves, ne disposait pas, à cette époque de guerres danubiennes, des mêmes moyens militaires qui avaient été à la disposition de Justinien. Justinien avait cherché, par dessus cette formation toute particulière des soldats de Bélisaire, à se faire une armée permanente, une armée d'État, à la disposition de l'empereur seul. Elle a duré pendant quelque temps pour être remplacée ensuite par une armée de garde-frontières, de „limitanei“, la seule indiquée par l'impossibilité où se trouvait l'Empire, dans les mauvaises conditions de ses finances, de se payer une armée plus concentrée et plus capable d'être envoyée sur n'importe quel point des frontières.

Maurice entretient avec les soldats des relations toutes particulières. Il fallait flatter leur ambition et ne pas négliger leurs intérêts; il fallait surtout observer une coutume qui s'est conservée à l'époque turque, en les fai-

sant partir à la Saint-Georges, pas plus tôt, et en leur permettant de revenir dans leurs foyers à la Saint-Démètre, pas plus tard.

Donc, pas une armée d'offensive, un instrument de conquêtes, vous un moyen de restauration.

Ces „limitanei“ passent le Danube. Et, puisque je n'ai pas l'intention de faire de l'histoire pragmatique et que je recueille seulement les événements qui peuvent servir à appuyer ma thèse, faisant partie de ma démonstration,— cette question se pose : Qu'est-ce que l'empereur Maurice poursuivait dans cette expédition entreprise au-delà du Danube ? Voulait-il, par hasard, reprendre l'oeuvre de Trajan ?

Si on pose la question de cette façon, la réponse vient d'elle-même. Trajan avait tout intérêt à tourner les barbares de l'Europe centrale par les régions du Danube. C'est le sens des expéditions contre Décébale. Marc-Aurèle avait cherché à les tourner du côté de la Bohême, en attaquant les Marcomans, et il n'y avait réussi que jusqu'à un certain point. Donc Trajan entreprenait, comme nous l'avons dit, un mouvement convergeant contre les mêmes ennemis germaniques.

Mais la situation à l'époque de Maurice ne correspondait guère à celle qui existait à l'époque de Trajan. Il ne s'agissait pas, de la part d'un empereur byzantin, d'essayer de tourner par les Carpathes les régions de l'Eu-

rope centrale, occupées alors par les Saxons, barbares et païens, qui devaient trouver un autre dompteur en Occident, dans la personne de Charlemagne. Mais, si Maurice, qui n'avait pas lui non plus d'ambition dans le sens moderne du mot, avait fait passer le Danube à ses troupes, c'était pour un autre motif.

Comme l'Empire n'était pas seulement dans la nécessité absolue de dominer par Constantinople les Détroits et d'avoir par conséquent le chemin ouvert du côté de la Mer Noire et de la Mer Méditerranée, qu'il n'avait pas seulement besoin de la Dalmatie, a occupée pendant longtemps, puis réoccupée à chaque moment favorable, son intérêt exigeait aussi que le Danube fût libre. La Dobrogea actuelle lui était nécessaire comme couloir de passage, cette ancienne Scythie Mineure sur le territoire de laquelle des fouilles pratiquées par un savant roumain, M. Pârvan, ont fourni des documents archéologiques capables de remplacer, dans une certaine mesure, les renseignements qui ne sont pas donnés par les documents écrits. Il y avait jadis sur ce territoire étroit des fortifications plus étendues, comme il y avait des villes, telle Histria, aux bouches du Danube, qui possédaient un grande prospérité, des villes aux quais de marbre.

Puis tout à coup les murs qui entouraient ces villes de la Dobrogea se retrouvent transformés, restreints devant le danger barbare.

Ne pouvant plus défendre la ville, on en faisait une forteresse ; on abandonnait tout ce qui était luxueux, ambitieux, correspondant à un établissement des plus florissants, pour en faire un simple point d'observation. Dans cette province on peut donc observer d'une manière expressive la *réduction de l'Empire* ¹.

L'Empire se rabougrit comme une plante exposée à un milieu atmosphérique plus dur, plus rude, qui réduit ses feuilles et fait diminuer sa tige. Il ne disparaît pas tout d'un coup. C'est une profonde erreur de croire que l'Empire a abdiqué : il s'est retiré souvent pour revenir. Même lorsque sa matérialité a été détruite, l'idée impériale surgit maintes fois, employant les forces des barbares pour combattre les intérêts mêmes de ces barbares et restaurer une forme qui n'était pas la leur, mais bien la forme immuable de l'antiquité.

Constantin-le-Grand, Justinien, Maurice, comme, plus tard, Manuel Comnène à la suite de deux autres Comnène, Isaac et Alexis, se fourvoyèrent donc dans les régions du Danube, dans le but d'en assurer, sur la rive valaque aussi bien que dans le couloir de la Dobrogea, la liberté de commerce et la valeur militaire.

Maurice faisait avancer ses troupes, sous

¹ Les résultats des fouilles de M. Pârvan sont présentées dans des mémoires publiés par l'Académie Roumaine (avec résumé en français).

la direction du général Commentiolus, du général Patricius et de son propre frère Pierre, qui a joué un rôle important dans ces campagnes, pour permettre à la flottille byzantine de naviguer sur le Danube. Et, lorsqu'on dit „naviguer sur le Danube“, cela ne signifie pas seulement une promenade militaire ou un acte correspondant à celui qui, dans l'histoire contemporaine, serait représenté par l'apparition, à certains moments, de la flotte britannique ou de la flotte française devant la baie de Bésika, pour amener un certain résultat à Constantinople. Il ne s'agissait pas d'un passage de vaisseaux, de petits vaisseaux, comme ceux des Turcs, — et l'histoire de la flottille ottomane sur le Danube peut être reconstituée autant qu'a duré le caractère militaire de la monarchie ottomane. Il s'agit de bien autre chose. Naviguer avec une flottille impériale sur le Danube, c'était avoir des têtes de pont sur les deux rives, ces têtes de pont dont il est parlé dans les chroniqueurs du VII-e siècle¹.

Et ces têtes de pont signifiaient, comme à l'époque de la domination turque, ce que les Ottomans appelaient une „raïa“, c'est-à-dire tout un territoire composé d'un groupe de villages équivalant à un district roumain de notre époque, territoire servant à l'approvisionnement

¹ Voy. notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, pp. 105—108.

ment de la forteresse. Au delà des rayons d'approvisionnement il y avait les rayons d'influence, à travers lesquels passaient, non seulement, de temps au temps, les soldats de l'empereur, mais aussi d'une manière permanente, les marchands de tout ce monde oriental.

Si on parle de l'abandon momentané par l'Empire du territoire occupé aujourd'hui par l'Ancien Royaume roumain, on peut présenter cet argument de bon sens, s'appuyant sur des preuves matérielles qui sont sous les yeux de n'importe qui: d'abord on n'abandonne pas les salines, lorsque dans toute la péninsule des Balcans il n'y a que le sel qu'on recueille, à Anchiale et ailleurs, sur l'eau de Mer et que la Moldavie, sur un point, la Valachie, sur deux points, la Transylvanie, dans plusieurs régions très riches, connurent toujours ces mines, et nous savons que la rivière Murăș était employée (on en a des preuves pendant la domination franque en Pannonie) pour transporter ce sel. Certains établissements, très anciens, des Hongrois au-delà, des Carpathes, s'expliquent par la nécessité d'avoir une mainmise sur les salines moldaves et valaques.

Enfin sur tous les points du ce territoire on trouve des monnaies anciennes et byzantines. Il n'y a aucune interruption dans la succession des règnes: on a trouvé, sans interruption, des monnaies de tous les empereurs.

Ceci signifie, sans aucun doute, la perma-

nence du commerce, et, comme le commerce suppose en même temps une voie ouverte et une certaine organisation politique qui permettent aux commerçants de passer en toute sécurité, on voit la conséquence de certains faits matériels interprétés d'après une façon logique.

Mais, si l'empereur Maurice n'avait pas l'espoir de „restaurer“, s'il n'espérait pas refaire l'oeuvre de Constantin, qui, sans doute, avait une ambition plus grande en ce qui concerne aussi la péninsule des Balkans, si cette péninsule devait avoir pour lui un intérêt beaucoup moindre qu'on ne se l'imagine, — sa production étant bornée et les communications difficiles, car il n'y avait que les quelques voies héritées des Romains et capables d'être interrompues par les envahisseurs et par le caractère même des habitants de la région occidentale de la péninsule, il voulait avoir par le Danube une garantie de plus pour la navigation libre dans la Mer Noire. Cette navigation s'étendant jusqu'à sa ville de Cherson, à l'entrée de la péninsule de Crimée, ou comme à Phanagoria et aux environs. En Alanie, en „Ap-silie“, en Abasgie, en „Mesimiana“, en Souanie, il y avait des Grecs, il y avait des Juifs, il y avait d'autres populations qui se considéraient, même sous le joug des Kazars, comme appartenant à Byzance¹.

¹ Voy. les renseignements donnés sur ces châteaux, et ces pœdia des Lazes „amis du Christ“ à l'époque de Héraclius dans la Vie de S. Maxime; Migne, *Patrologia graeca*, XC, pp. 138, 173 et suiv. 195—199.

En ayant le Danube et la Mer Noire, comme en ayant la côte de la Dalmatie et autre chose encore, les „clissures“, c'est-à-dire les défilés, dont le nom s'est conservé jusqu'aujourd'hui, l'Empire pouvait être tranquille en ce qui concerne le rôle qu'il devait avoir dans la péninsule. Il ne voulait, ni ne pouvait l'augmenter comme territoire, il n'avait ni l'ambition ni les moyens de surveiller par un gouvernement direct les différentes autonomies provinciales.

Dans cette péninsule se trouvaient alors les descendants des anciens colons, mêlés d'une manière profonde aux anciens Thraces ; et bientôt il y eut à côté d'eux les Slaves.

Je ne crois pas que les Slaves, d'eux-mêmes, fussent entrés dans la péninsule de Balcans. Je ne crois pas que ce fût une initiative propre qui eût déterminé leur avance. Rien ne le démontre, et, à considérer l'histoire de tous les groupes slaves, on s'aperçoit que c'est une force extérieure qui les pousse toujours.

L'État russe de Kiev, fondé dans sa première forme sous l'influence des Byzantins et des Bulgares eux-mêmes, avec les boïars qui, en tant que nom et fonctions, sont d'origine balcanique, avec Sainte-Sophie du Dniépr qui est la copie de Sainte-Sophie de Constantinople et avec le grec employé à côté du slave que l'on retrouve dans les plus anciennes légendes

de monnaies, cet État russe s'organisa sous l'influence des Scandinaves et du Saint-Empire Romain d'Orient. La Serbie commence ses annales, ainsi qu'on le verra plus loin, sous l'influence de la royauté carolingienne, dont les soldats s'étaient établis en Pannonie et dominaient dans les régions slaves de la Slavonie, de la Save et de la Drave, ainsi que du littoral balcanique de la Mer Adriatique. Ce n'est pas par hasard que le chef des Bulgares dirigés vers Byzance s'appellera „Tzar“, César, et que le chef des Serbes prendra le nom de Kral, Carolus, celui même de Charlemagne. Rien que par le nom de ces souverainetés différentes par leur naissance et différentes par leur dénomination on sent bien qu'il y a eu, dans cette masse slave des Balcans, deux influences.

Mais il n'y avait encore ni l'influence de Charlemagne, ni l'influence directe de Constantinople au moment où, au VI-e siècle, les Slaves se sont établis, non seulement en Dalmatie, mais dans toutes les vallées de la péninsule des Balcans, jusqu'à Salonique, influençant même sur le développement ethnographique de la race albanaise et de la race grecque.

Alors quelle a pu être la force qui a poussé les Slaves vers la péninsule? Je n'hésite pas un instant à dire que cette force a été celle des Avars, des anciens „esclaves“ huns, car

„Avarè“ signifie fuyard, exilé, élément détaché d'une royauté pour en prendre la place.

Ce rôle des Avars a été parfaitement établi, et il est donné dans ses moindres détails par les chroniques byzantines qui, année par année, relatent les mouvements offensifs des barbares, leur pénétration jusque sous les murs de Constantinople, le danger que la capitale a eu à courir dès le moment où le khan des Avars se présenta devant les murs de Constantin.

Mais on ne connaît pas suffisamment l'extension de l'„Empire“ avar sur les populations voisines, ainsi qu'on n'a pas fixé suffisamment l'influence de la royauté hune du IV-e et du V-e siècle sur les races germaniques.

De même que l'avance d'Attila jusqu'à Méry-sur-Seine, jusque dans les Champs Catalauniques, ne représente qu'une initiative touranienne, le roi et la classe dominante restant des Touraniens, tandis que la plupart des guerriers étaient des Germains, donnant une vraie concentration germanique sous les drapeaux du roi hun, de même il y a eu, indubitablement, *une concentration slave sous le drapeau du khan des Avars*. La race germanique étant épuisée dans ces régions, il y eut une autre race, certainement un peu plus douce et de civilisation un peu supérieure aux simples habitudes guerrières touraniennes, qui, ne pouvant pas agir d'elle-même, l'a fait par et pour ces Touraniens.

Il y a eu, à un certain moment, jusque bien loin dans le VII-e siècle, en face de la forme impériale byzantine, deux grandes royautes, on pourrait même dire deux Empires, mais j'évite le terme parce que je tiens à le réserver pour ce qui est vraiment l'ancien „imperium“ romain ; il y a donc eu deux grandes royautes, deux grandes concentrations barbares à droite et à gauche de la péninsule des Balcons : d'un côté, les Avars, — et on trouve une fois, dans les chroniques byzantines, un nom que les historiens ignorent, celui d'une „Avaria“, comme, dans le pays des Francs, il y a eu une „Francia“ — et, de l'autre, du côté de la Crimée et de Cherson, les Kazars.

L'Empire était flanqué de ces deux ennemis, auxquels il payait un tribut, auxquels il envoyait des présents. Et on se fait une idée fautive en considérant ce tribut et ces présents comme une marque d'humiliation de la part des Césars. On se défait de ses ennemis de la manière la plus commode, et pour Byzance mieux valait envoyer des pièces d'un or plus ou moins authentique, bien que le besant byzantin soit resté toujours tout ce qu'il y avait de plus certain dans les transactions monétaires, ce qui lui donne dans le moyen-âge français un sens moral, ou bien, dans des cas extraordinaires, sacrifier au khan quelque princesse impériale de la dernière catégorie, puisqu'il y en avait de plusieurs degrés : filles légitimes

et illégitimes de l'empereur même et de ses conjoints, que se voir réduit à combattre.

Mais c'étaient des royautes *extérieures* à la péninsule des Balcans, et l'Empire ne s'en préoccupait pas trop. Il savait bien que les Avars n'entraient dans la péninsule que quand on ne leur servait pas régulièrement le tribut. Lorsqu'il y avait une crise financière, on consultait le budget pour voir si on pouvait y pratiquer une brèche au profit de ces barbares, et, comme, ainsi que je le disais auparavant, organiser une armée coûtait beaucoup plus que cela, on essayait encore une fois, pour faire plaisir au khan des Avars, de lui envoyer un présent. On savait, du reste, que ces Avars n'étaient pas assez nombreux pour pouvoir occuper les provinces de l'Empire, ni, ce qui est plus important, de nature, par leur manière de vivre, à s'accommoder des conditions spéciales de la péninsule. Ils sont restés toujours, comme les Huns, une nation de steppe. Leur patrie, c'était la Pannonie, avec l'ancien ring d'Attila, continué par le ring du khan avare. Vivre dans une vallée ou dans des montagnes était une impossibilité pour une nation de cavaliers, de même que pour les Kazars il fallait toute la steppe russe. On savait très bien à Byzance que ces randonnées à travers les Balcans ne pouvaient pas avoir des conséquences d'établissement, de colonisation.

Mais bientôt il y eut autre chose: il y eut
l'apparition des Bulgares.

Sur cette apparition des Bulgares et sur la fondation d'État qui en résulta dans le dernier quart du VII-e siècle il y a d'anciennes opinions confuses, antérieures à l'admirable petit livre de Jireček, il y en a de nouvelles, datant de l'époque où une nouvelle école historique bulgare, celle de MM. Zlatarski et Ichircov, a prétendu donner à l'histoire nationale bulgare des proportions et un sens qu'elle ne peut pas avoir.

C'est la théorie qui a été lancée dans un volume publié pendant la guerre, sous les auspices du commandement militaire allemand de Sofia, dans la „Bulgarische-Bibliothek“, qui s'éditait à Leipzig, théorie qui avait été préparée, du reste, par une série d'études en bulgare.

La voici:

Il y a eu, dès le V^e siècle, des Bulgares. Ce que les chroniques byzantines appellent Oûtrigoures, Koutrigoures, ne seraient, au fond, que des „Pré-Bulgares“, des Bulgares avant la lettre en regard des Bulgares après le tirage.

Les Pré-Bulgares étaient un peu de tous les côtés. Les Avars mêmes ont voulu, à un moment, établir sur le trône un candidat appartenant à leur nationalité, et on sait ce que cette nationalité peut signifier chez les Touraniens. Puis, sous un des fils du chef bul-

gare sur le Volga, Coubrat (Court), sous Asparouk ou Ispéric, de vrais Bulgares se sont présentés dans la région qui s'appelle „Ongl“, „Onglos“, c'est-à-dire „l'angle“, entre le cours inférieur du Danube, l'embouchure du Pruth et celle du Dniester: la Bessarabie primitive. Ils sont passés ensuite dans la Dobrogea actuelle, pour pénétrer ensuite, par cette voie et sous le même chef, dans l'intérieur de la péninsule des Balcons.

Après avoir fondé un „État“ dans une région où j'inviterai bien M. Zlatarski pour se rendre compte combien elle est habitable, — il y a des lacs, et entre les lacs des fragments de steppe où l'armée de Jean Sobieski en 1684 vit périr ses chevaux et diminuer ses effectifs pour avoir cherché à s'y établir momentanément, — l'Empire, puisqu'il s'agit, dès le début, d'„Empire“ s'étend donc dans la Dobrogea, qui elle-même n'offrait pas de facilités supérieures d'établissement. C'était, comme elle est restée de nos jours, un chemin pour les armées, avec une bande danubienne occupée par des habitants de la rive gauche ayant passé le fleuve et une bande de Mer occupée par ces Grecs qui détenaient tout le littoral du Pont Euxin.

Après cela, ayant des qualités politiques supérieures, qui ne se trouvent pas, bien entendu, dans les sources byzantines, contenant, au contraire, des termes méprisants pour qualifier ces nouveaux venus dans la péninsule des Balcons

— on les trouvait avant tout des „impurs“ —, les Bulgares auraient cherché à grouper les Slaves de ces régions jusqu'à la montagne, et même au delà, et à former un État qui serait parti aussitôt vers la possession de Constantinople.

Et alors il y eut concurrence entre la Constantinople grecque et cette tentative de Constantinople bulgare, rivalité qui a duré pendant des siècles, qui s'est signalée par des incursions, par des pillages, par des massacres, par une infélicité humaine qui a duré au moins trois cents ans, jusqu'à Siméon, — et nous nous arrêtons, pour le moment, à l'époque de Siméon, au IX^e siècle¹.

Voici, maintenant, ce que le bon sens, qui s'accommode toujours des sources, pourvu qu'on n'y voie pas le contraire de la saine logique, ce qui arrive très souvent, voici ce que le bon sens, qui peut invoquer aussi des inscriptions byzantines gravées sur des stèles, voire même des fragments de traités compris dans les chroniques byzantines, peut opposer à cette théorie.

On voit très clairement qu'au moment où les Bulgares sont arrivés, rien que pour avoir pu entrer dans l'„Ongl“ et dans la Dobrogea, ils devaient être une simple bande militaire

¹ Les faits, dans le chapitre que nous avons consacré aux Bulgares dans la seconde édition de la *Weltgeschichte* de Helmolt.

tirée du fond inépuisable des Huns. On dit Huns, Avars, Coumans, Petschénègues, Bulgares, mais ces noms ne représentent en réalité chacun qu'un autre groupement et surtout une autre dynastie s'appuyant sur les mêmes forces, sur les mêmes éléments de combat. Ceci, c'est la réalité.

Les sources byzantines affirment, en outre, que, lorsque cette bande a pénétré dans la péninsule, elle y a trouvé des organisations slaves que les Byzantins appelaient des *γενεαι*, des *gentes*, et on sait bien ce que cela signifie. C'était l'organisation slave par rivières, une organisation comme les „Timotschans“, riverains du Timoc, comme les „Moravans“, habitants de la vallée de la Morava. Elle y a trouvé ces groupements slaves qui eux-mêmes s'appuyaient sur une population romaine n'ayant pas disparu et conservant encore dans les villes, qui existaient quelques années auparavant, comme on le voit par les expéditions de Maurice, des centres qu'elle partageait avec des éléments grecs,

Non, il n'y avait pas uniquement des Slaves dans la péninsule des Balkans au moment où les Bulgares sont venus, parce que les villes appartenaient aux représentants de l'ancienne population, et il y avait une classe supérieure dans cette population, classe qui se trouva dans la possibilité de donner à l'État bulgare lui-même, au VIII^e siècle, deux chefs.

Lorsque la dynastie ancienne disparut et que celle qui l'avait remplacée eut le même sort, deux chefs qui s'appelaient Sabinus et Paganus, en relations avec Byzance, prirent le pouvoir. Je crois que ces noms sont suffisamment clairs pour indiquer qu'ils appartenaient à la population indigène, population qui avait continué à garder une certaine importance numérique, économique et culturelle dans ces régions¹.

Donc les Bulgares arrivent dans la péninsule comme les Francs sont arrivés dans les Gaules. Et dans un ouvrage roumain, qui n'a pas été traduit en français, et qui s'appelle „l'Histoire de la Nation Française“, j'ai osé affirmer que le rôle des Francs dans la formation de la nationalité française a été infiniment inférieur à ce que l'on s'imagine. L'essentiel c'était la cité avec ses bourgeois, avec ses évêques, avec ses anciens chefs, et les rois francs se sont toujours profondément humiliés devant le chef de cette cité qui était le saint tutélaire. Saint Martin était beaucoup plus roi de France que les Mérovingiens qui cherchaient consolation et secours dans leurs maladies devant son tombeau.

Eh bien, les Bulgares ont représenté beaucoup moins que les Francs en Occident ; ils ont représenté en Orient beaucoup moins que

¹ Cf. „Notes d'un historien“, loc. cit., p. 64.

leurs contemporains d'Occident qui ont envahi les provinces de l'autre Empire. S'ils envahissaient la route de Constantinople et se dirigeaient vers la cité impériale, leur but ne pouvait pas être celui de s'établir en maîtres. C'étaient de simples „chefs“ non reconnus, des *κύριοι*, des „domini“, le terme que l'on accorde avec mépris à quiconque dispose d'un certain élément militaire, à quiconque a été admis par nécessité, ne pouvant pas être expulsé et qu'on tolérait espérant en faire un auxiliaire sur une partie du territoire de l'Empire. Ces pauvres gens restaient des khans pour les leurs, ayant sous leurs ordres des toudouns, des bagains, des bagatours touraniens, des tarkans païens, et rester païen cela signifiait être expulsable à chaque moment par la civilisation que représentait l'Empire. Il n'y avait de transaction possible avec l'idée de l'Empire qu'au moment où, par le christianisme, on entraît dans la catégorie des gens convenables, qu'on ne chasse pas, de ceux qu'on peut combattre, qu'on peut soumettre à certaines conditions, mis qui restent. Ceux qui n'avaient pas l'intention de rester demeuraient païens. Le premier acte des autres c'était la pétition du baptême, par laquelle on demandait la naturalisation dans la civilisation européenne.

Deux dynasties bulgares sont restées païennes, et, par dessus Paganus et Sabinus, n'ont

pas créé de légitimité. Lorsque l'ordre païen est revenu, lorsqu'il y a eu de nouveaux combats des païens de l'armée, de la noblesse et de la dynastie, aidés ou non par les chrétiens, grecs, latins et slaves, de leur sujétion, et entre Byzance, il ne pouvait y avoir de concurrence à l'Empire essentiellement fidèle au Christ orthodoxe. Si les Bulgares avançaient c'était pour extorquer, comme les Avars, le paiement du tribut, c'était pour avoir d'autres frontières, plus favorables, c'était pour obtenir un autre «emporium», une autre place de frontière où l'on échangeait les produits.

Si cependant les Bulgares en sont arrivés à changer de foi sous leur chef Boris, qui est devenu ainsi le „roi“ Michel, vers la fin du IX^e siècle, ils adoptèrent le christianisme dans la forme orthodoxe, orientale, au lieu du latinisme occidental. C'était pour eux, au fond, une chose absolument indifférente, et, s'ils ont pris cette forme orthodoxe, ç'a été pour arracher de cette façon à l'empereur la cession de certaines places-frontières qui se trouvent indiquées dans la chronique byzantine de l'époque. On leur avait dit: „Faites-vous orthodoxes et vous obtiendrez ce que vous voudrez en fait de cités. Allez chez les latins et vous n'obtiendrez rien!“. Et, comme c'était des gens très pratiques, ils se sont faits orthodoxes pour pouvoir étendre leurs frontières.

Ce n'était pas chose si difficile, parce que

la population était en partie chrétienne, parce qu'il y avait eu déjà des chefs chrétiens: le fils du terrible Kroum, qui, avait assiégé Constantinople, Nravota¹, avait été chrétien. Il y avait aussi une soeur de Boris qui était chrétienne. De plus un moine, — dont parle cette même chronique contemporaine —, avait effrayé l'imagination (et je crois que ce devait être bien difficile!) du chef bulgare par le spectacle des horreurs de l'Enfer.

Mais, si les Bulgares se dirigeaient, en fait de religion, du côté de Byzance, ils s'y dirigeaient aussi pour un autre motif.

L'ancienne „culture“ bulgare n'a aucun monument écrit, puisque les monuments littéraires ne commencent qu'à partir du règne de Siméon, à partir de la „byzantinisation“ de la société bulgare, telle qu'elle se manifeste dans les stèles dont j'ai parlé. La résidence du khan, sa seconde résidence, définitive, de Preslav, l'ancienne Marcianopolis, près de Choumla, choisie après Plska, simple village slave dont le nom correspond à celui du russe Pskov, ne signifie pas une fondation bulgare; c'était une chose héritée comme tant d'autres, comme les neuf dixièmes de ce que la Bulgarie primitive possédait, des Slaves mêlés de Latins et de Grecs. Ily avait des

¹ Le suffixe -otă est très fréquent en roumain: Laiotă, Dobrotă, Coșotă, etc.

palais qui étaient en grande partie des constructions de bois, ornées de colonnes et de lions de bronze, portés de Constantinople, comme on l'a fait, à une époque beaucoup plus avancée de la civilisation, à Venise pour avoir les chevaux de bronze, les statues en porphyre et beaucoup d'autres éléments pris à Constantinople même ou en Orient. Dans les traités passés par les Bulgares ils spécifient les statues que devra livrer l'empereur de Byzance pour en orner leur résidence.

Toutes les inscriptions de cette époque sont en grec. On avait conservé en partie la langue des ancêtres. Les titres des dignitaires étaient toujours, comme on l'a vu, dans la langue ancienne. Mais, lorsqu'il s'agissait d'écrire, on employait la langue de ceux qui étaient les maîtres, en fait de civilisation, de ces barbares.

Et, si, par la suite, Siméon a pu avoir des ambitions impériales, byzantines, il ne les a pas eues en tant que représentant d'une nation qui s'était confondue, comme armée, dans la masse slave, qui s'était confondue ensuite, comme religion, dans le christianisme orthodoxe, qui s'était confondue comme conception d'État dans cet impérialisme traditionnel pour toute la péninsule des Balkans. S'il ambitionnait la prise de Constantinople, il l'ambitionnait comme prétendant lui-même à l'impérialisme byzantin, le seul possible, il l'ambitionnait comme élève de la seule civilisation

qui existât dans l'Orient européen, et il l'ambitionnait comme orthodoxe appartenant plus à Byzance elle-même qu'à toutes les traditions bulgares des dynasties qui s'étaient succédées, à Preslav devant la Mer, les yeux fixés sur la ville impériale.

TROISIÈME LEÇON

Le Tzarat bulgare : son sens, son droit, ses bornes

A la fin du IX^e siècle, les Bulgares sont donc entrés dans la religion chrétienne et par ce fait dans la légitimité du moyen-âge, qui était impossible tant qu'on appartenait à la religion païenne. Les nouveaux chrétiens avaient sacrifié les anciens dieux, abandonné les rites qu'on croyait avoir une influence magique sur la victoire, c'est-à-dire tout ce qui avait fait la gloire de la nation à la première invasion et conquête. C'était un lourd sacrifice, mais qui avait l'avantage de faire reconnaître une nation, dans la communion du moyen-âge, comme membre légitime de cette communion.

Il s'agit maintenant d'affirmer, encore une fois et avec tout ce que la conviction scientifique gagnée par des voies méthodiques peut prétendre, que la conséquence immanquable de cette christianisation, qui devait être les aspirations vers l'Empire, n'a rien de caractéristique pour qui voudrait signaler une dif-

férence nationale entre les deux foyers de l'Empire, qui se seraient combattus : la forme bulgare, en tant que forme nationale cherchant à s'implanter, et la forme byzantine. Il n'y a pas eu une série de combats, de longues guerres nationales même entre Siméon devenu chrétien orthodoxe et celui qui était à Constantinople le basileus, — titre qu'il aurait lui-même été enchanté de porter dans l'église de Sainte-Sophie —, entre une forme nationale bulgare et cette forme byzantine qui aurait représenté l'idée nationale grecque. Ce titre Siméon ne l'a pas porté dans une série de diplômes slaves ou grecs émanant de lui comme Tzar, César. Ils n'existent pas. On connaît sa carrière par les chroniques contemporaines, surtout par des éléments tirés de récits appartenant à cette époque pour entrer dans des compilations ultérieures. Pour des raisons de pure littérature, parce que ces morceaux manifestaient une ambition littéraire, on a conservé des lettres de Siméon adressées à certaines personnalités byzantines. Car il n'y a pas de littérature bulgare à cette époque ; il n'y a pas même, à cette époque, une continuation de la littérature politique grecque en termes slaves, pour des buts dynastiques et politiques bulgares, mais seulement un commencement de littérature ecclésiastique en langue slave dans la péninsule des Balkans, littérature sur les origines de laquelle il faudra donner des éclaircissements.

Siméon voulait sans doute être empereur, et, dans ce but, il fit deux guerres aux Byzantins ; il rassembla toutes les forces dont il pouvait disposer, de sa propre nation et des nations de caractère varié soumises à la domination bulgare—car il y avait parmi ses sujets des Grecs, dans la partie occidentale des Balkans, et même des éléments roumains, dont il sera parlé tout à l'heure. Il vint mettre le siège devant Constantinople et, ne pouvant être proclamé empereur dans la ville impériale elle-même, il le fut au moins extra muros. C'était tout de même une consolation, bien que les murs étaient entre lui et le Tzarigrad, la ville des Césars. Les mécontents de Constantinople, les amateurs de changements, qui auraient désiré avoir auprès d'un empereur bulgare une situation qu'ils ne pouvaient avoir auprès de l'empereur existant, auraient peut-être admis le changement. Il aurait pu s'intituler, ainsi que l'ont fait plus tard les empereurs bulgares du commencement du XIII^e siècle et les Tzars serbes du XIV^e, César de sa nation et César de la nation des „Romains“ des Grecs. Mais cet élément, ajouté, de Tzar des Bulgares et des „Romains“ n'a pas le sens national qu'on s'imagineraît ; de même que, lorsque les Ottonides et, plus tard, l'autre série d'empereurs d'Occident de race allemande s'intitulaient Césars romains de nation germanique, par cette dernière partie de leur titre

ils n'entendaient qu'affirmer une qualité nationale qui était incontestable et qui appartenait à l'empereur lui-même, à sa suite, à ses guerriers, mais le caractère de l'empereur en soi-même ne pouvait pas varier. Si Siméon s'était établi dans Constantinople, il est certain que le temps n'aurait pas tardé où il aurait abandonné complètement le souvenir de son origine barbare pour ne conserver que ce titre romain, transmis à travers le grécisme byzantin, qui représentait la légitimité et conférait la qualité supérieure à celui qui le portait.

Le titre impérial pour le chef des Bulgares n'a été reconnu par Byzance que plus tard, et nous dirons dans quel sens elle l'a reconnu ; c'était une concession, due non pas à leur valeur politique, ni à la légitimité de leur fondation impériale, mais à autre chose : au lien qui attachait, après Siméon, sous son successeur Pierre, prince pacifique, la nouvelle dynastie bulgare à celle de Constantinople. C'est le cas des „despotes“ du XIV^e et du XV^e siècle : il y a eu dans les Balkans, chez les Bulgares, chez les Roumains même, aussi chez des princes levantins comme les Gattilusii, des personnes qui portaient ce titre de „despote“ sans qu'il leur donnât quelque droit à la possession de terres byzantines ; ils étaient apparentés aux Paléologues, et la qualification grecque qu'on leur donnait ne signifiait pas autre

chose. On pouvait donc être au X^e siècle une espèce d'empereur „agrée“ sans faire partie pour cela de la formation officielle elle-même, sans participer à l'essence même de l'Empire, qui restait indivisible et fidèle à ses origines. Le Tzar Pierre était parent de l'empereur par un mariage, et, comme sa femme était donc la „basilissa“ Marie, lorsqu'elle venait à Constantinople, chez ses parents, elle était reçue avec tous les honneurs dûs à une descendante de la dynastie actuelle ; mais comme quelque chose de son prestige extérieur se déversait sur la personne de son mari. Sa femme étant ainsi apparentée, le chef des Bulgares pouvait être lui-même un basileus. Et, en ce qui concerne leurs gens, cela leur permettait, aux banquets solennels, d'être en première ligue. avant les envoyés du roi d'Italie, avant les envoyés du roi de France et d'autres personnalités, qui étaient tout de même des „amis“, mais des „amis“ de second ordre.

Arrêtons-nous, un moment, sur cette conception de la „philia“, de l'„amitié“, qui n'était pas la „symmacheia“, une alliance, dans le sens que Rome attribuait, au IV^e siècle ou V^e siècle, à la situation des barbares fédérés établis sur ses terres. Le titre d'„ami“ liquidait une situation, tout en étant plus ou moins vague, tandis que pour le titre de fédéré on savait que c'était un barbare dont on ne connaissait pas précisément l'état civil, un intrus fixé

en terre byzantine, qui doit certains services, qui n'observe pas ordinairement les conditions auxquelles il a consenti pour la possession de cette terre. Tandis que, dans ce cas de la „philia“, c'était vraiment un État définitif: l'„ami“ pouvait devenir un ennemi, on ne pouvait pas s'en défaire, et, pour mener un ménage ensemble, pour vivre à côté, on adoptait cette dénomination de diplomatie sentimentale.

Mais, „basileus“ ou non, „empereur“ dans un sens ou dans l'autre, „philos“ dans cette conception vague de la „philia“ du X^e et du XI^e siècle, ce Bulgare, dont le nom lui-même de Tzar venait de celui du César de Constantinople, désirait avoir des frontières. La nation n'était plus à l'époque de l'organisation purement guerrière. Ce n'était pas le territoire—comme on le verra—qui comptait pour des barbares voisins, les Magyars; c'était l'homme. Chez eux il y avait encore l'organisation de la peuplade errante et conquérante. On était chef des Hongrois, et non de la Hongrie. D'autant plus que cette Hongrie était illimitée, en tant que délégation de croisade: aussi longtemps que le latinisme pouvait pénétrer en Orient, les frontières de cette Hongrie s'élargissaient jusqu'à un autre point provisoire. Si elle voulait aller jusqu'aux Carpathes, jusqu'à la Mer Noire, elle le pouvait théoriquement, étant dans ce que les nouveaux

rois considéraient comme leur droit, de délégués permanents de la papauté.

Mais, dans le cas des Bulgares l'armée n'existait plus : la christianisation avait dissout l'ancienne troupe conquérante d'origine barbare, la bande envahissante, cette société païenne dont les membres étaient réunis par des serments et en relation avec les anciens cultes des dieux. Maintenant, la force combattante de l'Empire bulgare pouvait être composée de nations diverses, puisqu'il y avait quelque chose qui les retenait : la religion chrétienne, tous ces chrétiens devant manifester leurs sentiments envers une souveraineté qui, par ce fait même d'être chrétienne, était devenue légitime. Comme la souveraineté de Siméon ne pouvait pas s'établir à Constantinople pour changer totalement de caractère, car la ville impériale de Constantinople était restée ville défendue — deux guerres avaient démontré qu'on ne parviendra pas à chanter les hymnes de la victoire dans ses rues —, comme, d'autre part, l'ancienne conception païenne de l'armée conquérante avait disparu, il n'y avait qu'une conception qui pouvait rester : celle du territoire.

Siméon représentait un État sans limites bien définies ; ce territoire, qui s'appelait du nom de la nation conquérante, était borné uniquement par une série de traités qu'on inscrivait parfois sur des bornes de pierre fixés en terre ; quand l'empereur faisait une con-

cession et que l'on pouvait aller plus loin, on gravait sur les bornes les articles du traité comprenant cette concession. De sorte que l'État s'augmentait plutôt grâce à la faible résistance, toujours ployante, de Byzance que par suite d'une avance méthodique de la part des Bulgares. Certainement ils auraient désiré faire ce que réclame en dernière ligne l'ambition des Bulgares actuels : un territoire se baignant dans les trois Mers ; ils auraient voulu avoir l'Archipel, la Mer Noire et la Mer Adriatique — cette dernière partie du programme presque inconnue à la diplomatie italienne actuelle qui s' imagine pouvoir se garantir contre les Serbes par une alliance bulgare. Mais ils s'étaient arrêtés en chemin.

Cet État devait s'étendre vers le Sud, vers Salonique, ambition qui s'est répétée à l'époque la plus prochaine, et, tendant de même vers les rives de l'Adriatique, il lui était nécessaire de garder cette frontière septentrionale de la Péninsule de Balcan qui est formée par le Danube. Ne pas être empereur à Constantinople, c'était une déchéance au point de vue théorique ; revenir au paganisme était une impossibilité réelle : il fallait s'incliner, mais il fallait au moins avoir le territoire. Les Bulgares de Siméon et de son très pacifique successeur, sous lequel commence la décadence, et sous le fils de ce dernier, qui représente uniquement un client, d'autant plus honoré qu'il était

plus déchu, de la Cour de Constantinople, devaient cependant rencontrer une forte opposition, dans ces tendances d'unifier le territoire, de deux côtés : à l'Ouest de la Péninsule, chez les Serbes, et, au Nord, dans les bandes d'une nouvelle peuplade touranienne, ce qui ne représentait pas des dominateurs établis sur ce point même du Danube inférieur, mais bien au centre même de la steppe orientale, d'où ils envoyaient de temps à autre leurs représentants fiscaux pour prendre aux populations soumises la dîme à laquelle ils avaient droit. Et, du côté du Danube occidental et des rivières qui s'y déversent, il y avait aussi les Magyars qui devaient résister.

Avant de considérer ces résistances il faut définir encore un point essentiel dans l'histoire de ce „bulgarisme“ du X^e siècle : quelle était sa situation aussi par rapport au monde, slave, de sa culture, de son Église.

On a vu que l'État de Siméon n'avait pas de littérature historique. Bien que ce serait une conception tout à fait absurde que de parler de littérature proprement dite à cette époque, il faut ajouter cependant qu'il y a eu, à partir de ce moment, une littérature slave des Bulgares, et à savoir seulement avec le X^e siècle. Cette littérature religieuse est due à un mouvement des esprits qui a commencé dans les Balkans et qui reste étroitement lié au nom de deux grands personnages culturels,

Cyrille et Méthode, les patrons littéraires de la Bulgarie, dont on rappelle le souvenir une fois par an dans une commémoration „nationale“. Et, à côté de cette traduction des livres saints en slavon, faite dans les Balcans, il y a eu un alphabet à l'usage des Slaves ayant adopté leur langue nationale comme langue d'Église: cet alphabet cyrillien, qui n'a, du reste, rien à voir avec la personnalité de Cyrille.

Pour battre en brèche ce préjugé qui est le nationalisme slave au caractère politique bulgare, prétendant qu'au commencement du X^e siècle, par opposition à Byzance et répondant en quelque sorte à l'antagonisme arménien et syrien contre la liturgie grecque, on aurait exigé et réalisé la transposition des écritures en slavon, il faut se rappeler d'abord le caractère national de Cyrille et de son associé dans cette oeuvre de culture religieuse. C'étaient sans doute des Slaves de la péninsule des Balcans, mais des Slaves du côté de Salonique, qui n'entrait pas dans les frontières de l'État bulgare. Ensuite, ces Slaves de Salonique avaient fait toute leur éducation là-bas, dans la ville de St. Démètre: de même que Siméon était un Grec d'éducation, Cyrille avait ce même caractère, et, lorsqu'il s'est avisé d'introduire la liturgie slave,—on verra dans quelles conditions et par qui il était appuyé, et aussi dans quel but—on peut croire que ce n'était

pas la première tentative qui eût été ainsi faite. Comme les sources n'en parlent pas, on est porté à croire que c'était une révolution sans aucune préparation antérieure. Mais il y a un parallèle dans l'adoption, par une autre nation, d'une langue liturgique, à une époque ultérieure, pour laquelle il y a un grand nombre de documents, établissant pleinement la manière dont le roumain, dont il est question, a été adopté comme langue d'Église dans les principautés de Valachie et de Moldavie, aux XVI^e et XVII^e siècles.

La première langue liturgique des Roumains à l'époque historique a été le slavon, après l'ancien latin et une influence grecque qui ne s'est pas maintenue. Tel document d'église porte d'un côté le texte slavon et de l'autre le texte grec ; on voit qu'il y avait deux influences et ce n'est qu'après 1450 que le slavon est resté vainqueur pour les Roumains des deux Principautés. Mais, contre cette langue liturgique étrangère, il y a eu, au commencement du XV^e siècle, un mouvement populaire, du côté de la Hongrie Supérieure, dans la région du Maramurâș et de la Transylvanie voisine ; il y a eu de la part d'un clerc roumain la tentative de donner l'Écriture dans la langue du peuple. L'Église a, bien entendu, refusé d'accepter cette forme ; et, comme elle avait des relations avec le Patriarcat de Constantinople, l'opposition était

encore plus forte. C'était, là aussi, un acte contre les traditions que celui d'introduire une nouvelle langue sacrée. Mais nous avons pour le XV^e siècle toute une série de manuscrits dans lesquels le texte roumain de la traduction avoisine le texte slavon, une partie à l'encre noire et l'autre à l'encre rouge : lorsque le prêtre se rendait dans l'église pour y lire l'office, il lisait ce qui était noir, le côté slavon, et, lorsqu'il s'agissait de comprendre pour lui-même les Écritures, il lisait la partie à l'encre rouge. Et ceci a duré pendant longtemps. Peu à peu seulement le roumain a envahi publiquement le domaine du slavon ; si les premières traductions de la Bible commencent au début du XV^e siècle, il a fallu attendre longuement pour l'adoption du roumain dans les formules liturgiques mêmes. Jusqu'à ce moment, il y a bientôt, dans tous les livres imprimés, le roumain, à l'exception des prières. Pour les avoir aussi dans cette langue il a fallu attendre jusqu'à la fin du XVII^e siècle. On voit donc, à un moment de l'histoire moderne, beaucoup plus facilement ce qu'étaient encore les traditions strictes du moyen-âge ; on voit tout le temps qui a dû s'écouler pour avoir cette traduction des Écritures et de l'office liturgique en même temps. Dans tout cas semblable il faut admettre une pareille préparation.

Ce n'était pas en relation avec les intérêts

de la monarchie bulgare, qui était encore païenne au commencement des premières traductions. Si Cyrille et Méthode ont transposé en slavon les Écritures, ils ne l'ont pas fait par ordre, en révolutionnaires, pour l'État bulgare, ni même pour les Slaves des Balcans ; ils l'ont fait pour le royaume morave dont l'histoire n'a pas encore été encadrée suffisamment dans l'histoire universelle. De ce côté-là la domination de Charlemagne avait remplacé celle du khan des Avars, créant une Marche carolingienne d'Orient. Les Carolingiens étaient venus pour écarter le paganisme, détruisant la race barbare qui s'était établie sur les traces de l'ancienne domination romaine, et on lui doit des formes politiques nouvelles, sous les ducs-voévodes. Après que cette Marche a dû être abandonnée par les successeurs de l'empereur d'Occident, des Slaves s'y sont établis, tout en adoptant les mêmes institutions. La Moravie signifie donc cette slavisation de la Marche carolingienne, qui aurait pu amener l'existence d'un État slave s'étendant des montagnes de la Bohême jusqu'au fond des Balcans. Si, dans la partie occidentale de cette Péninsule, les Bulgares n'étaient pas venus, les Slaves de l'Ouest auraient gardé ce vaste territoire appartenant au royaume morave, catholique et de langue d'État latine. Il n'y aurait donc pas eu de Bohême séparée, il n'y aurait pas eu de Pologne nouvelle, d'État de

la plaine“ et, par conséquent aussi, pas de Croatie ; car c'est de la Moravie méridionale que s'est détachée la Croatie, qui a produit ensuite elle-même les premières fondations serbes.

Mais l'État morave, ayant cet héritage de civilisation, ces formes administratives, supérieures, ce système militaire qui paraissait capable de résister aussi bien à une poussée germanique de l'Ouest qu'à une attaque barbare de l'Est, a succombé lorsque les Césars d'Allemagne ont appelé à leur secours les Magyars, la troisième race touranienne dans la Pannonie. Cette invasion magyare a brisé le „royaume“ morave sans pouvoir s'y substituer, parce que la Moravie a été un État de race, borné nécessairement aux limites de cette race, tandis que l'État magyar ne représentait pas une nation, trop faible pour soutenir une organisation politique. Il y a eu une réunion de différentes nations sous le sceptre d'un roi de croisade à la place de ce qui avait été auparavant la mission historique, bien différente, du roi morave.

Cette Moravie était assez importante pour demander au Siège de Rome une liturgie. S'il s'était agi seulement de retenir la Moravie proprement dite, le Pape n'aurait pas senti le besoin de donner à ces Slaves une liturgie en slavon. Mais, comme l'État morave avait, nécessairement, des ambitions vers l'Orient, comme

il devait s'étendre vers les Balcons, comme cet imitateur de Charlemagne, correspondant à l'imitation bulgare de Byzance, pouvait réunir des fragments slaves qui avaient dû accepter déjà la liturgie grecque et qui, par l'influence du clergé grec, du patriarcat de Constantinople, sur les esprits, n'étaient guère disposés à revenir à la Papauté, on a trouvé un terme intermédiaire: le catholicisme slave.

Ce ne fut pas une politique suivie: il y a eu de la part du Saint Siège des retours et des contradictions, naturelles, puisqu'on s'était décidé par nécessité seulement à admettre cette forme slavone de la liturgie. Aussitôt qu'on se sentait à Rome maître du côté de la Moravie, on revenait à la tendance d'imposer la liturgie latine, mais, tant que la situation était encore mal définie, que l'offensive constantinopolitaine pouvait être redoutée, la nouvelle liturgie était de toute utilité pour conserver l'influence du Saint-Siège sur cette région centrale de l'Europe. Ce n'est qu'après Cyrille et Méthode, à l'époque de Saint Clément, leur continuateur, que cette liturgie de Salonique, indépendante de l'État bulgare, en relations avec le Siège apostolique, en subordination déclarée avec Rome, est revenue dans les Balcons, étant adoptée par les Bulgares.

Après avoir ainsi fixé le rôle, dans le slavisme même, de cette révolution liturgique et de tout ce qui l'accompagne, de la littérature qui en

découle et des alphabets qui ont servi à donner une forme littéraire à cette traduction, on peut venir aux relations entre Bulgares et Serbes.

Les Slaves de l'Ouest sont des Esclavons : le terme est resté en français ; les Vénitiens appelaient Schiavonia la côte opposée de leur Mer, le rivage des Balcans qui regarde vers l'Adriatique, comme chez les Roumains les Schei, avec leurs habitats, Scheie (les Albanais ont un terme correspondant ; pour les Arabes ce sont les Sakalib ¹). Cette Schiavonia et les Schiavoni interviennent sans cesse dans les sources italiennes du moyen-âge et aussi dans les sources grecques jusqu'à Constantin le Porphyrogénète. Le terme a servi pendant assez longtemps à caractériser cette masse esclavonne balcanique. On n'était Esclavon que sur la rive de la Mer : on n'était Serbe que dans une certaine région intérieure près du Drin, de la Morave.

Ceux des Esclavons ou des Serbes qui n'étaient pas soumis à l'État bulgare ne sont pas arrivés pendant très longtemps à former une organisation politique leur appartenant en propre. Si on prend la *Geschichte der Serben*, ce livre admirable pour les détails, pour leur variété et pour leur précision, rédigé par feu

¹ Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 65.

C. Jireček, livre qui malheureusement n'a été poursuivi que jusqu'à un certain point du XVI^e siècle, mais où on a tout ce qui touche aux commencements de l'indépendance de cette nation, on imaginerait qu'il y a des sources diplomatiques assez nombreuses pour permettre une exposition de l'histoire serbe pendant les premiers siècles du moyen-âge. Mais, à côté de ce que peut donner l'exposé byzantin de Constantin le Porphyrogénète, c'est-à-dire ce mélange de renseignements de toute espèce, de rapports diplomatiques, de textes narratifs, étoffé de certaines hypothèses personnelles, avec des erreurs d'interprétation qui appartiennent à l'impérial compilateur lui-même ou aux personnes employées par lui, on n'a, à partir du VIII-me siècle et jusqu'après l'époque de Siméon, que les renseignements donnés par le bizarre compilateur de légendes qui est le „prêtre de Dioclée“, écrivant au XI^e siècle¹. Et ceci signifie seulement un résidu de chansons populaires, comme celui qui est à la base de la première chronique de Bohême ou du recueil mis ensemble, pour l'histoire de la Hongrie, par „le notaire anonyme du roi Béla“. C'est la même tentative naïve de concilier les éléments de légende pour servir l'ambition d'une race enfin arrivée à se consolider et à

¹ *Popa Dukljanina Lětopis po latinsku, toga nekoliko i još nešto po hrvatsku.* Éd Ivan Crnčić, Kraljevici 1874.

pouvoir manifester des tendances de conquête, des aspirations de prestige.

A travers le récit confus de Constantin le Porphyrogénète, à travers les constructions en partie fantastiques de l'archidiacre, de beaucoup ultérieures aux événements, on peut reconnaître ceci: Si les Serbes, et, quand je dis: les Serbes, j'entends en même temps les Croates, puisqu'une partie des Serbes a été latine dès le moyen-âge, — d'abord sous des Voévodes, *ducs*¹⁾ —, sont arrivés à organiser des formes politiques, sous une double impulsion, qui n'est ni serbe, ni slave, ni balcanique, — comme les Esclavons de la partie orientale des Balkans sont arrivés à se grouper en États grâce à l'intervention des Touraniens bulgares, comme les Slaves du Dniépr sont arrivés à former l'État russe sous le commandement des Varègues scandinaves —, il a fallu donc, ici, encore une influence étrangère, et elle a été double.

D'abord les souvenirs de l'Empire carolingien à travers le royaume morave. Lorsque ce royaume a été écarté dans sa partie centrale par les Magyars, la partie méridionale a cherché à remplacer, dans un long effort, l'État dont elle avait fait partie comme une simple province. Et, lorsqu'on a abouti, très tard, à un État croate, à une royauté croate, même très obscure²⁾,

¹ Jireček, ouvr. cité, p. 104 (sous Héraclius à Spalato).

² A sa base il y avait d'anciennes provinces avares, ce qui est prouvé par les noms de couleur pour désigner les points cardinaux: Croatie Blanche, Rouge, chez le prêtre de

celle du roi Tomislav, auprès duquel Thomas de Salone place „Michel, duc de Chlm“⁽¹⁾, cette forme politique tendit aussitôt à pénétrer profondément dans la péninsule des Balcons, du côté de Biograde, et ceci parce qu'auparavant il y avait eu, dans la Pannonie, les Carolingiens, et parce que les Moraves avaient imité la Marche carolingienne. Mais, en même temps que la lointaine influence franque, s'exerçait par les ports de l'Adriatique pour amener une concentration slave opposée à l'État bulgare,—lequel cherchait naturellement à étendre ses possessions sur les territoires serbes, et Constantin le Porphyrogénète s'efforce de prouver que la domination byzantine est la plus ancienne, dès l'époque d'Héraclius, et que les Bulgares sont venus ensuite pour la remplacer,—une autre influence, venant de l'Italie. Cette influence de l'Italie réveille sur cette rive balcanique les souvenirs romains ; pendant au moins deux siècles Venise a combattu, non pas en première ligne pour la possession de cette „riva

Dioclétié“ (voy. plus loin). Il y a aussi des Croates et des Serbes Noirs. Cf. la Russie Blanche, la Russie Rouge. Il paraît que les Blancs sont les Orientaux, les Occidentaux les Rouges, les Noirs les Septentrionaux.

¹ Éd. Rački, 1894, p. 35: rex Chrovatorum..., Michael, excellentissimus, Dux Chlmorum; auprès d'eux omnes iupaini“. Plus tard, à partir de Dirtschislav, d'après le même, des „reges Dalmatiae et Chroatiae“. Et le chroniqueur explique: „Recipiebant enim regie dignitatis insignia ab Imperatoribus constantinopolitanis et dicebantur eorum eparchi sive patritii“ (p. 38). La conscience de ces liens hiérarchiques n'est pas indifférente.

degli Schiavoni“, mais pour assurer la liberté de la navigation de l'Adriatique, dépendant de la possession de ces villes qui, à travers les invasions slaves, s'étaient maintenues¹).

Cette influence vénitienne arriva, en relation avec les ambitions de la Rome des Papes, à former l'archevêché d'Antivari, qui devait être un point de concentration latine pour les Serbes, alors qu'à l'intérieur, dans la citadelle de Ras, se préparait déjà un État d'une autre orientation. Cette influence latine, pontificale, catholique, à côté de la Croatie, préexistante, tend à créer une Serbie du littoral, dépendant sous tous les rapports de la civilisation italienne.

Il y a eu donc un double Serbie: une Serbie occidentale, reliée à l'histoire de l'Europe centrale, et une Serbie byzantine qui a surgi à l'intérieur, s'appuyant sur cette citadelle de Ras, qui n'était, il faut l'ajouter, elle-même qu'un bourg du système carolingien, adopté par les Hongrois aussi et dérivant de ce système inauguré par Charlemagne à l'égard des Saxons: la cité, l'évêque, le commandant militaire.

Pour en arriver cependant à la troisième Serbie, à cette Serbie de la partie plutôt centrale de l'Occident balcanique, il a fallu l'influence des Magyars dans cette péninsule.

¹ En plus, des Slaves au Monte Gargano en 642, dans la chronique de Paul le Diacre (cité par Jireček), des attaques serbes à Siponto en 926 (*ibid.*, p. 105).

L'État des Arpadiens s'est formé d'abord comme un simple établissement militaire, pareil à celui des Bulgares au VII^e siècle. Le roi n'était pas le représentant à titre dynastique de la race ; même lorsqu'il y eut une dynastie, bénie par son suzerain, le Pape, on pouvait choisir parmi ses membres, en mettant à l'écart celui qui ne jouissait pas d'une certaine popularité ; le *király*, nommé ainsi d'après le *kral* serbe, c'est-à-dire d'après Charlemagne, n'était que l'exponent provisoire de l'aristocratie militaire païenne. Nous avons dit déjà qu'ici la terre n'intéressait pas autant ; ce qui intéressait c'était l'homme armé, de sorte qu'entre les Roumains et entre les éléments qui soutiennent cette royauté magyare il y a une différence essentielle : pour les premiers c'est la terre qui au début forme l'État, tandis que pour les Magyars la chose principale c'est la nation guerrière. Le nom du *Magyarország*, de la „Magyarie“¹⁾, s'appuie en première ligne sur la conception de cette nation immigrée, qui est soulignée d'un fort trait dans la dénomination nouvelle.

Cette Hongrie, établie à la fin du IX^e siècle, a dû chercher à pénétrer dès le premier moment dans la péninsule des Balcons. Car, s'il

¹⁾ Sur la *civitas* devenue *regio* et la *στρατηγία* transformée en *χώρα* voy. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 36 Mais la joupa serbe c'est le territoire du bourg carolingien. Cf. *ibid.*, p. 115, et Thomas de Salone, éd. Rački: „castrum cum tota sua, upa“ p. (45).

Il y a eu une Serbie latine qu'on ne reconnaît pas assez, il y a eu de même une Hongrie qu'on ne connaît pas assez, une Hongrie byzantine. Les rois de Hongrie ont conservé des couronnes ayant appartenu aux empereurs d'Orient, dont on voit encore les figures en émail et, en même temps, avant d'avoir cette royauté apostolique, de système carolingien, on a eu chez les Hongrois un duché, un Voévodat, de caractère slave. Avant d'être roi, Saint Étienne a été donc un Voévode à la manière serbe. Ce nom de Voévode se rencontre même pour la première fois dans les sources byzantines, non pas en relation avec les Slaves, mais avec ces Magyars qui, s'étant établis sur les ruines de l'État morave, s'étaient confondus avec la population slave de Pannonie et avaient emprunté à cette population, non seulement de précieux éléments matériels pour leur race, mais aussi des contributions de culture générale et de formation politique, des institutions.

Le Pape a eu à l'égard de cette orientation magyare vers la péninsule des Balkans la même attitude qu'il avait eue envers la Moravie menaçant de faire partie de cet organisme balcanique. Le duc Étienne est devenu roi, lorsqu'une qualité apostolique a été attribuée à sa couronne. Mais de cette façon on lui a donné un autre moyen de pénétrer dans ces Balkans, non pas en tant que successeur du khan des Avars, dont il détenait

le territoire, dont il devait suivre les lignes de pénétration vers le Sud, mais en qualité de délégué de la papauté. Et il en est résulté, à côté des expéditions entreprises au commencement par les Hongrois vers l'Occident, qui ont été arrêtées par la défense germanique, par la grande défaite de Merseburg, une poussée vers les Balcans, qui devait amener d'abord un conflit avec la Croatie.

Il y a eu ensuite des traités dynastiques conclus avec les rois croates, et, à la fin; un des rois de Hongrie a pris, après la mort du roi Démètre Svonimir¹, la couronne de cet autre royaume, se faisant reconnaître par les douze lignées et couronner comme chef royal du Balcan occidental, dans la Biograde adriatique qui pouvait conférer un titre de roi slave à ce souverain étranger.

Mais, en pénétrant à travers la Croatie dans la péninsule des Balcans, les Magyars, dont les rois portaient à cette époque aussi des noms slaves, car Ladislas est Vladislav,² agissaient sur une partie de la masse esclavonne pour lui imprégner un caractère qui vient de cette royauté magyare. C'est-à-dire non pas des éléments nationaux représentés par cette royauté, mais des éléments que cette royauté magyare elle-même avait trouvés en Pannonie et de ceux que Rome, par l'inféoda-

¹ Demetrius, cognomento Svonimir; Thomas de Salone, éd. Rački, p. 54.

² Cf. Thomas de Salone, p. 37, note 6 (inscription de Zara).

tion du premier roi, y avait ajoutés. C'est pourquoi, tandis que les premiers chefs de l'Esclavonie croato-serbe s'appellent, d'après la tradition populaire slave, Sventislav, Vladislav, Boudislav, Radoslav, Vladislav, Tvrdošlav, Pribislav, Tšeslav, Bladin, ou bien Silimir, Radomir, Zvonimir, Vladimir, Tichomir, Tolimir, Chranimir, Créchimir¹), ou enfin Rasbivoï, Ostrivoï, même Svetožar, et que les rois de la Prémorie, du rivage, de la Dioclée²), les princes de Zachloumie portent des noms qui montrent des attaches avec Rome, — il y aura, dès la fin du IX^e siècle, des Pierre, de ce côté, qui révèlent l'inféodation à la politique du Saint-Siège —, la dynastie de l'intérieur présentera des noms comme Étienne, comme Ouroch, qui sont des noms magyars — Ouroch vient de *úr*, qui signifie en magyar seigneur, prince —, et on aura le nom aussi de Saint Étienne. C'est le même phénomène qui se passera dans les pays roumains. D'abord la Valachie aura des princes qui portent des noms balcaniques, à cause des relations de famille dans ces Balkans (la Bosnie ou Avlona, sur la Mer Adriatique): Vladislav, Mircea (cf. Mrkcha d'Avlona), les princes de Moldavie s'appellent de noms russes, comme celui de Roman. Ils s'appelleront aussi Alexandre, lorsqu'il y aura des relations avec Byzance, et la grande personnalité d'Alexandre-

¹ Cf. Tatimir parmi les Slaves libres à l'époque de l'empereur Maurice, un Vlastimir, un Dragomir auprès du Bulgare Croum.

² Cf. le nom de ce «Diocléen» qui fut Dioclétien.

le-Grand surgira de la légende pour les influencer. Mais Pierre et Étienne sont des noms qui viennent de la Hongrie royale.

Devant cete Serbie qui ne formait pas un État, mais qui, s'attachant à trois formes organisées du moyen-âge, ne pouvait pas être écartée et remplacée, la Bulgarie, jusqu'à la fin de la domination des successeurs de Siméon, jusqu'à l'invasion russe soutenant l'offensive byzantine conduite par Nicéphore Phocas et par Jean Tzimiskès, à la fin du X^e siècle, n'est pas arrivée à se créer cette base occidentale, qui, lorsqu'il était évident qu'elle ne pourra pas s'établir à Constantinople, aurait été capable de garantir son existence.

L'acte de Boris-Michel, de passer au christianisme, et l'acte de Siméon, de vouloir poser sur sa tête la couronne des empereurs de Byzance, étaient donc d'une grande importance politique et relevaient l'importance de la race, mais, en posant un idéal qu'on ne pouvait pas atteindre, ces deux actes politiques ont sapé l'existence même de l'État: il s'est effondré par suite de cette ambition incapable d'être réalisée, à la fin de ce X^e siècle. Et on verra ce que l'offensive byzantine a cherché à mettre à la place de cet État bulgare, tout en empêchant la réalisation d'un État serbe au XI^e siècle, et le nouvel aspect que la péninsule des Balkans a dû à ces tentatives byzantines des deux empereurs conquérants.

CHAPITRE IV.

Restauration byzantine, installation russe et offensive magyare. Tentatives de «Bulgaries» en Macédoine, „Esclavonies“ diocléennes et rasciennes.

Donc „le premier Empire bulgare“—je conserve une numérotation qui ne signifie rien,—s'est effondré n'ayant pu maintenir son caractère païen, qui était sa première légitimation, et n'ayant pas réussi à étendre sa domination sur un territoire capable d'être maintenu. L'Empire byzantin s'est toujours servi pour combattre une catégorie de barbares d'autres barbares, qu'on faisait venir d'une autre région—système qui équivaut, dans une certaine mesure, au système employé par la monarchie des Habsbourg pendant le XIX^e siècle à l'égard des États balcaniques, lorsqu'elle les faisait marcher les uns contre les autres pour servir les intérêts de Vienne. Byzance, qui s'était adressée, à une certaine époque du moyen-âge, aux Petschénègues pour combattre les Russes et qui avait lancé les Magyars contre les Bulgares de Siméon pour qu'à son

tour Siméon fit marcher contre les Magyars les mêmes Petschenègues, Byzance, qui, au lieu d'employer une armée lui appartenant en propre, préférait ce système qui était plus facile, présentant moins de dépenses et garantissant mieux le succès, fit marcher, à la fin du X^e siècle, contre les Bulgares des successeurs de Siméon les Russes de Kiev.

Ces Russes figurent déjà dans les notices sur l'Empire byzantin qui portent le nom de Constantin le Porphyrogénète. Ils y jouent ce rôle, à l'égard des Petschenègues, que nous avons déjà mentionné. Pour le Porphyrogénète, cette peuplade touranienne, qui occupait une large partie de la steppe orientale d'Europe et étendait sa domination jusque dans le voisinage des Carpathes, était le point principal de la situation ethnique au Nord du Danube. Quant aux Russes, il pouvait dire ce que l'on disait d'autres voisins de ces barbares touraniens. Leur situation était toujours en fonction de l'amitié ou de l'inimitié de ces Pétschènègues.

Lorsque Nicéphore Phocas prit la résolution d'en finir avec l'État bulgare, on crut pouvoir passer par dessus ces auxiliaires redoutés, peut-être aussi à cause des demandes excessives que l'Empire ne croyait pas devoir satisfaire, pour s'adresser aux Russes eux-mêmes. Ces relations d'alliance n'étaient pas nouvelles. Je me suis posé le problème—et des savants rus

ses se le sont posé aussi pour arriver à la même solution—si les Varègues qui ont formé au IX^e siècle, l'État kiévien, venaient de Scandinavie directement ou s'ils avaient passé par Constantinople. Les rapports politiques entre Kiev et la lointaine péninsule du Nord de l'Europe ne suffiraient pas pour s'expliquer la descente jusqu' à cette place d'une aristocratie guerrière germanique, mais il en serait autrement si on admettait que les Scandinaves venaient de cet établissement de Constantinople qui a duré pendant des siècles et qui a garanti souvent les empereurs de Byzance contre leurs propres sujets, parfois contre des gardes moins fidèles que ces Septentrionaux. Le fait que ceux-ci eussent remonté vers Kiev expliquerait donc beaucoup plus facilement qu'une descente venant du Nord cette fondation sur laquelle on n'a aucun renseignement contemporain, puisque la chronique russe dite „de Nestor“ n'est guère contemporaine. En effet elle n'apparaît que très tard, elle a un caractère anachronique certain : à une époque où les chroniques byzantines elles-mêmes ne donnent jamais un traité, le fait qu'on y trouve trois traités entre Russes et Byzantins n'est pas sans inspirer des inquiétudes. Les personnalités qui jouent de fait un rôle important dans l'histoire et plus tard dans les légendes russes ne figurent pas en premier plan dans se récit de moine qui a parfois un caractère

politique par trop moderne, dépassant de beaucoup, comme moyens d'exécution et comme style, l'historiographie byzantine de la même époque. Je ne parle pas des manuscrits dans lesquels s'est conservée la chronique de Nestor, ni du caractère chronologique de ces manuscrits dont on a tiré les premières éditions, mais j'ai cru nécessaire de signaler ces motifs de doute qui imposent une attitude spéciale à l'égard de cette chronique. Et j'ajouterai qu'au commencement de cette chronique il y a des considérations générales sur les relations entre les Slaves, une vraie préparation au panslavisme du XIX^e siècle, qui aurait dépassé de beaucoup la puissance critique et l'horizon d'un homme du XI^e siècle si l'on veut placer l'auteur anonyme à cette époque¹.

Mais, soit que les Varègues fussent venus du Nord ou qu'il eussent passé par Constantinople, qu'ils eussent fréquenté la capitale de l'Empire byzantin et joué un rôle dans l'entourage militaire de l'empereur, Byzance les connaissait aussi par leurs incursions, que l'Empire réussissait à écarter par ce moyen tout spécial du „feu grégeois“, qui a sauvé tant de fois la capitale. Mais les rapports que Byzance

¹ Voy., d'après *l'Histoire de la littérature russe* de M. Keltouiala (un Roumain de Bassarabie: Cheltouială), Pétersbourg 1915 (en russe), Nevill Forbes, *The composition of the earlier Russian chronicles*, dans la „Slavonic Review“ de Londres, an. 1922, p. 73 et suiv., et notre *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, an. 1922, pp. 78—79.

entretenait avec les Russes venaient de ce que les limites du territoire impérial n'étaient pas aussi étroites qu'on se l'imagine, et nous l'avons déjà dit. De fait, sa possession du continent n'était pas bien large, mais en dehors des frontières continentales il y avait des points de côté, sur la Mer Noire, sur la Mer d'Azov, que les Impériaux continuaient à occuper. La situation des Byzantins à Cherson équivalait de tous points à celle qu'y eurent plus tard, aux XIII^e et XIX^e siècles, les Génois de Caffa à l'égard de Tatars de la Campagne environnante, qui était à la disposition des nouveaux Touraniens tatars. On peut voir par la Vie et les Actes de Maxime le Confesseur, un saint du VII^e siècle, déjà cités, quelle était l'étendue de ces points de contact et d'observation des Byzantins du côté du Caucase, jusque dans le pays des Abasges.

Pour se rendre compte de la tentative russe d'expansion dans les Balcans, il faut se rappeler ces relations, qu'on peut connaître, en plus de détails.

Les restaurateurs de l'Empire demandèrent donc aux Russes, d'anciennes connaissances, d'intervenir contre les Bulgares. Une armée combinée, dans laquelle il y avait sans doute aussi des éléments russes permanents à la disposition de l'Empire, se dirigea vers Preslav. Il n'y a pas eu, à vrai dire, de guerre contre

cet „Empire“ bulgare, malgré le témoignage des chroniques contemporaines, assez précises pour cette époque, qui n'en est pas réduite à des compilations, à des renseignements détachés de sources contemporaines perdues.

Cet État bulgare dans sa dernière phase était, paraît-il, tellement rapproché de tout ce qui était byzantin, à cause de cette „philia“, de cette „amitié“ politique entre la Cour des Slaves et la Cour de Constantinople, ces rapports étaient si étroitement serrés, que le monde bulgare se montra tout prêt à accepter, à la place de la contrefaçon bulgare de Byzance, l'original byzantin lui-même. De sorte que le Tzarat d'imitation n'a pas été brisé: il s'est laissé choir, occuper par les troupes byzantines.

Mais, aussitôt après ces victoires, après le simple „rappel“ à Constantinople de Boris II, dernier représentant de la dynastie de Siméon, pareil à ce jeune empereur qui avait été retiré à la fin de l'empire d'Occident, Romulus Augustulus, il a fallu régler les comptes avec les Russes. Ceux-ci n'étaient guère disposés à revenir dans leur steppe: si on avait compté avec une telle psychologie, on s'était bien trompé! Comme toutes les populations qui vivaient au Nord du Danube, ils avaient l'ambition naturelle, — sous laquelle couvaient les instincts de proie, la nécessité de dominer —, le penchant invincible de se créer

sur les ruines de cette „Bulgarie“ un État correspondant en tout à ce que l'„Empire“ de Siméon avait été. Dans aucune source on ne dit que Sviatoslav, leur chef, qui s'était avancé sur Andrinople, pour se retirer bientôt vers Silistrie, ou il résistera pendant des mois, se soit arrogé le titre impérial, et sa résistance est une des plus belles qui aient jamais été offertes aux Byzantins: Silistrie, dès ce moment, a conservé une situation éminente, permettant à des chefs roumains du XI^e siècle de s'y installer. Mais la chronique note ce détail de la défense de cette ville: le chef russe, qui disposait aussi de certains bateaux pour défendre le cours du Danube contre la flotille de l'empereur, apparaissait devant les ennemis portant une armure d'or¹. Or l'armure d'or était l'apanage de l'empereur et l'héritage des Byzantins: ce détail de la pompe impériale a passé plus tard aux Turcs, et, lorsque Mourad IV, au XVII^e siècle, ayant conquis Bagdad, revint à Constantinople avec tout le décor de l'ancienne Rome conquérante, il portait un casque d'or sur sa tête.

En tout cas, les Russes ne voulaient pas revenir dans la steppe: ils savaient bien que là-bas les attendait une barbarie dont ils avaient voulu se défaire. Ils avaient bien cette intention de créer, ici même, après la

¹ D'après Léon le Diacre et Cédreus, notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, p 78.

„Slavie“ non organisée des premiers siècles, après la Bulgarie de Preslav, un nouvel État balcanique tendant vers Constantinople et devant revêtir tôt ou tard la forme impériale.

On s'imagine ce que cette ambition aurait pu représenter pour l'histoire universelle, ce qu'aurait été la vie politique et la civilisation générale du monde si la Russie, au lieu de rester à Kiev pour trouver plus tard, au XIII^e siècle, les Tatars devant elle, pour les servir et leur survivre, pour émigrer vers l'Est, faisant avancer le centre politique de Kiev vers Moscou, — mais gardant une bonne partie des conceptions barbares de l'État, qui furent remplacées ensuite, au commencement du XVIII^e siècle, par le germanisme de Pierre-le-Grand —, si cette plus ancienne Russie fût restée dans la péninsule des Balcans, si, ne pouvant pas avancer jusqu'à Constantinople, elle se fût établie définitivement au moins à Silistrie, dans cette ville admirablement placée pour dominer, d'un côté, le cours inférieur du Danube et pour pouvoir, de l'autre, remonter le fleuve jusqu'assez loin. Au siècle suivant l'empereur Alexis Comnène attaqua cette forteresse sans réussir à la prendre, malgré ses longs efforts¹. Avec cette Silistrie, on aurait pu exercer une influence continuelle et puissante sur la rive gauche du Danube. Il y aurait eu donc, non seulement un État bal-

¹ Voy. le récit le plus détaillé du siège dans l'*Alexias* de la princesse Anne.

canique russe, mais cet État aurait gardé, sur l'autre rive du fleuve, une annexe politique assez importante pour empêcher tout nouvel établissement national dans ces régions.

De sorte que le chapitre russe forme sans doute une partie très importante du développement de la péninsule au moyen-âge et des rapports diplomatiques et militaires entre Constantinople et les nationalités qui, employant les formes byzantines, cherchaient, sans avoir le moins du monde la conscience qu'elles pourraient remplacer la prétendue nation grecque de Constantinople, à employer les conceptions byzantines et à se créer ainsi une place dans la vie politique du monde organisé.

Byzance ne pouvait tolérer cette présence des Russes sur ses marches du Nord: il fallut marcher contre ces anciens alliés qui devenaient des usurpateurs dangereux pour la tranquillité des provinces européennes et offensants pour le prestige même de l'Empire. Il y eut une campagne personnelle de l'empereur contre Sviatoslav et à la fin ce qui a été déjà exposé: la retraite de ce prince et sa disparition définitive dans la steppe.

Après ceci, les Byzantins étaient maîtres de gouverner directement la péninsule entière et de remplacer en même temps l'Église slave par une Église orthodoxe grecque, qui devait être un des instruments principaux de la domina-

tion impériale. Et, de fait, sous les empereurs qui régnèrent au commencement du XI^e siècle, sous Basile et ses successeurs, il y a eu cette main-mise sur la péninsule des Balkans. Mais, si on croyait que ce que nous avons appelé main-mise équivalait à une administration correspondant, au moins jusqu'à un certain point, aux administrations de l'époque moderne, alors que l'ancien système ne signifiait que des postes de garde aux issues des montagnes, des corps de cavalerie, composés en grande partie de barbares, sur les principales voies de ces régions, si on s'imaginait que ce système, assez simple, mais très pratique et qui demandait des dépenses tout à fait modestes, a été remplacé par quelque chose de plus détaillé, de plus précis, de mieux assuré, rappelant Rome à sa bonne époque, à l'époque où sa domination était une réalité, on se tromperait. Les nationalités établies dans les Balkans continuaient à vivre à l'ancienne mode, chacune cantonnée dans son domaine propre, et l'Empire, du côté des Roumains, du côté des Albanais, du côté des différents groupes slaves, était très disposé à accepter ces formes patriarcales pour des existences nationales qui ne dépendaient de lui qu'en ce qui pouvait servir ses buts, comme fiscalité et moyens de défense. Ce qui existait c'était encore la confédération nationale non exprimée, mais d'autant plus réelle, sous la conduite supéri-

eure d'un empereur : chacune de ces nationalités balcaniques pouvait le revendiquer même pour roi. Ce n'était pas l'empereur des Grecs ou des Albanais ou des Roumains ; c'était l'empereur pour tout le monde, et chacun pouvait croire que le basileus était empereur en première ligne pour soi et qu'il s'occupait d'abord de la prospérité et de la tranquillité de ses sujets appartenant à telle ou telle nationalité. Il n'y avait donc pas même de rivalité, parce qu'ils se sentaient tous sous les ailes protectrices de leur empereur.

Mais, en maintenant ce système, l'Empire byzantin n'était pas assez assuré dans cette domination balcanique. D'abord parce que, dans ses limites, et même au-delà de ses limites, il y avait des nations qui n'étaient pas encore fixées et qui sentaient un besoin invincible de tenter à leur tour l'aventure que les barbares du VII^e siècle avaient cherchée au dépens de ses intérêts et de son prestige. Il y avait d'abord cette peuplade très nombreuse, apparaissant dans les parages de la péninsule à différentes époques de l'année, sous les ordres d'un khan, avec une Cour, une armée et envoyant de ce centre des quasi-fonctionnaires, des délégués, tantôt pour prélever les impôts, tantôt pour surveiller la vie des sujets et leur imposer de temps et temps la volonté du maître touranien. Il y avait les Pétschénègues, aux-

quels succédèrent, après la fin du X^e siècle, les Coumans.

Mais la domination des Petschénègues ne signifiait nullement leur présence permanente sur le territoire qui dépendait sous tant de rapports de leur khan ; par conséquent, si on pouvait vivre librement sur le territoire sud-danubien sous l'empereur de Byzance, on vivait encore plus librement au Nord du fleuve sous les ordres de ce khan, duquel on pouvait racheter tout, du moment qu'on présentait à la Horde les dons coutumiers et qu'on accomplissait certains rites politiques semblables à ceux qui furent demandés aux chefs russes de Moscou et des autres centres princiers, après la déchéance de Kiev, par les dominateurs tatars. Car, si on veut avoir une image de la vie nationale sur la rive gauche du Danube, dans les Carpathes et à travers toute la steppe russe, il faut reprendre le tableau de la Russie soumise aux Tatars, en remplaçant uniquement le nom de ces Tatars par celui des Pétschenègues et Coumans et en comprenant parmi les populations soumises beaucoup d'autres éléments se trouvant dans la région qui nous intéresse spécialement.

Lesdits Petschénègues n'avaient jamais eu un État, et, successeur des prince des Avars, leur khan n'a jamais gagné l'autorité qu'avaient conservée ces plus anciens chefs des Touraniens, ni la puissance qui fut certainement exercée,

pendant deux siècles, par la Preslav bulgare. C'était un régime beaucoup plus lâche, ayant des rapports plus faciles entre le maître, ses soldats et les sujets. De la sorte au XII^e siècle il y eut, dans le monde petschénègue, de profonds dissentiments, et on vit ce qui chez les Avars avait été très rare, ce qui chez les Bulgares n'arriva qu'à des moments déterminés, un prétendant s'opposer au khan établi sur ce qu'on pourrait appeler son trône, si ce terme n'était excessivement prétentieux. Kéguen se leva contre son maître et, ne réussissant pas à le supplanter, passa dans les Balcans. L'empereur était tout disposé à lui offrir le baptême et, après le baptême, une situation quelconque le rattachant à la vie politique byzantine. Il arriva donc à ce Pétschénègue ambitieux, réfugié sur la rive droite du Danube, ce qui était arrivé avant lui à tant de fuyards, d'exilés appartenant au monde touranien, ou au monde germanique du IV^e siècle. Et, comme l'autre khan pour suivit son adversaire et la poursuite ne finit pas par une victoire contre les Impériaux, à son tour Tyrach dut se soumettre aux conditions imposées par l'Empire byzantin.

La régime petschénègue n'en était pas pour cela totalement fini, car, de la rive gauche du Danube, les invasions continuaient, mais Alexis Comnène fut en état d'infliger à cette bande, qui n'était plus une nation, la grande défaite de Lébounion (1091), qui fut suivie d'un mas-

sacre des prisonniers. Et la chronique contemporaine reproduit une ligne de la chanson populaire qui disait : „si quelques jours s'étaient encore passés, les Pétschénègues eux aussi auraient connu le printemps de cette année“. Ils avaient été massacrés un peu avant le moment où le printemps faisait son apparition.

Les restes de cette nation ne sont désormais que des auxiliaires servant dans la cavalerie légère des Byzantins. On les trouve à l'occasion des croisades, parce que les croisés, qui n'étaient pas des hôtes désirés, ni commodes, ne consentant pas à abandonner leurs idées coutumières pour accepter les préjugés auxquels Byzance plus que n'importe quelle autre organisation politique tenait, étaient devenus une offense pour l'autorité de l'empereur lui-même et une menace pour la sécurité de ses sujets. Il avait fallu livrer bataille à ces envahisseurs que la prétendue fausseté d'Alexis n'avait pas seule irrités : d'ailleurs il ne les avait pas invités, comme on le prétend, car la lettre bien connue ne répond pas au style et aux sentiments de dignité d'un empereur byzantin, qui n'aurait jamais proposé aux croisés les trésors de l'Empire et l'honneur des femmes de Byzance.

A ce moment, on pouvait croire que trois problèmes étaient résolus pour Byzance, ce qui n'implique pas une conscience nationale gréco-

byzantine, mais seulement une situation internationale qui s'était établie dans le développement des Balkans : le problème bulgare, par l'installation d'un archevêque, pour les Bulgares, à la place de l'ancien patriarche, et au-delà des villes gagnées sur la ligne du Danube, par l'influence même exercée sur la rive opposée ; puis le problème russe ; et enfin le problème petschenègue, définitivement liquidé par cette lutte intérieure entre les chefs des barbares et par le massacre que commémore la chanson.

Cependant, il y avait dans les Balkans d'autres races qui, — tout en n'ayant pas l'intention de se détacher de l'Empire, ce qui aurait été de leur côté une prétention extraordinaire, se bornant donc d'abord à réclamer seulement une autonomie de vallées ou de territoires pour en arriver plus tard à une participation au droit que toute nation de l'Empire avait d'installer à un moment donné ses chefs à Constantinople comme empereurs —, devaient se mettre en avant. Leur activité se manifesta d'abord dans des révoltes pour en finir par une usurpation et par la prétention de changer en quelque sorte le caractère dynastique de Constantinople. Tout ceci devait donner lieu à d'autres incidents dans la tragédie byzantine venant après l'„épopée“ décrite par M. Schlumberger, pendant le XI^e siècle qui commence.

Il y eut d'abord ce qu'on appelle le second Empire bulgare. Ce „second Empire“ aurait été formé par des éléments nationaux bulgares ayant des aspirations nationales bulgares, s'appuyant sur l'Église bulgare et formant la continuation, sans aucune interruption, de l'État de Preslav. Et voici la manière dont l'histoire de cet „Empire“ bulgare d'Ochrida et de Prespa se présente dans les exposés courants de l'histoire byzantine.

Au moment où Russes et Byzantins occupaient Preslav et envoyaient à Constantinople le dernier Tzar, des nobles bulgares qui n'auraient pas consenti à faire l'hommage à l'empereur, à recevoir des fonctions militaires et civiles de sa part ou à abandonner toute immixtion dans la vie politique se seraient retirés du côté de l'Ouest, dans cette région macédonienne, se rappelant tout le passé glorieux des seigneurs, des khans et des Tzars bulgares de jadis. Puis, de son côté, le clergé slave n'entendait pas voir finir son rôle au profit des intrus de Byzance ; il aurait poussé à fonder aussitôt un État dont l'ambition immédiate devait être de s'étendre jusqu'à la Mer Noire et de risquer encore l'aventure de Constantinople.

Mais ceci est totalement erroné. Cette thèse est logiquement impossible, parce que l'État bulgare n'a pas succombé, à la fin du X^e siècle, au milieu d'une manifestation énergique de ses forces nationales. Ce n'est pas contre un

État tout plein de vie, capable de développement, nourrissant des ambitions supérieures, qui serait venu par accident se briser contre un empereur byzantin doué de hautes qualités et disposant de moyens militaires correspondant à son ambition. Non, c'était un monde qui se mourait ; Byzance, venant après cela, ne faisait autre chose que rédiger l'acte de décès d'un organisme dont l'agonie avait été très lente et que personne n'aurait été en état de soutenir. On pense bien qu'on avait appelé pour résister—en tant qu'il y a eu une résistance—toutes les forces que la race bulgare pouvait avoir, et, si ces forces n'ont pas été en état de soutenir le Tzarat, comment aurait-il été possible qu'après quelques années seulement, dans ces montagnes de Macédoine, des éléments purement bulgares eussent été capables de former un nouvel État, qui se serait manifesté dès le premier moment comme un autre Empire tendant vers la Byzance impériale ?

Si on prend la question autrement, si on ne s'arrête pas aux titres, archaïques ou vains, ainsi que je l'ai plusieurs fois dit dans cet exposé, il ne peut y avoir dans les Balcans que deux formes : ou la forme légitimiste, qui était dans l'Empire romain de Constantinople, entre les mains de ce qu'on appelle les Byzantins, ou bien la Bulgarie, ce qui signifiait la révolte contre Constantinople grécisée. N'importe qui se soulevait contre cette domination des

Grecs de Constantinople était, de ce fait, sous le rapport politique, et non national, un Bulgare. Il trouvait dans le passé bulgare un appui pour son nouvel effort.

Et ceci correspond parfaitement à ce qui est arrivé sous nos yeux, au XIX^e siècle, à l'époque du conflit entre le Patriarcat et entre l'Exarcat. Le Patriarcat appartenait aux Grecs ; l'Exarcat, créé sous l'influence de la Russie, par suite de la demande expresse de la diplomatie russe à Constantinople, devait avoir le soin religieux de la population balcanique slave qui ne voulait pas se soumettre à l'autorité du Patriarche de Constantinople. Si on était orthodoxe, on ne pouvait être que patriarchiste ou exarchiste : être patriarchiste ne signifiait nullement être de nationalité grecque et, devenant exarchiste, on ne se reconnaissait pas comme de race bulgare : il y avait des Serbes exarchistes et des Serbes patriarchistes, des Roumains qui appartenaient au Patriarcat grec, tandis que d'autres auraient été disposés à accepter l'Exarcat, s'il avait soutenu leurs efforts contre une certaine action dénationalisatrice exercée par le clergé grec. Et c'est seulement après de nouveaux efforts que, plus tard, on a créé une nouvelle forme qui, du reste, n'a été jamais établie d'une manière très solide : la forme hiérarchique roumaine, nationale et religieuse.

De sorte que, si on a une „Bulgarie“, cela ne signifie pas que les éléments qui ont formé

cette Bulgarie d'Ochrida et de Prespa étaient des nationaux bulgares. Si, pour résister à Constantinople, on s'est adressé à l'ancienne forme patriarcale slave, cela signifiait que l'on cherchait un appui immanquable pour maintenir cet État.

Du reste les Bulgares n'étaient pas assez nombreux là-bas, et ils ne peuvent pas être les pâtres et les agriculteurs de Macédoine qui ont soutenu cet autre Empire. Il a été, en effet, une fondation de pâtres, d'abord, d'agriculteurs en seconde ligne ; toutes les campagnes sont plutôt des razzias. Les randonnées des chefs de ces prétendus Bulgares, sous Samuel et ses successeurs „impériaux“, jusqu'à la moitié du XI^e siècle, n'ont pas le caractère d'actions militaires accomplies par une armée, ni même d'actions improvisées dues à des citoyens ayant le sentiment de la discipline, agissant d'après des plans bien ordonnés. On voit que ce sont des secousses, des offensives telles qu'on les rencontre habituellement chez les pâtres qui se détachent de leurs habitats coutumiers pour entreprendre une action dans la première vallée, s'ils voient au bout une cité florissante. L'expédition se forme d'elle-même sans poursuivre méthodiquement l'intention de celui qui l'aurait entreprise.

Les Byzantins ne savaient pas une manière correspondante de se défendre, et ils étaient réduits à épargner leurs forces. Devant un perpétuel

ennemi invisible, il leur arriva ce qui est arrivé aux armées de Napoléon en Espagne, devant les bandes espagnoles. Habitué à combattre d'une manière civilisée, préparés pour une action sur un territoire donné, ils demandaient à être nourris suivant un système d'intendance traditionnel. Or ils avaient devant eux des ennemis qui ne savaient pas de quel côté ils se dirigeraient et qui portaient avec eux ce qui était nécessaire pour quelques semaines d'action. C'est, du reste, ce qu'ont fait les éléments roumains de la rive gauche du Danube au XV^e siècle et au XVI^e siècles, dans les combats qu'ils ont livrés à leurs voisins d'au-delà des Carpathes et d'au-delà du Dniester de même qu'aux Turcs dont ils finirent par accepter la suzeraineté.

Et, puisque cet État d'Ochrida n'était pas un État bulgare dont le nom eût correspondu à une réalité, il faut admettre que les races qui l'ont soutenu ont été les races qui continuèrent, même après la défaite des successeurs de Samuel, à habiter la région occidentale des Balkans. Au XI^e siècle, on peut bien assurer que cette Macédoine était en première ligne l'héritage des Roumains du Pinde et des Albanais, en même temps que de ces éléments slaves, de ces „Esclavons“ non englobés dans le premier „Empire“ bulgare et qui sont devenus „Bulgares“ seulement pour avoir été englobés dans cet Empire. Ce sont ces races

donc qui ont soutenu le „second Empire bulgare“, et il n'a jamais eu une organisation et ne s'est jamais donné la peine d'exercer une action politique, alors que l'action militaire elle-même a toujours été laissée au hasard du pillage,

La preuve de ce caractère tout nouveau de la nouvelle fondation d'État dans la région occidentale des Balcons peut être fournie, du reste, par ce qui se présente à la même époque dans le monde serbe.

On a cherché—et c'est bien naturel—, depuis longtemps, à donner pour ces régions une histoire nationale serbe. On s'est même évertué à fixer des points de repère chronologiques, qui ne correspondent pas à des notices dans les sources occidentales et qui, en tant qu'ils s'appuient sur des témoignages byzantins, sont toujours soumis à discussion.

Nous avons déjà dit qu'il est question de légendes et de chants populaires dont on a pris l'élément dramatique pour essayer de le faire entrer dans le cadre généalogique et historique. Les sources regardant les premiers siècles de l'État serbe formé, sous les influences que j'ai cherché à analyser, sur les rives de l'Adriatique et qui, plus tard seulement, a trouvé dans la région intérieure de Ras un centre et un point de cristallisation, non seulement ne représentent pas des réalités politi-

ques dont le développement, se passant sur le même territoire, aurait eu toujours le même caractère, mais ne donnent pas, dans les sources elles-mêmes, aucune continuité d'exposition, de sorte qu'on s'expose à relier des incidents isolés pour en arriver à donner un développement qui n'a pas existé. Il n'y a pas eu même de distinction nationale très nette entre Serbes et Bulgares, d'un côté, entre Serbes et Bulgares, ensemble, et les autres nationalités occidentales de la péninsule des Balkans, de l'autre¹. Il y a une population mixte qui s'agite là-bas pendant le XI^e siècle et dont l'agitation donne tour à tour l'État prétendu bulgare, dans lequel entrent sans doute des éléments bulgares puissants, les usurpations successives des continuateurs de l'oeuvre de Samuel, comme ce Délianos, cet Alousianos, dont les noms mêmes ouvrent des conjectures en ce qui concerne leurs origine nationale, ou les révoltes de généraux byzantins comme Maniakès, les tentatives d'officiers et de dynastes serbes, slaves, établis sur un certain point de la péninsule. Pour toutes ces aventures passagères, quel que fût le nom du chef, quelles que fussent les prétentions

¹ Le „prêtre de Dioclée“ parle à chaque moment des „Latins qui s'apelaient à cette époque des Romains et maintenant des Maurovlaques“ (*Morovlachi, hoc est nigri Latini*) (p. 8). Cf. aussi p. 12: „tous ceux qui parlaient le latin aussi bien que ceux qui parlaient le slavons“; p. 31: Pétrislav épouse une *Romana*, ayant des „parents romains“; p. 32: les Latins dans la montagne ayant des Slaves pour serviteurs.

affichées et les directions dans lesquelles on marchait, il faut toujours admettre qu'il s'agit d'une concentration quelconque d'éléments nationaux très divers, qui se soulevaient sans tenir compte d'aucune distinction de race et d'aucun but exclusif, pour protester contre des impôts peu habituels, contre des actions violentes exercées de la part des fonctionnaires. contre telle violation des coutumes qui faisaient comme la charte non écrite de leur vie traditionnelle.

Puis, au XII^e siècle, lorsqu'après l'empereur Alexis, son fils Jean, occupé ailleurs, en Asie, eut seulement de temps en temps la possibilité de se mêler aux affaires du Danube, d'intervenir dans ce qui formait l'essentiel des problèmes balcaniques, lorsque Manuel Comnène développera un autre programme de gouvernement, ceci provoquera un nouveau problème national de la péninsule des Balcans, le problème des Magyars.

Nous avons vu que les Magyars s'étaient établis dans leur Pannonie où ils venaient, de passer au commencement du IX^e siècle, avançant dans le Banat actuel, et leur ambition, comme successeurs des rois croates, comme détenteurs de la couronne slave qu'ils avaient

prise à Biograde, sur les bords de la Mer Adriatique¹, était de grouper les éléments barbares des Balkans sous le sceptre du roi arpadien et d'étendre en même temps leur influence politique, militaire et économique sur les bords orientaux de la Mer Adriatique.

Il n'y a aucun doute: cette pénétration, commencée du côté des Croates, s'est continuée dans ces vallées serbes intérieures, et c'est cette pénétration magyare qui a suscité une autre vie serbe.

Ainsi, à côté de la vie serbe formée sous l'influence de l'Italie du littoral, il y a eu sous l'influence magyare une nouvelle formation slave, autour de la forteresse de Ras, celle d'un État de „Rascie“, dont les chefs, ainsi que je l'ai fait observer, portaient des noms empruntés à ceux de la dynastie arpadienne. Cette Serbie rascienne, que les Magyars ont employée comme point d'appui pour pénétrer plus loin dans les Balkans, sera au cours du XII^e siècle disputée entre les Byzantins de Constantinople et ces Arpadiens qui tendaient eux-mêmes vers la possession de la ville impériale. Il y aura un drame serbe dont les principaux acteurs ne seront pas les Serbes, mais, d'un côté, les

¹ Roi de „Rama“ aussi, le roi hongrois écrit: „Postquam coronatus fui Belgradi supra mare in urbe regia“ (Smiciklas, *Codex diplomaticus regni Croatiae, Dalmatiae et Slavoniae*, II, Agram 1904, p. 9).

Biograde fut détruite par les Vénitiens en 1125; Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, XII, p. 272.

Byzantins, sous les Comnènes, de l'autre les Magyars, sous les Arpadiens.

Les Serbes, arrivés à une conscience politique, ont profité de tout cela avant que la dynastie de l'intérieur, de ce bourg de Ras, en fût arrivée à s'étendre vers la Mer et le Danube. La race, pas encore unifiée — il lui faudra du temps pour y arriver —, eut d'abord, avec Vladimir, contemporain de Samuel „qui se faisait nommer empereur“¹, avec ce gendre et ennemi du „Bulgare“, un saint et un martyr, sacrifié par le Tzar d'Ochrida à sa vengeance. Elle eut, avec Michel, le „Michaïlas“ des Byzantins, le premier prince honoré d'un mariage byzantin². Enfin dans Bodin, au nom vlaque, elle a un vrai roi, reconnu par l'Église romaine, à l'époque de l'anti-Pape Guibert (Clément III), comme „Bodinus, rex Slavorum gloriosissimus“.

Tout ceci surtout aux dépens de ces Magyars, dont l'action dans les régions de la côte croate en sera entravée.

Mais ce même Bodin fut élu Tzar des Bulgares, ce qui démontre que cette couronne „bulgare“ était tout de même le dernier terme pour

¹ „Qui se imperatorem vocari jussit.“ Il chasse les Grecs, ita ut in diebus ejus Greci non auderent propinquare illuc²; Presbyter Diocleas, p. 41. L'auteur emploie le „liber gestorum“ de Vladimir le Serbe (p. 46. Le Serbe Dobroslav, élevé à Raguse, épouse une nièce de Samnel (p. 66).

² Ses fils de ce second mariage s'appellent Nicéphore, Théodore (*ibid.*, p. 52). Voy. Miklosich, *Monumenta Serbica*, p. 60. Les „filii regis Bodini“ dans Smiciclas, loc. cit., p. 26.

l'ambition de ces Esclavons désireux de puissance et de titres et essentiellement ennemis de tout ce qui était grec. Exilé à Antioche par les Byzantins vainqueurs, appelé à régner sur les „Sclavi“ par l'abdication de Radoslav, son oncle, combattant dans les monagnes de la Zenta, marié à une Italienne de Bari, la reine Jacinthe de la légende, ce Bodin, comme Tzar Pierre, est encore un type mixte entre l'Adriatique et la Macédoine.

Il y a eu ensuite de la part des Serbes avançant dans l'intérieur, où vivaient des paysans, des pâtres, des agriculteurs, pour la plupart d'une autre race, plus énergique que les éléments qui habitaient les vallées bordant le littoral, une concentration militaire, un essai de formation politique qui s'est étendu plus tard jusqu'aux portes de Raguse, en comprenant Antivari et Dulcigno, mais laissant de côté Zara, Durazzo et Spalato: ces villes ont servi tour à tour aux Vénitiens pour pénétrer dans les Balcans et aux Byzantins pour se diriger vers Ancône, quand ils essayèrent de profiter du conflit entre le Pape et l'Empereur pour faire flotter les drapeaux à l'aigle de l'Empire d'Orient sur le bord adriatique de l'Italie. Un Lioutumir, joupán de Rascie, passe un moment à travers les rapides visions du „prêtre de Dioclée“. Vladimir lui-même aurait commandé dans ce bourg balcanique de Ras. Vlcan, membre de la future dynastie des Né-

manidès; aurait été établi par le roi Bodin. Après la mort de son suzerain à la manière occidentale, dont les restes furent déposés dans la crypte de l'église des SS. Serge et Bacchus, où gisaient ses antécresseurs, ce même Vican descendra de la montagne pour attaquer Dobroslav, frère et successeur de Bodin; se saisir de la Zenta et ravager la Dalmatie. Et ceci malgré la présence du nouveau „roi“ de la Dioclée, de la „Maritime“, Vladimir, qui, pour se maintenir, dut épouser la fille du Rascien, et du roi Georges¹. Son neveu Ouroch saura se maintenir, grâce au concours de cette Hongrie arpadienne, envahissante vers le Sud.

A l'exception de ces villes qui restèrent indépendantes, Zara vénitienne, Durazzo, Spalato, avec leurs ducs byzantins, il y a eu donc, par suite même de cette poussée magyare et du drame qui s'est passé entre Magyars et Byzantins, un renforcement de la race slave. Mais, tout en tenant compte de cette avance, de ce progrès, il faut toujours dire que dans ce conflit, qui s'est répété tant de fois sous l'empereur Jean et avec une plus grande intensité jusqu'à la fin du règne glorieux de ce restaurateur de la force et du prestige de Byzance qu'est Manuel Comnène, qu'il y a eu avant tout ce choc entre deux dynasties: entre les Latins, les catholiques, les septentrionaux magyars et

¹ *Presbyter Diocleas*, pp. 46, 51, 53 et suiv.

les Grecs, les orthodoxes et les méridionaux byzantins. Et, si les Serbes de Ras ont profité, ainsi qu'on le verra, de ce conflit, d'autres aussi en auront profité.

Sous Étienne II, roi de Hongrie, les Magyars avancent par Nich jusqu'à Sofia. Son successeur Béla épouse la fille d'Ouroch qui s'intitule grand-joupan de sa Rascie, cette Hélène qui jouera elle-même un rôle politique. Geiza II sera soutenu par un Ban de Croatie, Biéloch (Béla-Béloch comme Ur-Uros), qui est un Serbe de nation. Si Manuel Comnène pourra se saisir, en 1149, de Ras elle-même, si la guerre civile entre Ouroch II et son frère Désa (dont le nome vient de Deszö, forme magyare du nom de Desiderius¹), empêche la revanche serbe, un fils de Désa épouse une princesse magyare, alors que sa fille devenait Vénitienne par le mariage avec le fils du doge². Si Manuel Comnène, qui avait un duc de Dalmatie et de Dioclée, crée seigneur serbe sur l'Adriatique, à la place du pauvre „roi“ Georges, ce Radoslav qui aura le territoire s'étendant de Cattaro à Scutari, la Travounie et la Zenta appartiendront à Désa³.

Une partie importante des campagnes en-

¹ Un Désa dans Smiciklas, loc. cit., p. 25. Un évêque de Dalmatie Dessa Macarelli (Thomas de Salone, p. 64).

² Jireček, *Geschichte der Serben*, I, pp. 238, 244—5, 247—251, 253.

³ *Presbyter Diocleas*, pp. 57—59.

treprises par les Comnènes vers le Nord s'est passée du côté d'une autre Serbie qui n'a existé que dès ce moment : la Serbie future du XV^e siècle, celle de Belgrade et de Branitschévo, qui reçut un duc byzantin pour toute cette marche danubienne. Comme, depuis le règne d'Étienne II, les Magyars opposaient à Belgrade byzantine la Semlin qu'ils avaient bâtie de l'autre côté du fleuve, comme par cette région danubienne les troupes byzantines avançaient en terre hongroise, il y a eu, du côté du „Chram“ dans les sources byzantines, place qui correspond, sans doute, au Carán roumain, à la Caransebeş actuelle, dans la partie orientale du Banat¹, toute une série de luttes qui, agissant sur la population indigène, ont contribué à la faire avancer sous le rapport des idées politiques et sous celui des mouvements de civilisation. Puis, comme il s'agissait de prendre les Hongrois par surprise à travers la steppe valaque et les vallées de Moldavie, par une expédition entreprise sous les ordres de Léon Batatzès, à la fin du XII^e siècle, par le territoire roumain sur la rive gauche du Danube¹, il y a eu sur cette population roumaine, qui avait déjà formé à Silistrie un de ses premiers points de concentration, une action puissante, qui a contribué à diriger vers une organisation militaire et politique un élément jus-

¹ La Κακή Σκάλα des mêmes chroniques byzantines doit être es Portes-je-fer, l'„échelle dangereuse“.

qu'alors amorphe. De sorte que ces guerres n'ont pas été stériles même sous le rapport du développement des populations qui occupaient cette autre rive.

Bien que le nom du grand Comnène soit resté en Dalmatie profondément révééré (pour Thomas, archevêque de Spalato, c'est „Emmanuel inclite memorie“), à cause de sa douceur à l'égard de tous ses sujets, de sa libéralité et de la modération de son régime fiscal¹, des cadeaux qu'il faisait aux fonctionnaires et du ducat distribué à Spalato jusqu'aux enfants au berceau, l'offensive de Manuel n'a rien créé de propre, de durable, dans la péninsule des Balcons, malgré les prétendants hongrois qui ont été soutenus, Étienne IV, Ladislas, plus tard ce prince byzantin dont on avait changé le nom de Béla dans celui d'Alexis et qui a régné sous le titre de Béla III, en Hongrie. Malgré ces princes soutenus par les armées de l'Empire et vivant sous la surveillance de l'Empire, la Hongrie s'est refaite. En même temps la tentative des Magyars de dominer l'intérieur de la péninsule n'a pas réussi. Au contraire, par suite du mariage entre le roi Béla et Hélène de Serbie, par l'immixtion du frère d'Hélène, Biéloch, dans les affaires de la Hongrie, il y a eu de la part de cette Serbie

¹ Ipse autem erat benignissimus circa omnes sibi subiectos : non tributorum exactor, sed divitiarum suarum liberalissimus detentor ; éd. Racki, p. 73.

intérieure, de cette Rascie, une forte influence balcanique dans les affaires du royaume, de cette Hongrie arpadienne du XII^e siècle qui avait eu auparavant des relations orthodoxes avec les Russes de la steppe aussi bien qu'avec les Russes de la future Galicie¹. Les tentatives byzantines n'ont pas atteint leur but et les tentatives hongroises, en sens inverse, ont échoué elles aussi, mais les deux courants ont aidé ces populations, jusqu'alors non cristallisées, dans la péninsule des Balkans aussi bien qu'au Nord de la ligne du Danube, Serbes, Roumains, Russes de Halitsch même, vers une conscience plus forte d'eux-mêmes.

Le résultat final de cette fermentation provoquée par les ambitions des Comnènes sera donc l'apparition des deux puissants États balcaniques du XIII^e siècle qui sont : la Bulgarie des Assénides, d'un côté, et, de l'autre côté, la Serbie rascienne, des Némanides.

Voyons quelle fut exactement leur situation par rapport à l'Empire byzantin.

¹ L'entrepreneur personnage qui fut Boris („Banus Boritius“, „Berizius“, „Borizius“ à partir de 1159) (Smiciklas, loc. cit., pp. 89, 100, 107), était le fils du roi Coloman et de la fille de Vladimir le Monomaque, prince de Kiev. Cf. aussi Jireček, ouvr. cité, I, p. 245.

CHAPITRE V

Influences latines en Orient: Poussée normande, royauté serbe et Empire „vlaque“.

Celui qui connaissait le mieux la péninsule des Balcans, feu Jireček, était lui-même d'avis que, pour le XIII^e siècle, elle offre „un tableau de rapide changement des relations de puissance“.

Ceci signifierait, dans une forme moins métaphysique, après un vrai chaos, une instabilité absolue, un changement à vue, et l'érudition, non seulement extraordinaire, mais parfois écrasante, avec laquelle ce grand érudit expose l'histoire de la péninsule à cette époque jusqu'à l'avènement des Paléologues, fait apparaître ces transformations comme presque indéchiffrables.

Nous essaierons cependant de trouver les lignes qui permettent, en sacrifiant la quantité énorme de renseignements qu'on peut trouver dans les documents et chroniques de la péninsule elle-même, ainsi que dans ceux du voisinage italien et hongrois, d'en saisir le sens.

Nous commencerons par poser cette définition: que, de fait, il s'agit du développe-

ment dans un autre sens de l'État byzantin lui-même et, de l'autre côté, d'une orientation vague vers des notions vraiment nationales de la part des peuples des Balkans. Il faut se rappeler qu'à cette époque il n'existait pas de conscience nationale bien nette dans l'Occident européen non plus, où elle devait s'établir d'une manière plus rapide et plus complète.

Pour trouver le fil des changements, parfois assez rapides, pour la plupart très intéressants, qui se sont succédés alors dans la péninsule, il faut passer en dehors des lignes géographiques. On n'abandonne pas pour cela le terrain politique de l'Empire, puisque, si Constantinople était en quelque sorte extérieure aux Balkans, bien qu'elle se trouvât à l'extrême point sud-oriental de la péninsule, on peut dire, en tenant compte de cette „thalassocratie“ dont je parlais au début, de deux formations politiques, un royaume et une ville que, tout en faisant partie, géographiquement, de l'Occident, elles appartenaient, en tant que sens politique, en tant que direction, non pas à cette région, mais à l'Empire byzantin, dans leurs origines les plus anciennes et dans leur développement jusqu'à ce moment historique.

Les tendances de ces deux puissances, manifestées dès la fin du XI^e, mais ensuite, surtout, dans les dernières années du XII^e siècle, déterminent, de même que le grand mouvement

d'Occident en Orient des croisades, un nouveau chapitre des relations entre Byzance et les nationalités balcaniques en formation.

Ces deux puissances sont le royaume de Naples et Venise.

On peut dire que, pendant le XIII^e siècle déjà, la péninsule des Balkans a appartenu beaucoup plus aux Vénitiens et aux Napolitains qu'aux nationalités balcaniques elles-mêmes. Pas n'est besoin de dire que l'Adriatique devint vénitienne. Et, d'un autre côté, l'influence de l'État formé par les Normands au Sud de l'Italie au XI^e siècle devait s'affirmer encore plus énergiquement au XII^e, lorsqu'il est entre les mains de cette énergique dynastie des Angevins qui a aussi régné en Hongrie, ce qu'on oublie un peu.

Pour commencer par les Normands, on considère trop souvent le royaume de Sicile comme un organisme politique appartenant à l'Italie, comme un État qui aurait tous ses rapports avec les traditions et les besoins d'existence de l'Italie méridionale.

Si on observe d'un peu plus près le rôle des Normands italiens, on s'aperçoit bientôt qu'en abandonnant son titre premier de duc, qui était byzantin, pour celui de roi, Roger I^{er} n'entendait pas fixer les limites et le sens de son État telles que les considérait la Rome des Papes, „suzeraine“, jusqu'au XVIII^e siècle

même, à l'égard de la nouvelle royauté des Bourbons. En dehors de ces relations avec le Saint Siègre, qui avait béni l'épée des aventuriers français mêlés aux querelles de ce Midi italien, les frontières de cet État n'étaient pas fixées. Roger était „roi“, dans le même sens que Théodoric, jadis, au commencement du moyen-âge, avait été roi en Italie, roi pour l'Italie.

Plus tard, le rapport italien étant devenu plus intime, la royauté correspondait à un territoire. Mais alors aussi le roi italien, qui employait toutes les opportunités offertes par l'histoire à travers les siècles pour devenir maître de cette péninsule, montrait bien quelle était l'origine et l'essence de son pouvoir. Ce pouvoir, qui correspondait aussi aux anciennes traditions des rois d'Italie, à l'époque carolingienne, signifiait en même temps certains souvenirs et certaines droits dans la péninsule des Balkans. Car ce royaume italien s'appuyait sur de lointaines et durables traditions byzantines. L'Italie méridionale dont les souverains délivraient des diplômes en grec, était, dont de fait, une province de l'Empire qui en était arrivée, tout en conservant la plupart des caractères d'un passé inoubliable, à mener un vie indépendante, mais aussitôt qu'une force consolidée se trouvait entre ses limites, elle devait tendre vers la totalité politique dont s'était détaché cet État. La nouvelle royauté sicilienne, napolitaine devint donc une force politique orientée

dès le début vers l'Orient et disposant, en même temps, d'une flotte capable de manifester ces prétentions impériales.

Les titres adoptés par les souverains normands sont, à ce sujet, du plus haut intérêt. Ils sont des „rois pieux en Christ Dieu“ (ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ κραταῖος ῥήξ), des puissants rois d'Italie (ῥήξ Ἰταλίας), des „appuis de la chrétienté“ (τῶν χριστιανῶν ἑσθηθός) des „couronnés par Dieu“ (θεόστεπτοι), des πανμεγάλοι, des „sacrés maîtres“ (ἄγιο ἡμῶν δεσπότης), des „très pieux et grands rois de Sicile, de Calabre, d'Italie et de Pouille“ (εὐσεβέστατος καὶ μέγας ῥήξ Σικελίας, Καλαβρίας, Ἰταλίας καὶ Πουλλίας). Ils font précéder leurs actes de la croix et ils signent de pourpre. Ils ont un „grand palais“ (μέγα πλάτιον), mais en même temps un βασιλικὸν σακέλλιον, et leur notaire est lui aussi „impérial“, βασιλικός (mais aussi ῥηγηγός), leur administration est qualifiée du βασιλεύειν¹. Guillaume II pensait à s'attribuer même formellement le titre impérial, et ce furent les évêques grecs de son État qui le lui défendirent.

Le terme grec byzantin pour la flotte, στόλος, s'est maintenu chez les Normands de Sicile et chez leurs successeurs, les Angevins. On le rencontre dans les chroniques, sous la forme latine de „stolus“, sans parler d'un nombre important de dignités qui ont été gardées aussi dans ce

¹ Voy les *Diplomi greci inediti*, Turin 1870 (volume IX des „Miscellanea di storia italiana“) et Salvatore Cusa, *I diplomi greci ed arabi di Sicilia*, Palerme, 1-ère partie.

monde, pour une partie latin, pour une partie grec, pour une partie arabe. Il y avait dans la population, dans le caractère de la classe dominante, dans la tradition littéraire elle-même, toute remplie de mots grecs mêlés aux mots latins l'ancienne note du moyen-âge. De tout cela se dégagait quelque chose qui orientait nécessairement les possesseurs de l'Italie méridionale, maîtres de la Sicile et des ports du Sud-Est de la péninsule italienne, vers les Balkans. Leur État tendait sans cesse à se compléter par la rive opposée de la péninsule balcanique. Les Normands étaient toujours candidats à la domination des Îles Ioniennes, premier point, de réalisation immédiate, dans leur programme, ainsi qu'à l'occupation de l'Albanie — pour avancer ensuite par Durazzo et l'ancienne voie romaine vers l'Est, sinon vers Constantinople, au moins vers Salonique, croyant devoir et pouvoir réclamer la propriété de la Macédoine. Déjà Robert Guiscard avait commencé, à la fin du XI^e siècle, une lutte que son royal successeur allait reprendre dans un siècle.

De l'autre côté, au Nord de la Mer Adriatique, un autre duché byzantin avait produit la république de Venise, dont certains caractères sont restés byzantins jusqu'à la fin de son existence politique et qui a eu, dans la manière de vivre du peuple, dans ses formes à demi patriarcales, à demi impériales, orientales,

dans son gouvernement dans la situation du doge et dans le rôle de ses conseils autant de choses qui rappellent Byzance. Aussitôt que Venise fut en état d'entrer en concurrence avec les petites formations politiques slaves de la péninsule, elle réclama la possession de cette côte et, pendant le XI^e siècle, la flotte vénitienne fut bien en état, non seulement de jouer un rôle dans les Mers Adriatique et Ionienne, mais d'étendre son influence sur toutes les mers d'Orient. Si Venise est intervenue au moment du premier conflit entre les Normands et l'Empire byzantin, — conflit commencé par Robert, qui est mort dans l'île de Céphalonie, en marche vers la réalisation du plan normand, aussitôt continué par les luttes et les intrigues de ses parents Bohémond et Tancrede, — si, pendant cette première poussée normande, elle a soutenu les intérêts de l'Empire dont elle dépendait à ses débuts, elle n'en était plus à fonctionner en simple vassale. Car par delà cet Empire elle soutenait en même temps ses propres intérêts, elle assurait son propre avenir, dans cette mer mitoyenne qu'est l'Adriatique et dans les mers orientales, vers lesquelles se dirigeaient depuis longtemps ses vaisseaux de commerce, cherchant les ports d'Asie Mineure, de Syrie, d'Égypte.

Et on peut considérer la croisade elle-même, comme un facteur d'histoire byzantine, en la détachant de la légende, en n'y voyant

pas un grand mouvement romantique du moyen-âge, en élaguant ce qui est purement sentimental et imagitatif dans la tradition qui la concerne, pour tenir compte en première ligne de l'action militaire de cet élément des chevaliers de l'Occident européen qui se cherchait, même avant les croisades, dans l'Anatolie byzantine aussi bien qu'à la Cour de Constantinople, un rôle politique et militaire.

Elle apparaît ainsi comme le renforcement, la consolidation ensuite, du mouvement de ces Normands des deux Siciles vers Salonique, en tant que but éloigné, et, de l'autre côté, comme une continuation nécessaire de l'activité colonisatrice italienne, à la tête de laquelle se trouve Venise.

De sorte que, jusqu'ici, trois courants se détachent de l'Occident pour se diriger vers ces terres d'Orient, arrivant à des résultats différents en apparence, mais qui convergent dans leurs lignes principales: offensive normande vers l'Occident de la péninsule des Balkans, offensive vénitienne aussi pour la domination des mers orientales, offensive de croisade embrassant le Levant entier. Et on a d'abord deux dominations puissantes sur un ancien fond byzantin faisant, une concurrence toute puissante à l'Empire, qui, à cette époque, n'était plus capable de garder

son influence sur la Méditerranée et les bassins d'eau qui s'en détachent.

Par suite de cette offensive de l'Occident vers l'Orient, depuis Venise et Bari jusqu'à Tripoli de Syrie, jusqu'à Alexandrie, jusqu'aux plus lointains des points occupés par les Italiens sur la côte des mers fréquentées alors, il y a eu toute une succession de fiefs français et de colonies latines, franques. Byzance, qui s'appuyait surtout sur la possession du rivage maritime, se trouvait remplacée donc dans son empire même par des thalassocraties nouvelles et par les États continentaux qui en dépendaient.

Ce mouvement a duré pendant tout le XII^e siècle : seulement il y a eu ensuite une différence importante, due au fait qu'une monarchie militaire s'est installée à Constantinople, sous Alexis I^{er} Comnène, après avoir fait une première expérience avec son parent Isaac, vers la moitié du XI^e siècle.

Alexis, Jean et Manuel employèrent presque un siècle à restaurer l'Empire dans ses possessions balcaniques, essayant de passer même en Italie, non pas pour y rétablir l'Empire de Justinien, qui n'avait pas eu lui-même, comme on l'a vu, cette ambition, mais pour y chercher un point d'appui vers une restauration maritime, nécessaire.

Bien entendu, cette action énergique, non

discontinué, réussit à empêcher, à retarder l'avance de l'Occident vers l'Orient, qui devait tout bouleverser, mais, si la côte occidentale des Balcans fut presque dégagée des infiltrations latines, les points qui avaient été gagnés en Asie se maintinrent, même après le couronnement de cette action en Asie par l'empereur Jean, qui considérait les États francs, de croisade, comme dépendant uniquement de sa couronne.

Après que Jean Comnène eût proclamé son triomphe, jusque dans ces villes de Syrie, pour quelque temps submergées, Manuel parut en qualité de restaurateur de l'Empire et d'envahisseur même de l'Italie par la ville d'Ancône, devenue sa conquête. Mais il était, dans sa personnalité, dans sa manière d'agir, dans les sentiments qui l'animaient, à travers une existence extrêmement agitée, dans son entourage, dans les personnes qu'il choisissait pour en faire ses parents, ses protégés, ses amis, de même que dans le caractère des campagnes qu'il entreprenait avec la nouvelle armée — disons le mot : chevaleresque, dans le sens de l'Occident, — lui aussi un des Latins que sa dynastie avait voulu écarter de cette séduisante terre d'Orient. Et ses relations avec la Hongrie, le mariage de sa fille avec un prétendant à la couronne des Arpadiens, l'appui donné à ce prince pour s'installer au-delà du Danube, ses liens étroits avec les États francs de Terre

Sainte, son désir de s'installer sur les deux rives de la Mer Adriatique, tout ceci fait partie d'une politique toute nouvelle. C'était, pour ce qu'il y avait de plus intime dans ses sentiments, de plus important de son action et de la direction qu'il prétendait imprimer à son entourage, un croisé, qui parlait le grec, mais qui, étant fils d'une Magyare, employait en même temps probablement le langage de sa mère, qui était sans doute initié à la connaissance du français et de l'italien, devenues à cette époque des langues orientales de premier ordre par les colonies de Venise, de Gênes, de Pise, d'un côté, et, de l'autre, par l'établissement de ces États de croisade en Syrie. Et l'opposition qui s'est manifestée contre Manuel et qui après lui a amené la mort de l'impératrice, sa dernière femme, une princesse de sang latin, et du jeune prince héritier Alexis, est due surtout au mouvement naturel de la population, de la populace byzantine contre ce monde latin qui entrait dans la ville de Constantin sous l'armure du chevalier après l'avoir envahie sous le manteau du marchand, du capitaliste. Car à ce moment les Occidentaux y jouaient sous le rapport économique le rôle qui fut joué de nos jours par les Arméniens, sujets bientôt, eux aussi, aux représailles d'une plèbe exaspérée et avide. Ils avaient entre leurs mains le commerce aussi bien que les finances, et la partie de la population qui

détenait le pouvoir politique était sujette de fait à l'influence de ces maîtres de l'argent et du crédit.

Mais, à l'heure où l'Occident, disposant de cette situation dominante dans l'Empire d'Orient, par la présence des marchands de Venise et l'apparition répétée, la convoitise permanente des envahisseurs normands visant les côtes occidentales de la péninsule des Balcons, devait provoquer dans ces régions des mouvements d'opposition qui correspondent à celui que nous avons observé à la fin du X^e siècle, après l'établissement d'une dynastie d'empereurs soldats, les sujets de Byzance en profitèrent pour chercher à s'affranchir.

D'abord les Roumains de Macédoine devaient fournir aux anciennes idées politiques, comme l'idée de la „Bulgarie“, des forces nouvelles pour amener une restauration de la conception impériale dissidente avec des moyens tout frais et dans un sens national qui dirigeait vers un autre avenir.

Ainsi, à la fin du XII^e siècle, dans cette même région où Samuel avait „voulu être appelé empereur“ des événements inattendus se produisent, en relation avec le nouveau conflit aigu entre l'Occident et l'Orient, employant derechef tout ce monde, de caractère national très varié, de l'Ouest balcanique pour une violente révolte et l'établissement

d'une nouvelle dynastie „valaque“ dans un État „bulgare“.

Après la mort de Manuel et le mouvement de cette populace de Constantinople contre les marchands vénitiens et contre tout ce qui appartenait à l'influence franque ou italienne dans la Capitale du monde byzantin, il y a eu nécessairement une sanction contre celui qui, s'il n'avait pas provoqué le massacre et le pillage, l'avait rendu possible par son usurpation et par le caractère excitant de son aventure politique. Car Andronic, le successeur du grand Manuel, ne pouvait pas échapper à la revanche de ceux qui avaient souffert dans leur avoir et dans la vie de leurs parents par ce mouvement de „nationalisme“ exaspéré. Il allait affronter l'assaut de ceux qui avaient le droit de venger l'Occident dans ses intérêts lésés et dans sa dignité offensée.

Donc les Normands se dirigèrent sur Salonique, qui fut conquise et dut subir des outrages correspondant aux crimes accomplis par les Constantinopolitains contre les Occidentaux. Et en même temps une armée latine se dirigeait à travers la Macédoine sur la Capitale. Il a fallu le hasard d'un grand général byzantin à la disposition du premier souverain de la dynastie des Ange, Isaac, il a fallu le hasard de cet homme d'initiative et de courage pour empêcher, par la victoire de Dimi-

tritzza, une pénétration normande qui serait arrivée jusqu'au Bosphore, et, dans ce cas, l'expiation aurait eu lieu dans la ville impériale même.

Vaincus sur terre, les Normands retirèrent leur flotte qui s'était présentée devant les murs de Constantin.

Mais l'Empire avait changé de maître : à la place d'une dynastie glorieuse on avait un aventurier appartenant lui-même à cette dynastie, puis une autre, toute nouvelle, dont on ne savait pas ce qu'on pouvait attendre, — et on verra bientôt combien peu on en pouvait attendre.

Des gens tout à fait indignes continuaient la tradition belliqueuse des Comnènes. Le frère d'Isaac Ange, Alexis, le remplace en l'aveuglant. Le neveu, allant quérir du secours en Occident, le jeune prince Alexis, amena l'expédition de croisade des latins. Et, comme des agents provoquèrent, contre les restituteurs d'Isaac, des mouvements terroristes à Constantinople, il en résulta la marche de l'armée des croisés sur la Capitale et l'installation d'un empereur qui était comte de Flandre à la place de l'empereur des „Rhomées“, dominateur orthodoxe de l'Orient chrétien, et celle d'un Vénitien à la place du Patriarche écuménique (1204).

Si on n'a pas les documents mêmes, on peut se rendre compte que, lorsqu'il s'agissait d'une

offensive contre l'Empire, on n'abandonnait de la part des Occidentaux aucun moyen pour chercher des collaborateurs militaires ou au moins pour obtenir le passage. Il y eut donc toute une série de négociations dans lesquelles on ne demandait autre chose que ce passage et la faculté de s'approvisionner, la possibilité de trouver des vivres sur un point donné, à l'époque où l'armée des envahisseurs se présentera.

— Ce passage des armées, avec sa préparation diplomatique, et en plus les relations qui continuèrent nécessairement pour pouvoir consolider ce qui avait été gagné de ces territoires macédoniens, tout ceci a dû susciter des ambitions balcaniques, réveiller des nations et leur inspirer des espérances qu'elles n'avaient pas eues auparavant.

De sorte que, si l'on veut exposer la véritable histoire de ce monde byzantin et balcanique, cette fois encore il ne faut pas chercher un point de vue national qui n'existait pas au XIII^e siècle.

Les contingences de l'histoire universelle suffisent à expliquer tous les changements intervenus à cette époque dans la vie intérieure de la péninsule. Commençons pas ceux qui font se dessiner mieux une vie serbe indépendante.

Si on prend l'ouvrage comprenant les leçons faites ici même par M. Cvijic, géographe serbe

et savant de premier ordre, leçons formant un des principaux travaux de géographie, dans le sens moderne, sur la péninsule des Balkans¹, on verra bientôt la difficulté que trouve l'auteur à grouper ensemble les caractères physiques et moraux des habitants du vaste territoire occupé par les Serbes de l'intérieur et par les riverains balcaniques de la Mer de Venise. Et, si dans ce monde si varié, si étendu, le géographe actuel ne parvient pas à mettre un ordre artificiel, on comprend bien que les seigneurs et rois du XI^e siècle n'étaient pas capables de créer un État.

Ce n'est pas le mérite des Bulgares d'avoir formé, jadis, l'État, puisque, en s'établissant sur les bords de la Mer Noire, la terre elle-même offrait la facilité de le fonder et de la définir. Tandis qu'ici la formation politique unitaire était totalement empêchée par ce morcellement que provoquent les montagnes et les rivières. Aucun des deux groupes principaux : le groupe de Dalmatie, du littoral de Zachlounie („au delà des collines“), de Travounie (dont le nom se rencontre encore dans celui de la ville de Traù) aussi peu que le groupe proprement-dit balcanique, à la merci des vicissitudes du conflit byzantino-magyar qui l'avait suscité et consolidé, n'y arrivera. On a vu par le cas, au XI^e siècle, du „roi“ Pierre-Bodin ce que si-

¹ *La Péninsule balcanique, géographie humaine*, Paris 1918

gnifient à cette époque les distinctions nationales, puisqu'un „roi“ serbe peut être adopté par les Bulgares, couronné comme Tzar de Bulgarie pour être pris par les Byzantins, être emmené à Antioche en exil et, ramené par son père, devenir son successeur en Serbie même¹. On voit combien peu tiennent certaines distinctions au moyen-âge devant la constatation du caractère des nations, et du mouvement des dynasties d'un territoire à l'autre, au-dessous de la forme byzantine qui recouvre tout le tumulte et le chaos.

Mais, tout de même, dans les montagnes de Ras, autour du bourg peut-être d'ancienne origine carolingienne et croate, la nouvelle formation d'État serbe ne pouvait pas vivre. Gênée par la pénétration hongroise vers l'intérieur de la péninsule des Balcans, qui, à cette époque, au moment où Andronic s'était saisi du pouvoir, avançait bien au-delà de Niche, jusqu'à Sofia, cette grande-joupanie, qui n'avait pas encore osé prendre le titre royal, dû à ceux qui reposaient sous les dalles du couvent dalmatin de Saint Serge et Bacchus, devait se diriger vers la „Maritime“.

Ne pouvant pas se tenir dans quelques vallées intérieures, il lui fallait arriver à la Mer. C'était une nécessité absolue: autrement on

¹ Voy. le chapitre précédent.

aurait péri étranglé dans ces gorges de montagne. Et ce n'était pas chose facile, puisque là-bas on ne peut passer d'une vallée à l'autre que par petits groupes. Et, au fond, il y avait la défense d'avancer des Italiens de Venise, dans toutes ces villes convoitées par eux jusqu'à la fin du XIV^e siècle et au XV^e, villes occupées et défendues alors par les ambitions des seigneurs slaves et albanais et des Pachas de l'intérieur. Ce que les seigneurs de la Zenta essayèrent à l'égard de Venise à ce moment historique pour lui arracher la possession de ces villes du littoral, c'est ce que les seigneurs de la Rascie, à la fin du XI^e siècle et pendant tout le XII^e, ont essayé contre les mêmes Vénitiens et contre les Hongrois qui voulaient se créer une province sur les ruines de la possession byzantine du duché de Dalmatie, créé par Manuel Comnène.

Dans cette poussée de l'intérieur serbe, guerrier, plein d'initiative, le fils du grand-joupan de Ras, de Némania, Vlcán, que nous avons déjà rencontré, demandait du Pape le titre de roi, et ce titre royal, pour la „Maritime“, il l'a obtenu, (vers 1195). Mais le Saint Siècle n'a accordé la couronne royale dans une forme solennelle qu'assez loin dans le XIII^e siècle, après avoir accordé le titre royal à un concurrent qui était arrivé beaucoup plus facilement à former son État.

Jusqu'alors Miroslav, frère de Némania, est dans le langage de sa chancellerie slave un „grand-

cnèze“, dans l'intitulation latine contumière un „comte de Zachloumie“, alors que les bourgeois de Cattaro ne connaissaient qu'un „grand-joupan de Rascie“¹. Si les croisés de Frédéric Barberousse, dont un parent portait le titre de marquis d'Istrie et duc de Croatie, traversant la Serbie, crurent y reconnaître un „roi“ (*servianensis rex*), d'autres sources contemporaines n'y connaissent que des „comtes“. Il y aura donc d'abord un État bulgare et ce ne sera qu'en 1217, après l'État bulgare dûment établi, que, pour le roi Étienne, qui s'appelle dans la tradition serbe, dans la longue série d'Étiennes, „le premier couronné“, donc pour cet époux d'Éudocie Ange, fille de l'empereur Alexis, pour ce prince élevé à la mode byzantine, que la couronne sera accordée dans les formes voulues par la tradition occidentale. Et c'est comme un membre de cette famille latine qu'Étienne commence sa dynastie. Son nom accompagnera celui de ses successeurs, car Étienne aura joué pour les princes de Serbie le même rôle dans la nomenclature que Jean pour les princes de Bulgarie qui nous occuperont bientôt et dont le premier qui a porté le titre de Tzar s'appelait Ioniță (Jean), d'où vient: Johannice. Cet Étienne dut rencontrer, non seulement le rivalité de Vlcân et de son fils Georges, du

¹Jireček, *Gesch. der Serben*, I, pp. 266—267, 275—276.

Ban de Bosnie Couline, plus les intrigues des Ragusans qui, pour échapper aux Serbes, se livrèrent tour à tour aux Normands, aux Byzantins, aux Vénitiens, et la malveillance des Vénitiens, qui disposaient de l'Albanie aussi de Durazzo, mais l'opposition de cette même royauté magyare, qui, chassée de Zara par les croisés de 1204, allait prendre bientôt sur elle-même la conduite d'une nouvelle croisade. Celui qui devait la conduire, le roi André II, commença, vers 1206, comme „duc de Dalmatie et de Croatie“, puis de Chlm. Le souverain arpadien prétendait que le roi de Serbie, le vrai roi, catholique, capable de recevoir la couronne, bénie par celui qui s'arrogeait seul le droit d'en disposer, c'était lui, en sa qualité d'„apostolique“. Il cherchera, après son divorce, des relations de famille avec l'Épire, devenue un refuge de la légitimité byzantine, avec Venise, qui lui envoya sa seconde femme, une Dandolo. Cependant le „dominus“ de cette „Serbie ou Rascie“ devint un „roi, par la grâce de Dieu, de la Serbie, de la Dioclée, de la Trabounie, de la Dalmatie et de la Chloumie“. Toutes les „Esclavonies“, s'étaient donc confondues sous le sceptre du nouveau roi¹.

Mais cette royauté c'est, ainsi que nous l'avons déjà dit, encore une des grandes influences de l'Occident s'étendant sur l'Orient, en

¹ Jireček, loc. cit., pp. 288—296.

Serbie, en Bulgarie, en Arménie, avec les couronnes que distribuait le Pape Innocent III.

Par la couronne royale, en effet, on détachait un seigneur balcanique de ses attaches hérétiques pour le faire entrer dans le giron de l'Église latine, et, comme la dignité suprême ne tombait pas du ciel, ceci représentait une légitimité. Car le titre de roi était une chose d'une extrême importance : tout un monde mystique y était relié. Les historiens ne se rendent pas souvent compte des difficultés que l'attribution de la couronne présentait, en raison justement du caractère important que gagnait, par l'acte d'être couronné, le roi qui, par certains rites, rappelant ceux du couronnement de Saül par Samuel, devenait comme un être nouveau pour sa propre nation et pour tout le monde chrétien de l'époque.

Mais, tout en étant couronné, ayant donc la bénédiction d'un Pape et en même temps le certificat d'admission dans le monde politique supérieur qui était relié à la couronne royale, le Souverain de Serbie gouvernait un État qui n'avait pas la possibilité de se développer.

Le caractère tragique de la royauté serbe au moyen-âge a été celui-ci : avancer vers la rive de l'Adriatique, s'y arrêter, y rencontrer les Vénitiens et les Hongrois, sans avoir la puissance nécessaire pour les écarter ; ou bien avancer vers le Nord, vers le Danube et se

buter aux mêmes rois de Hongrie qui, au commencement du XIII^e siècle, avaient aussi des prétentions à l'Empire de Constantinople, où ils auraient remplacé des chefs de hasard venus à la tête d'une croisade, et qui, à côté de la Bosnie serbe, avaient créé, non seulement ce Banat, durable, de la Bosnie, mais aussi des formations comme celle de la Matschva, ayant toujours soin d'y établi des commandants dépendant de leur couronne, et nouaient aussi des attaches dynastiques avec le monde byzantin ou oriental tel le prince Rostislav de Russie, ou le fils de roi arpadien qui avait été auparavant roi de Galicie. Cette frontière aussi leur demeurait fermée, par la pénétration hongroise, jamais complètement arrêtée dans la péninsule de Balcans, vers Salonique. Et, de même, après la restauration dans une certaine forme de „l'Empire bulgare“, la Serbie a été empêchée de pénétrer même du côté de l'Est. Autrement elle en serait arrivée à renouveler l'aventure de Bodin, fils de roi serbe, futur roi serbe lui-même et cependant „empereur“ des Bulgares.

Le nouvel Empire bulgare se présente maintenant à notre attention.

Et je dirai dès le début que lui aussi il s'est formé sans aucun doute par des forces qui n'étaient pas celles de l'ancienne Bulgarie de Preslav, que, ainsi que ç'avait été le cas pour

l'État de Samuel, il s'appuyait sur les Albains, qui, à cette époque, avaient eux aussi des princes au caractère royal, comme Démètre, fils de Progon, qui figure pendant quelque temps au milieu de ce chaos balcanique, puis sur les Roumains, naturellement, et sur certains groupes „esclavons“, presque serbes, de la partie occidentale de la péninsule, trouvant, en même temps, un appui dans les influences latines qui s'exerçaient sur la rive de l'Adriatique.

Il y a eu en même temps, je crois, pour mettre en mouvement ces nations, pour leur inspirer un sentiment de confiance, pour les diriger avec un élan de haine contre le Byzantin, un phénomène nouveau religieux, celui du patarinisme, en relation avec l'ancienne hérésie manichéenne transplantée de l'Asie, avec l'établissement arménien de Philippopolis, dans la péninsule. C'est la même forme du christianisme hérétique qui a pénétré en Occident aussi, même dans la partie méridionale de la France, chez les Albigeois, et qui y a eu une importance qu'on cherche à définir d'une manière plus précise, dans la vie spirituelle du moyen-âge. Il se trouvait justement dans cette région, du côté de Bosnie et dans les environs. Les adhérents de cette secte démocratique, qui ne connaissaient ni prince, ni roi, se dirigeant contre tout pouvoir profane s'inspiraient surtout du Vieux Testament, ses juges qui dominaient le peuple d'

voulaient renouveler les formes de l'histoire patriarcale des Israélites, leur empruntant même des noms¹.

Par suite de la vivacité de ces races, par suite de l'extension de l'hérésie, et aussi par suite des nécessités de la vieille dynastie des Anges, qui demandait des sacrifices plus importants à des populations habituées depuis longtemps à payer la même somme ou à remplir les mêmes devoirs sans tenir compte du changement des temps, et, en plus, de la brutalité de certains officiers, il y a eu, à fin du XII^e siècle, la grande révolte au milieu de laquelle on trouve le souvenir de S. Démètre de Salonique et des miracles, de l'influence mystérieuse que le saint pouvait exercer sur des esprits exaltés. C'est une révolte des „Valaques“, des Roumains de la péninsule des Balcans, et pas du Balcan lui-même, où leur existence n'est pas constatée, qui, s'étant réunis à des éléments bulgares, amenèrent, après quelque temps de préparation de la part des deux premiers chefs de la révolte, Pierre et Assène, sous la conduite du troisième, Johannice (Iohniça), la création d'un nouvel État dans la péninsule.

Maintenant, on admet ordinairement que cet État a été formé par des Valaques. Mais il

¹ aussi un Absalon évêque de Spalato (Smičiklas, ouvr. cit.), un Saul comte croate (*ibid.*, pp. 9—10). Sur Absalon, voir aussi Thomas de Salone, p. 65.

aurait été impossible à la population des vallées de créer un „Empire“ par suite d'évènements militaires pas plus extraordinaires que les autres, dans une dizaine d'années.

Quoi qu'en disent les chroniqueurs grecs contemporains, qui n'indiquent pas la place où s'est produit le mouvement de révolte, il faut admettre que ce mouvement est parti de Thessalie, de la région où le nombre des Roumains était le plus important, tel qu'il est resté aussi sous le règne de Johannice, qui a voulu prendre Salonique, la capitale de cette Thessalie, et qui est mort essayant de s'établir dans cette ville, occupée alors par les Latins.

Cette dynastie valaque,—qui eut des relations incessantes aussi avec les Hongrois, du côté du Nord, sous le plus important parmi les successeurs de Joannice, ce Jean Assène, venu du Nord danubien, sa place de refuge, qui, parmi les chefs de cet Empire, a eu le plus grand rôle, se vantant de dominer de Durazzo à la Mer Noire,—cette dynastie, mêlée d'influences danubiennes, roumaines et autres, n'avait pas le même caractère que la nation qu'elle dominait, et qui était évidemment la nation bulgare.

Qu'est-ce que cet État pouvait représenter dans la politique de l'époque? Johannice, surtout après son couronnement par un légat du Pape Innocent III en 1204, s'intitulait „empereur“, Tzar des Bulgares et des Romains“.

Il ne pouvait être empereur que des Romains : on a ajouté le titre des Bulgares pour indiquer le caractère national extérieur de la dynastie, mais le sens restait romain. L'Empire a gardé toujours ce caractère, et on ne peut pas l'affirmer suffisamment.

C'est ainsi que le problème se pose devant quiconque s'occupe de la vie politique des Balcons à cette époque et cherche la réalité politique qui a pu se cacher sous les formes diplomatiques. Car, si le roi „des Bulgares et des Valaques“, — c'est ainsi que consentait à l'appeler le Saint Siège —, représentait, dans la péninsule, une imposante masse populaire, sous le rapport des origines, s'il pouvait invoquer de lointaines origines romaines et s'il disposait d'une valeur militaire incontestable, surtout dans les conditions spéciales de la guerre de guérillas, les siens n'avaient jamais été fondateurs d'un État sous leur propre nom, et fonder, sous ce nom ou sous celui des Bulgares, leurs associés, un Empire, c'était une impossibilité beaucoup plus grande.

De plus, ainsi qu'on l'a vu, les Latins s'étaient établis à Constantinople. C'étaient des clients dont le Pape attendait de l'argent, bien qu'eux aussi eussent attendu l'argent du Pape, ce qui fut le motif principal de la longue mésintelligence entre le Saint Siège et le nouveau trône impérial. Et il est vrai aussi que l'offensive des croisés fut arrêtée en route, que leur État de-

meura bientôt réduit aux limites de Constantinople et, sans la défense de la flotte chrétienne, complètement abandonné par le Saint Siège ; il est vrai que les chevaliers, feudataires de nom seulement du comte flamand devenu „basileus“, s'établissaient pour leur propre compte en Morée, aussi bien qu'à Philipopolis et en Asie Mineure, qu'eux-mêmes étaient toujours exposés à la revanche grecque, d'Épire, de Nicée, si non de Trébizonde aussi, les „Coblentz“ de cette légitimité expulsée.

Donc cet Empire n'était pas une réalité bien établie et promettant une avenir. Mais, tout de même, le Pape ne pouvait pas commettre à l'égard de l'empereur latin de Constantinople non plus qu'à l'égard du roi de Hongrie, si délicat en fait de royauté serbe même et qui avait des ambitions impériales du côté de l'Orient, l'incongruité de consacrer l'acte d'un chef révolté, d'un fils et descendant de bergers, tendant à avoir une couronne correspondant, sur le territoire usurpé dans le sens le plus brutal du mot, aux droits de l'empereur Constantin.

Alors dans la chancellerie du Pape on s'est plu à transformer le titre diplomatique en titre national. On parlait au Valaque d'origine romaine : comme on savait par les croisés ce qu'étaient les Valaques de la péninsule des Balkans, la distinction était très nette. On invoquait bien les Romains, mais on entendait

les Valaques, les „Blacs“. De cette façon on ne froissait personne: lorsque les lettres arrivaient, on les traduisait en slavon, et, remplaçant „Vlaque“ par „Romain“, tout marchait assez bien de ce côté aussi.

Voici l'explication de cette correspondance, et il y a une preuve péremptoire qu'il en était ainsi.

A un moment, le Pape, parlant des antécesseurs du Tzar, de ces Bulgares de la première dynastie, qui n'avaient rien de romain, leur attribue aussi une descendance romaine.

On comprend qu'il n'y avait aucune réalité sous ce simple nom, sous ce compliment historique ajouté pour dorer la pilule difficile à avaler qui était le refus d'une délégation absolue, reliée au titre impérial, avec le droit qui en découlait sur la perpétuation de l'Empire romain à Byzance.

Mais Johannice avait sollicité le Pape pour avoir la couronne, après que Pierre, son antécesseur, eût demandé d'abord à l'empereur Frédéric Barberousse le simple titre royal, — et Frédéric n'avait guère le loisir de créer des rois dans les Balcans. Il était lui-même en fonction de ces influences occidentales qui envahissent la péninsule et arrivent parfois à dénaturer même le caractère traditionnel de la Byzance greeque.

Mais cet Empire a rencontré parmi les popu-

lations des Balcans un certain appui, parce qu'il a soutenu la réaction orthodoxe.

Si „réaction orthodoxe“ a signifié, sous le règne d'Andronic, une oeuvre de pillage et de massacre, cette réaction a représenté à l'époque de Johannice l'appui permanent et chaleureux du „tueur de Grecs“, ainsi qu'il s'appelait lui-même, par les Grecs eux-mêmes, qui préféraient celui qui était pauvre et barbare que d'accepter à Constantinople un empereur latin. Même situation qu'en 1453, lorsque les Byzantins préféraient Mohammed II au concours dangereux des Vénitiens, des Génois et du Saint Siège, et surtout à la tendance du Saint Siège de mettre à exécution les décrets de Florence, d'union des deux Églises.

S'il n'y avait pas eu dans le monde grec lui-même des princes prenant sur leur propre compte la défense et la restauration de l'orthodoxie, il y aurait eu probablement Johannice, l'empereur d'origine valaque et de nom bulgare, dans Constantinople elle-même.

Mais, en dehors de l'empire de Nicée et de Trébizonde, qui ne font pas deux, mais un, car c'est la même idée qui flotte au-dessus du territoire borné par les vallées intérieures de l'Asie Mineure ou sur la côte de la Mer Noire dominée par Trébizonde, il y avait le despotat d'attente, de préparation, de convoitise, toujours au guet, qu'on appelait l'Épire.

L'établissement sur les côtes de l'Adriatique, et jusqu'à Scutari d'Albanie¹, de ce despotat, réunissant les noms de trois dynasties auxquelles, les Anges, les Comnènes et les Ducas, était apparenté Michel, un des fuyards de Constantinople conquise par les Latins, signifiait une fondation pouvant disposer de l'appui de clergé grec entier, du patriarche grec qui, à cette époque, jouissait d'un prestige exceptionnel: Démétrius Chomatianos. Il est le vrai créateur de ce despotat qu'il a développé en forme impériale, soutenue par la vigueur des races indigènes aussi bien que par un certain appui des Occidentaux eux-mêmes, qui, tant qu'ils avaient des intérêts dans la péninsule des Balkans, ne le trouvaient pas aussi gênant que d'autres formations politiques.

Il y a eu donc, non seulement l'appui, mais l'incitation du clergé grec, qui craignait, du côté des Serbes et des Bulgares, une invasion de la liturgie slave, avec toutes les conséquences qu'elle devait amener. Ceci provoquera le couronnement du second despote, Théodore, à Salonique, en 1223. Sa fille épousera ce roi serbe, Étienne Radoslav, qu'il considérait comme un simple vassal de son Empire.

Ses successeurs, son frère, Manuel, dont les deux femmes, une Serbe et une Bulgare, montrent les tendances de concentration ortho-

¹ Jircček, ouvr. cité, I, p. 294.

doxe dans l'Ouest balcanique¹, puis son neveu, se sont maintenus à Salonique occupée jadis par le roi de croisade, Boniface de Montferrat, époux cependant d'une donataire byzantine, et, s'il n'y avait pas eu à ce moment un puissant prince dans la capitale bulgare, Jean Assène, devant lequel le Serbe Étienne Vladislav faisait fonction de vassal², — Sabbas, le clerc de la famille, mourut à Trnovo² —, les despotes auraient pu bien s'établir à Constantinople.

Mais, contre le vaincu et le vainqueur, il y a eu l'Empire de Nicée, faisant entrer ses troupes dans la péninsule, forçant, les descendants mêmes de Jean Assène à se maintenir dans leur Bulgarie, envahie elle-même par de nouvelles provinces hongroises, par la marche royale de Severin et ses annexes. Et, de l'autre côté, on a l'apparition des Tatares de la grande invasion.

Alors, prise entre les Nicéens et l'avance tatare, la Bulgarie resta cantonnée, isolée, verrouillée dans un territoire où elle ne pouvait pas évoluer. L'Épire elle-même, réduite à céder le titre impérial en 1242, ne pouvait survivre que, ainsi qu'on le verra, par les

¹ *Ibid.*, p. 303.

² *Ibid.*, p. 305.

³ *Ibid.*, p. 306.

relations entre ses despotes et la dynastie des Angevins de Naples.

Cette Épire donc, formée d'abord comme un élément d'opposition orthodoxe, était devenue la porte d'entrée pour une nouvelle intrusion latine, lorsque les Nicéens trouvèrent le chemin vers Constantinople, pour que Michel Paléologue, héritier des Laskaris et des Batatzès, s'intallât dans la Capitale de l'ancien Empire orthodoxe.

Le terrain appartenait, sous une forme ou sous l'autre, sauf cette dernière tentative, à Constantinople, des Paléologues, princes purement nationaux, ainsi qu'il sera prouvé dans la suite, aux latins.

CHAPITRE VI

Les Paléologues et l'infiltration latine.

Ce dernier chapitre traitera de l'histoire de Constantinople rendue aux Grecs et de la péninsule balcanique à l'époque des Paléologues. Il comprendra les dernières dizaines d'années du XIII^e siècle, le XIV^e entier et la première partie du XV^e siècle, qui a été celui de l'établissement des Turcs. Et ces Turcs s'établirent par infiltration ottomane d'abord, puis par la fondation européenne de la maison d'Osman, jusqu'à la fondation de cet Empire de Mohammed II, qui devait durer pendant des siècles et qui nous intéresse seulement parce qu'il n'est pas une création turque, d'après des principes turcs, une chose d'Asie, mais bien l'implantation d'une puissance extérieure à l'Europe dans les conditions dans lesquelles l'Empire „grec“ avait vécu auparavant. Car tout : la formation même de l'armée, jusqu'au système des fiefs militaires, sans parler de la Cour, qui est absolument l'ancienne Cour byzantine, pour le prestige de l'empereur, copié sur celui de ses prédécesseurs chré-

tiens, tout appartient au régime dont nous avons poursuivi le développement pendant presque mille ans.

Nous nous arrêterons donc au moment où le problème balcanique, que Byzance n'avait pas pu résoudre et que les nationalités balcaniques avaient en vain tenté de résoudre elles-mêmes contre Byzance, sera résolu, vers le milieu du XV^e siècle, aux dépens de Byzance aussi bien que des nationalités chrétiennes, et au profit de ce nouveau concurrent ottoman qui établira son Empire.

Il faut commencer d'abord par la situation, tout à fait spéciale, absolument différente de celle qui existait dans le passé le plus récent, que l'Empire byzantin rénové par les Paléologue a eue à partir de cette année de 1261 lorsque le petit groupe armé de Michel Paléologue est arrivé à s'emparer de Constantinople.

Ce serait une erreur de croire que les Byzantins de Nicée venaient, par la conquête de la Capitale, dans un territoire tout nouveau pour leur domination.

Ils avaient pénétré d'abord en Thrace, ils s'étaient étendus vers la Macédoine, ils avaient contraint les despotes couronnés d'Épire à abandonner leur titre impérial et ils avaient rejeté vers le Nord l'État bulgare.

Enfin ils avaient empêché par leurs armes, surtout par leur diplomatie, je dirai même par

leur prestige permanent, par cet empêchement d'autorité qui est de beaucoup supérieur aux empêchements matériels que l'on pourrait opposer à un envahissement, ils avaient empêché l'État serbe de devenir une réalité dans la péninsule des Balcans. De sorte qu'on ne devait pas partir de Constantinople pour conquérir les Balcans, mais on terminait à Constantinople la conquête des Balcans.

L'occupation de la Capitale n'a pas été donc un point initial, mais bien le couronnement nécessaire de l'oeuvre qui avait été commencée par des personnes peut-être beaucoup mieux douées que Michel Paléologue, par ces premiers Césars de Nicée qui furent des personnalités historiques de première ordre.

Cette conquête de Constantinople, que l'on prévoyait bien, puisque le faible empereur latin n'était soutenu presque par personne et ne pouvait pas, dans son inutilité absolue, trouver des amis secourables, était une nécessité aussi au point de vue idéal de la situation d'un empereur.

Il y a dans ce manuel du stratège grec Kékauménos que j'ai cité dans un autre chapitre une phrase très juste et qui éclaire beaucoup de points de l'histoire byzantine: „Celui qui possède Constantinople est celui qui restera le maître“. L'histoire de Byzance avait prouvé pendant des siècles que toute usurpation qui n'arrivait pas à la possession de la Capitale

n'était pas durable, de sorte que, malgré l'étendue des terres déjà acquises par les Nicéens dans la péninsule, il fallait cet établissement à Constantinople pour être bien sûr que l'oeuvre ne sera pas détruite ainsi que l'avaient été tant d'usurpations antérieures.

Mais cet Empire, qui n'avait pas seulement sa Capitale, qui possédait en même temps la Thrace, qui était capable, sur une grande surface de territoire, d'opposer une résistance à n'importe quel concurrent, n'avait pas, sous tous les points de vue, le même caractère que l'Empire des Comnènes.

Ce dernier restait, comme l'ancien Empire de Constantin-le-Grand, une fondation internationale, ayant sa langue d'État grecque mais cette langue d'État, qui était en même temps une langue d'Église, ne signifiait pas une langage national, en relation avec des tendances nationales. On parlait le grec, ainsi que je l'ai fait remarquer au commencement, comme on avait parlé précédemment le latin, mais sans que le latin eût été l'expression d'une langue nationale et l'incitation à une politique nationale.

Après l'arrivée des Paléologues, les choses changent un peu. Ceux qui arrivent d'Asie sont bien des Grecs, des Grecs qui sont arrivés d'un milieu grec, des Grecs ruraux, de ces

vallées d'Asie-Mineure, où la race vivait de sa vie la plus intense et la plus pure.

Chassés de Constantinople par les latins et réduits à vivre en exil, ils n'avaient pas seulement représenté l'opposition naturelle entre leur orthodoxie irréductible, devenue fanatique dans ce refuge, et entre le latinisme envahissant, plus les hérésies balcaniques des bogomiles et, ajoutons-le, toute tendance qui voulait se séparer de l'ancienne foi traditionnelle : ils avaient en même temps un sentiment d'opposition nationale,—car, maintenant, on peut employer ce mot,—contre les Bulgares, contre les Serbes, contre les latins, plus tard contre les Albanais, contre tous les éléments allogènes de la péninsule.

Il y a un terme qui apparaît pour la première fois dans le chroniqueur des Paléologues, écrivant au commencement du treizième siècle. Dans Pachymère on a pour la première fois le terme de „Rhomais“, qui désigne une conception de l'Empire confondu avec une seule race, grecque, terme que l'on ne peut même pas traduire en termes latins. Les Turcs ont transformé ce terme en „Roum“, ce qui veut dire „terre des Romains“. Puis de l'Asie-Mineure, qui s'est appelée d'abord „Roum“, est venue la nouvelle dénomination de la Thrace européenne, qui est devenue la Roumélie, des deux mots turcs qui signifient : province romaine (Roum-Ili).

Cette Rhomais, c'est quelque chose qui vient

de l'âme grecque, c'est un produit spontané de cette âme, c'est le premier cri d'affirmation d'une conscience nationale grecque, qui n'est pas l'ancienne conscience hellénique. Et, à la place de l'antagonisme économique qui existait jadis à Constantinople contre les créanciers latins, à la place du sentiment de révolte contre la rudesse de croisés qui ignoraient la politesse byzantine, du sentiment bien naturel que toute nation nourrit vis-à-vis de l'envahisseur, il y a maintenant quelque chose de plus unitaire et de plus profond : cette croyance qu'il y a une terre grecque et que les chefs de cette terre grecque sont les empereurs.

Pour l'avenir de la nation grecque, cela a été un grand avantage. Sans la Rhomaïs de Nicée, sans cet esprit représenté par Pachymère dans sa chronique, sans la conquête qui était dominée par cet esprit et cette tendance, la domination turque aurait eu d'autres suites. Après les massacres de 1453, je ne dirai pas indispensables, mais explicables, en tenant compte des instincts des conquérants, il y eut, eu effet, l'établissement du Patriarche comme chef de la nation grecque ; la conquête turque eut à l'égard des Grecs toute espèce de prévenances ; les Turcs étaient tout disposés à accepter même des dénégations formelles, ainsi que cela a été fait jusqu'au XIX^e siècle, à l'égard des proscrits magyares et polonais.

Ceci aurait pu amener la disparition d'une race.

S'il n'y avait pas eu tout ce mouvement de réaction asiatique contre l'internationalisme, „romain“, tout cet effort de rester soi-même, les Grecs auraient été sans doute envahis spirituellement après avoir été détruits matériellement par les Turcs, et ce rêve qu'ont fait beaucoup de Turcs et que certains Phanariotes du XVIII^e siècle, comme Alexandre Ypsilantis, ont accepté: c'est-à-dire de former un seul Empire avec un bras qui aurait été turc et une intelligence qui aurait été grecque, avec des esclaves qui auraient été toutes les autres nationalités de la péninsule des Balkans, ce rêve aurait pu être réalisé.

Or cet Empire qui était grec, mais qui tendait, malgré sa grécité nationale, à se former un territoire équivalant tout de même au territoire de l'Empire des Commènes, devait être empêché dans cette expansion purement territoriale, qui ne tendait plus à la domination des mers. La flotte grecque n'existait plus; on pense bien que les empereurs de Nicée ne se fabriquaient pas des vaisseaux pour les faire manoeuvrer sur les lacs d'Asie Mineure, et, comme c'étaient ceux de Nicée qui avaient vaincu, et non ceux de Trébizonde, ils n'avaient ni vaisseaux, ni marins. Toute la tradition maritime s'était perdue, et il est bien naturel que ces nouveaux empereurs byzantins se fussent tenus à la possession de la terre qu'ils arrivaient à dominer en entier, c'est-

à-dire de la partie asiatique dont, ils venaient, et de la partie européenne, qu'ils avaient conquise et dont la conquête avait déterminé l'établissement à Constantinople.

Mais cette tendance, qui était bien réelle, avait déterminé et déterminera des expéditions en Morée, qui n'ont pas toujours réussi, des expéditions en Épire, des expéditions contre la Bulgarie, des conflits passagers avec la Serbie des Némanides, avant qu'elle eût pu penser à s'organiser, comme on le verra bientôt, sous une forme supérieure, pour pouvoir prétendre à une possession d'Empire, à un titre de „Tzar“ correspondant à celui des „empereurs“ bulgares. Il y a donc eu contre tous ces voisins, qui, dans cette conception, étaient des ennemis, des actions militaires de la part des Paléologues. Ces actions n'ont pas abouti ; les empereurs grecs n'ont pas eu la domination de la presque île de Morée, ou plutôt ils n'y ont réussi, presque, qu'au moment où Constantinople elle-même se défaisait, où ils étaient donc sur le point de succomber. Il y a eu, généralement parlant, dans la vie géographique et historique des Balcans, au XIV^e et au XV^e siècles, un mouvement de retrait, de la Mer Noire vers l'Adriatique, du Nord vers le Sud, la Macédoine étant abandonnée pour l'Albanie et les habitants de l'Albanie cherchant à passer en Acarnanie et en Attique.

On dit toujours: péninsule des Balcans,

comme s'il s'agissait du même territoire, mais sur chaque territoire il y a des changements de vitalité, et beaucoup de choses s'expliquent en tenant compte, sur le territoire d'une nation donnée, de la partie où la vie historique se manifeste avec le plus d'intensité. Les motifs sont toujours très profonds ; les résultats, de la plus grande importance. Si on avait des *statistiques* pour ces époques, on s'apercevrait bientôt que les régions de vitalité supérieure sont en même temps les régions ayant une population plus dense et un mouvement économique plus prononcé que les autres. Si le corps humain conserve un certain équilibre permanent, nécessaire à l'exercice normal de ses fonctions, les corps historiques n'ont pas cet équilibre ; l'afflux de vitalité change d'un point à un autre et se maintient pendant des périodes assez longues dans telle ou telle région, au détriment des autres.

L'Empire byzantin avait senti que Constantinople lui échappait, bien avant la conquête des Turcs, sous le rapport économique. La Constantinople qui a succombé en 1453 sera une Constantinople levantine, envahie par le commerce de Gênes et de Venise, comme à l'époque des Comnènes. Les empereurs étaient d'humbles débiteurs qui mettaient les diamants et les autres pierres précieuses de leur couronne en gage à Venise et qui vivaient aux dépens des podestats génois, des chefs de la colonie

génoise de Pera. Si le dernier empereur grec de Constantinople, Constantin Dragassès Paléologue (Dragassès signifie une adhérence de famille du côté des Serbes) était un empereur né à Constantinople, ce n'était pas un empereur élevé à Constantinople, imposé par Constantinople ; c'était la Morée, cette Morée où les derniers Paléologues avaient leur principal appui, qui l'avait créé politiquement et, après avoir trouvé dans cette Morée les forces nécessaires, il était venu en tant que prince moréote s'installer à Constantinople.

Constantinople est restée la ville internationale, bientôt envahie par l'ottomanisme, tandis que la Morée était cette patrie plus étroite, cette Rhomaïs plus réelle, dont Constantin Paléologue avait tiré les principales ressources de son activité politique et où la vie politique grecque n'a disparu que quelques années après la conquête de Mohammed II sur le Bosphore. Et il est bien naturel que cette même Morée ait été plus tard le berceau de la liberté hellénique. Le point le plus vivant de l'histoire grecque au moyen-âge est donc aussi le point où la vie populaire a été le plus intense au commencement du XIX-e siècle. Ce mouvement de révolte pour l'indépendance grecque qui avait commencé sous la forme phanariote dans les principautés danubiennes s'est transporté vers le Sud grec, et il a trouvé là, dans cette Morée d'une vitalité populaire infiniment supérieure,

la vraie base sur laquelle pouvait s'appuyer le développement ultérieur, l'essor dernier vers la liberté du peuple grec. On revenait, dans ce commencement du XIX-e siècle, à la Morée libre du XV-e siècle, comme base du mouvement de l'insurrection hellénique.

J'ai ainsi dépassé les limites de mon sujet, mais il fallait définir les territoires sur lesquels cette réaction politique des Paléologues est arrivée, non seulement pour y passer et disparaître ensuite, mais pour y rester.

Revenant au sujet proprement dit, il faut affirmer d'abord que la résistance rencontrée par l'Empire des Paléologues dans son essai de reconstitution de la monarchie des Comnènes n'est pas due en première ligne aux Slaves de la péninsule, c'est-à-dire aux Bulgares et aux Serbes.

Ni les Bulgares, ni les Serbes n'étaient en état d'opposer une résistance continuelle et effective à la tendance de reconstitution byzantine dans la péninsule. Et voici quel était l'état de ces deux formations slaves : la formation bulgare, dont la décadence est évidente, et la formation serbe, qui paraît avoir gagné une âme extraordinaire par celui qui est resté l'idole historique de sa nation, Étienne Douchane.

La Bulgarie, que l'on peut maintenant nommer de ce nom et considérer comme un établissement politique de plus en plus national,

s'est profondément transformée après la présence des Mongols dans sa Capitale après la domination, sur les Balcans mêmes, des Tatars, maîtres des deux rives du Danube, après des scènes comme cet incident bizarre d'usurpation du pâtre que les Grecs appelaient, d'un sobriquet, Lachanas, et qui a été en état de figurer comme successeur des Tzars. Et ceci sans oublier les Hongrois qui l'avaient envahie à un certain moment, sous le fils de roi Étienne, jusqu'à Plevna (1261), et cette avance transversale des armées magyares, qui établirent même, du côté de la Matschva, où le Russe Rostislav, gendre du roi Béla IV, est destiné à usurper le titre impérial¹, puis à Vidine, où apparaît Tzar Sfentislav, d'origine russe lui aussi, des princes². Et cette pénétration, correspondant à celle qui s'était dirigée, un siècle auparavant, vers Sofia, est la continuation de l'envahissement de la péninsule aux dépens des Serbes du côté de la Morava et du Danube, dans ce Banat de Bosnie et dans celui de la Matschva, pour en arriver au Banat de Vidin, sous les Angevins du XIV-e siècle. Lorsque les Mongols se sont retirés, lorsque la mainmise magyare a disparu, la vraie Bulgarie se forme avec un élément dynastique qui n'est pas bulgare, qui ne vient pas des régions ca-

¹ Jireček, ouvr. cité, pp. 311-312.

² Le Tzar de Truovo, Constantin Tych, avait épousé lui-même la Grecque Irène, fille du second Laskaris.

ractéristiques pour l'existence et l'action de la race bulgare. Ce sont des étrangers qui descendent de Vidine, convoitée par les Hongrois aussi, considérée par les ethnographes jusqu'à présent comme intermédiaire entre Serbes et Bulgares et que Serbes et Bulgares se sont disputée encore à notre époque.

C'est cette région mitoyenne et ambiguë qui a donné à la Bulgarie la dynastie de Georges Tertérés, probablement un Georges chrétien qui s'était superposé à l'ancien Tertérés païen. Cette dynastie n'a pas été en état de retenir tous les territoires de l'ancien Empire. Et celui même qu'elle conservait s'est détaché, après un certain stage dans le développement de cette décadence, en trois lambeaux, dont le caractère géographique n'est pas bien déterminé.

Il y a eu d'abord une Bulgarie de l'Ouest, — sur la place de l'État de Sfentislav, le vassal hongrois, — qui commence là-bas, à Vidine, vers la fin du XIII^e siècle, et qui finira un siècle plus tard, à l'époque de l'invasion des croisés et de la bataille de Nicopolis, en 1396, par l'établissement du Tzar séparatiste Srachimir comme vassal des Hongrois lui aussi.

Il y a, bien entendu, la Bulgarie centrale, la Bulgarie de Trnovo, qui se confondra avec le territoire ottoman seulement en 1393.

Et il y a, en même temps, du côté de la Mer Noire une troisième Bulgarie; qui, cher-

che à s'organiser, sur la place d'une formation antérieure, à la fin du XIII^e siècle, celle d'un Mytzès (Smiltzès), et de ses successeurs, le fils, Jean, le gendre Eltimir, en relation avec le mouvement général des marchands établis sur toute la rive de cette Mer intérieure. On y rencontre, dans la seconde moitié du XIV^e siècle, la domination d'un Dobrotitsch, fils de Dobrotă—le nom est roumain et appartient à une longue série d'onomastiques terminés par le suffixe *-otă*—, dont le fils, Ivanco, héritera toute la terre jusqu'aux bouches du Danube, ayant à soutenir une vraie guerre contre les Génois qui tenaient à leurs possessions dans le delta du fleuve.

Il y avait donc trois Bulgaries, qui n'appartenaient pas même à une seule dynastie, puisque, si la dynastie des Tertérides se maintenait à Trnovo et si le dominateur de Vidine à la fin du XIV^e siècle était aussi un descendant de cette dynastie, celui qui s'était établi sur le littoral n'avait aucune attache avec la dynastie légitime. C'était un condottière, un chef improvisé, un seigneur d'aventure et de conquête, un de ceux à qui Byzance distribuait, à la place de cordons ou autres décorations modernes, le titre de despote et accordait parfois la faveur d'une relation de famille avec sa Maison impériale. Car, ajoutons-le, il y avait alors des despotes byzantins un peu partout, tels Voïslav, l'oncle de Tertérés, Michel lui-

même, le futur Tzar, puis le chef de soudoyers bul-gares Momtschilo, qui était en plus sébastokrator, Jean, le beau-père du roi serbe Étienne Ouroch, plus tard Gabriel Étienne, prince de Thessalie et les seigneurs serbes de Kustendil. Lorsque Byzance voulait se ménager un agent ou un allié politique, elle lui accordait ce titre, qui était en relation avec quelques signes extérieurs très recherchés. L'emploi de la pourpre dans les cothurnes, dans le vêtement et les aigles de Byzance cousues en fil d'or sur les vêtements rouges, montraient la qualité, reconnue par la légitimité impériale, d'un chef barbare qui brigait un honneur si supérieur à son origine.

Cette Bulgarie de Trnovo, du Tzar Michel, du Tzar Alexandre, de leurs successeurs qui virent périr l'Empire entre leurs mains ne pouvait donc pas être un empêchement pour l'expansion des Paléologues.

Ceux-ci considéraient les Bulgares, de même que toutes les nations voisines, comme des êtres d'une race inférieure. Dans les lettres de Manuel Paléologue, qui végétait à Constantinople lorsqu'il n'était pas en quête de secours en Occident, on trouve cette qualification formelle pour les voisins chrétiens des Balcans.

Et, puisqu'il y a eu une forte influence qui s'est exercée de Byzance sur ces régions, et beaucoup moins sur les Serbes, il faut tenir

compte de ce fait que, si, pour la civilisation byzantine ces voisins étaient des barbares qu'on méprisait, pour l'Église grecque de Constantinople ils étaient des fidèles.

Et il y a ce fait important dans l'histoire des relations de Constantinople avec les nations de la péninsule des Balkans, et même avec les voisins de cette péninsule, du conflit entre les formes byzantines et entre la conscience nationale de ces races, il y a ce fait important, dis-je, qu'au moment où l'Empire n'avait plus les forces nécessaires pour regagner son territoire, apparaît une autre forme de l'impérialisme byzantin qui s'est exercée sur les Slaves de la péninsule des Balkans et qui a même passé le Danube pour s'exercer sur les Roumains et sur leurs voisins de l'Est, les Russes.

Il y a bien eu une opposition de la part des peuples slaves, et ce mouvement, grammatical d'abord, littéraire ensuite, dont l'expression la plus marquante est à Trnovo le patriarche Euthyme et chez les Serbes du XV^e siècle Constantin le Philosophe, a donné dans les nouvelles principautés roumaines une lutte pour la possession des couvents et celle de l'hierarchie épiscopale, lutte qu'elle a gagnée, contre le mouvement grec, d'un caractère impérial tout nouveau, en relation avec le Patriarcat de Constantinople.

L'empereur restait chez lui, bloqué depuis

quelque temps par le Sultan, contraint d'envoyer son fils comme ôtage et de répondre pour la fidélité de ce fils et de ses fonctionnaires. Il se bornait à jeter son mépris à la face de ces „barbares“, qui ne voulaient pas le connaître et se soumettre à ses ordres, beaucoup moins prétentieux à l'égard des Occidentaux qui représentaient, de fait, la dernière défense possible d'un Empire perdu. Mais le patriarche n'en était que plus ambitieux dans ses projets.

Il avait des châteaux jusque sur le Bas-Danube, il exerçait son influence sur le siège de Vidine en Bulgarie serbe, et il cherchait même à retenir dans sa sphère le siège de Trnovo, qu'il considérait comme une dépendance du sien.

Lorsque les Roumains ont voulu avoir une organisation canonique, ils ont demandé au patriarche le droit d'installer des évêques appartenant à leur propre nationalité. La puissance patriarcale refusa nettement de reconnaître une nouvelle Église et d'y installer un archevêque pour un nouveau siège, indépendant, de la chrétienté orientale. A la fin elle a trouvé ce moyen, beaucoup plus commode pour son autorité, de déléguer un évêque quelconque, de création plus ancienne, en Valachie ou en Moldavie. Un évêque de Vitschina sur le Danube, ancien centre commercial dans la Dobrogea, s'est donc installé à Argeş, avec son ancien titre, mais, étant en

même temps le délégué permanent, l'„exarque“ du patriarche. Puis un second a été nommé pour la région de Severin, en Valachie occidentale, et toute l'organisation hiérarchique de l'Église valaque est restée dominée par le Patriarcat, qui a gardé sa main-mise sur cette nouvelle création chrétienne même après la conquête de Mohammed II. La belle église nouvelle d'Argeş, due au prince Neagoe, au XVI^e siècle, splendide monument de l'art roumain, a été consacrée, sinon par un patriarche en fonction, par l'ancien patriarche, réfugié sur le Danube, Niphon.

En Moldavie, il y a eu la lutte dont nous parlions entre l'élément indigène et les prétentions du patriarche de Constantinople. Celui-ci essaya d'imposer à la place de l'évêque indigène un simple „protopope“ du pays. C'était une manière de passer à côté des difficultés que l'on voulait éviter: ne pas avoir d'évêque grec, mais ne pas installer non plus l'évêque indigène, que le pays demandait.

Le siège de Halitsch, en Galicie, parmi les Russes Rouges, le siège de Kiev, pour les Russes du Dniépr, ces deux sièges ont été, pendant la fin du XIV^e et au commencement du XV^e siècle, dans les relations les plus étroites avec cette offensive du Patriarcat de Constantinople¹.

¹ Voy. notre article dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, année 1913.

De sorte que, si l'on veut suivre l'histoire de l'impérialisme byzantin, il ne faut pas se borner à l'initiative de l'État sous les Paléologues: il faut passer de cette initiative de l'État à l'initiative impériale des patriarches. Jamais ceux-ci n'avaient parlé un langage aussi énergique qu'au moment où l'Empire lui-même était au plus bas dans sa décadence.

Cet essai de reconstitution byzantine sous la forme de l'Église, sous l'égide du Patriarcat devait s'exercer beaucoup moins du côté des Serbes.

Nous répéterons ce qui a été déjà dit dans cet exposé: à savoir que l'histoire de la Serbie au moyen-âge n'est pas l'histoire d'un État, mais bien celle d'une série de tentatives faites pour fonder un État dont l'établissement définitif était impossible par suite de certaines fatalités géographiques sur une terre morcelée, orientée vers trois directions: direction de l'Italie à l'Ouest, direction de la Hongrie au Nord, direction de Byzance au Sud et à l'Est. Dans ces conditions il était impossible d'avoir et de maintenir un véritable État.

L'histoire des rois de Serbie, celle-là on peut la faire. L'origine de ces rois, les accidents de leur règne, le prestige dont est marqué ce règne, leurs relations de famille, leurs mariages avec des princesses de Byzance ou avec des princesses de Hongrie, même avec telle Fran-

caise, épouse de roi serbe au commencement du XIV^e siècle, soeur de la dame de Chaours, Française dominant du côté de l'Albanie, les intrigues, les crimes de la dynastie des Némanides, les défaites et les déboires de cette royauté serbe, ce sont des choses très dramatiques et extrêmement intéressantes.

Pour les institutions, le mélange d'éléments empruntés à l'Orient et l'Occident avec l'élément traditionnel forme une sujet d'étude du plus haut intérêt, et Jireček en a pu tirer, en dehors de son histoire des Serbes, les matériaux pour trois fascicules des „Mémoires de l'Académie de Vienne“.

Tout ceci peut être, et doit être apprécié, mais le développement d'un État était chose totalement impossible dans la région serbe. Pour avoir donc l'explication de cette nouvelle formation au caractère impérial, de ce quatrième „Empire“ slave surgi vers la moitié du XIV^e siècle et brusquement détruit par la mort de son créateur, Étienne Douchane, pour saisir le sens de ce nouvel événement dynastique dans les Balkans il faut passer à un autre facteur, qui a été la grande force active, le principal moyen de propulsion politique dans la péninsule au moment de l'apparition des Turcs et qui, au moment où ni Byzance, ni les États slaves ne pouvaient former les points de concentration de la vie chrétienne, devint l'âme de la résistance à l'égard des Ottomans. C'est

le facteur latin, qui se présente sous beaucoup de formes.

On a d'abord la forme angevine, et c'est bien naturel, puisque Charles d'Anjou, Charles II, son successeur, puis leurs descendants, jus qu'à Robert, qui résida à Naples, et à Charles-Robert, à Louis, qui régnèrent en Hongrie, ces Angevins d'Italie méridionale ne faisaient que continuer une tradition qui était nettement byzantine.

Après le mariage d'Henri d'Allemagne, fils de Frédéric Barberousse, avec Constance, l'hé- ritière des rois normands — et il est certain qu'Henri V avait certaines tendances de con- quête en Orient —, leur fils, Frédéric II, étant César d'Occident, on a donné dans ses diplômes grecs un autre caractère, encore plus significatif, au souverain du royaume de Naples ; c'était tout de même un roi, un „grand roi“¹, mais il exerçait une autorité impériale. On ne di- sait pas „régner en roi“ ; on disait ἀθθεντεύειν. Les fonctionnaires étaient parfois des fonction- naires royaux, parfois des fonctionnaires βασιλικοί, impériaux. Et on disait qu'un acte est rédigé sous la βασιλεία de Frédéric. Les caractère im-

¹ Ἐπὶ τῆς εὐσεβοῦς βασιλείας τοῦ θεοσεύτου (=θεοστέπτου) μεγάλου ῥηγὸς Φρεδερίκου καὶ ἀθθέντου ἡμῶν... Ἀθθεντέβοντος τοῦ κρατεοῦ βασιλαίως ἐν τε νήσῳ Σικελτίας, τοῦ ἀγιοτάτου Φεδερήγου... Ἐπὶ τῆς εὐσεβοῦς βασιλείας τοῦ ἀγιοῦ ἡμῶν ἀθθέντος τοῦ μεγάλου βασιλέως Ῥώμης καὶ εἰς ἀσί Ἀγγούστου καὶ ῥηγὸς Σικελτίας... Ἐπὶ τῆς εὐσε- βεστάτης βασιλείας τοῦ κραταιοῦ ἡμῶν ἀθθέντου Φρεδερίκου μεγάλου βασιλέως (ouvrages cités plus haut).

périal de la royauté normande en sortait rehaussé, renforcé. Il y avait à Palerme un empereur et son caractère occidental se greffait sur les anciennes traditions de l'Orient.

Quand Frédéric a été remplacé par son fils Manfred, celui-ci a recherché des alliances de famille du côté de l'Épire pour pouvoir transformer en réalité balcanique les prétentions de son père et de son grand-père. Une des filles de Michel II, despote d'Épire, devint sa femme, avec Corfou, Durazzo, Valona et Bérat, l'ancienne Belgrade slave, pour dot ; sa soeur avait épousé le prince latin de Morée, Guillaume de Villehardouin. La soeur de Manfred épousa Jean Ducas.

Après la mort de Manfred, dont l'appui avait sauvé le despotat, envahi par les Nicéens, les Angevins se sont installés dans le royaume des Deux Siciles pour rester à Naples lorsque les Aragonais leur eurent pris l'île.

Les premiers actes de Charles d'Anjou ont été la conclusion des différents traités avec les détenteurs de la souveraineté latine à Constantinople et dans cette grande presqu'île de Morée pour pouvoir se présenter comme successeur légitime, d'un côté en Albanie, de l'autre côté dans cette Morée même. Et par un acte conclu avec l'empereur Baudouin II, époux lui-même d'une fille de Charles I^{er}, et ensuite, avec cette Impératrice Catherine, princesse d'Achaïe, qui continuait à prétendre au trône de Constan-

tinople, il était devenu le détenteur unique des droits à l'Empire latin de Constantinople.

Par suite de ces traités, qui sont au nombre de trois, conclus par Charles et par un de ces héritiers, Philippe, prince de Tarente, empereur titulaire de Constantinople en 1313, qui légua ses prétentions à sa famille, il y a eu une occupation latine, angevine, en Albanie, des dignitaires, en partie italiens, en partie français, dans les châteaux de cette région de montagne, et le mouvement qui agite les Albanais pendant tout le XIV^e siècle et au commencement du XV^e est dû avant tout à la présence de cet élément angevin qui, cherchant des relations et des appuis dans la province, contribuait à la résurrection d'une ancienne race. Il y eut des accords scellés avec les Mousachi, des Roumains d'origine (Muşat), avec les Topia (Thobie), les nouveaux „phylarques“ de l'Albanie¹.

Charles Martel, fils de Charles II de Naples, profita du fait que la royauté hongroise s'était étroitement alliée à sa propre famille. L'un des derniers Arpadiens s'appelle André le Vénitien ; il était le fils d'un prince hongrois, qui vivait à la fin du XIV^e siècle en Italie et qui portait le surnom de Lombard. Sa mère était une Morosini, et une autre Morosini était devenue la

¹ Cf. aussi note *Brève histoire de l'Albanie*, Bucarest 1919 et notre *Histoire des Roumains de la péninsule des Balcans*, Bucarest 1919.

femme d'un prince de Serbie, Vladislav, fils du roi Étienne Dragoutine. La femme de Charles II était soeur de Ladislas IV, roi de Hongrie,

Donc la Hongrie elle-même a été attaquée et transformée par cet esprit latin venant de l'Italie. Charles Martel pouvait prétendre à la succession de ce royaume de Hongrie dont la dynastie était si intimement reliée par tant de liens de famille à la sienne. On sait que, dans la concurrence entre ceux qui voulaient se saisir de cette couronne de Hongrie, ce n'est pas Charles Martel qui a vaincu, mais, plus tard, Charles Robert, appartenant à la même dynastie de Naples, qui s'est établi comme roi de Hongrie.

On a découvert un projet de croisade datant de 1308 — il a été publié tout dernièrement¹, — dans lequel on compte tous les éléments sur lesquels le latinisme dans la péninsule des Balcons pourrait s'appuyer. Il y est dit que la Hongrie appartient déjà aux Angevins, que l'Albanie n'est qu'un fief du royaume de Naples, que la Serbie est ouverte aussi, par la querelle entre ses deux rois, à une pénétration occidentale. De fait, au cours de cette même année 1308, le roi serbe, concluant un traité avec Charles de Valois, prétendant à la couronne byzantine, offrait à Charles, fils de l'„empereur“, la main de sa fille Zoritza, dont la mère

¹ Voy. le „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale“, année 1921.

était la princesse hongroise Élisabeth, la propre soeur de Marie de Sicile¹.

On doit ajouter qu'à côté de cette offensive napolitaine il y a en avait une autre, l'offensive sicilienne, de la Maison d'Aragon, sous le drapeau de l'énergie catalane, en plein développement.

Cette offensive sicilienne était enfin en relation avec une troisième initiative venant de l'Occident de l'Europe, qui était celle du royaume d'Aragon, de ces Catalans, sujets du roi d'Aragon, qui était devenu, après les Vêpres Siciliennes, roi de Sicile.

Ayant besoin de se défendre contre les Turcs d'Asie, l'empereur s'est adressé aux Catalans ; leur „grande compagnie“, pareille à celles qui avaient suscitées la guerre de cent ans, est donc allée combattre les Infidèles, mais sans rendre à l'Empire, comme l'avaient fait, du reste, aussi les croisés de la première expédition, les territoires et les cités qu'ils avaient occupés. Sous Ferran Jayme, sous le duc, le „mégaduc“, le César Roger de Flor, sous Berenger, Remfort, Guy, on les trouve, en maîtres, à Héraclée aussi bien qu'à Gallipolis et dans l'île de Chios.

La Maison d'Aragon a exercé pendant tout le XIV^e siècle une grande influence sur la conquête des Catalans dans le duché d'Athènes et

¹ Jireček, ouvr. cité, p. 345.

de Thèbes, où ils sont arrivés à remplacer l'ancienne lignée des ducs, descendant de Guillaume de la Roche, qui s'étaient installés après la victoire des latins à Constantinople, au commencement du XIII^e siècle¹.

A la fin du XIV^e, après la présence du Grand-Maître des Hospitaliers, d'autres représentants du latinisme dans ces régions, comme Jean Fernandez de Heredia, il y a eu, enfin, la domination de cette Compagnie Navarraise, qui a détenu pendant longtemps, avec une énergie opiniâtre, cet ancien pays hellénique.

De sorte qu'il y avait en même temps les Angevins en Albanie, d'autres Angevins installés en Hongrie, profitant de toute la tradition des rois arpadiens, de la domination dans la Bosnie, des relations avec les pays roumains, surtout avec la Valachie, et, en même temps, il y avait les Catalans, les Navarrais qui s'étendaient par une autre voie vers la Morée. Et l'auteur de cet ouvrage écrit en 1308 pouvait s'appuyer sur une autre offensive latine représentée, à une époque de recrudescence pour l'idée des croisades, par la personnalité aventurière de Charles de Valois.

On observe, en même temps, une nouvelle expansion des républiques italiennes vers l'Orient. La restauration des Paléologues avait

¹ Cf. W. Miller. *The Latins in the Levant*, Londres 1921 et le „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale“, année 1921 comprenant d'un ouvrage de M. Rubió y Lluch.

signifié aussi l'établissement des Gênois, leurs auxiliaires, dans la Mer Noire, bien que Venise eût gardé, à la bouche du Don, sa colonie de Tana. Gênes lui opposa sur la Mer d'Azov Caffa, bientôt métropole de tout un monde d'établissements, du Dniester et du Bas-Danube jusqu'aux places de commerce caucasiennes, jadis en relations suivies avec la Cherson byzantine. Gênes et Venise tendaient en même temps vers la possession des îles de l'Archipel que l'avance italienne en Orient n'avait pas encore occupées, comme Chios, apanage des Zaccaria, Gênois, ou Lesbos, attribuée aux Gattilusii, de même origine, amis et alliés des Paléologues. La croisade de Smyrne avait livré aux Latins un moment cette importante place elle-même avec quelques territoires voisins, en attendant cette nouvelle croisade de 1366, du comté de Savoie, Amédée VI, qui devait amener les mêmes Latins à Gallipolis et à Constantinople, comme défenseurs et tuteurs de Byzance.

Le propagateur de croisade de 1308 ne voyait pas dans l'empereur de Constantinople un prince de grand prestige, disposant de troupes capables de combattre. De fait cet empereur, qui avait négocié dès le début l'union des Églises au concile de Lyon, pour en arriver, au XV^e siècle, à travers toute une série d'offres et de promesses, à l'acte unificateur de Florence, ne tenait plus entre ses mains

le drapeau de l'orthodoxie intransigeante, de la grécité irréductible. Michel Paléologue lui-même s'était cherché une femme en Hongrie ; celle de son fils Andronic, Irène, était apparentée à la royauté espagnole ; la fille de Baudouin lui-même devait figurer comme impératrice aux côtés de Michel, fils d'Andronic ; Jean Paléologue était le fils d'Anne de Savoie. Les pratiques matrimoniales du temps des Comnènes et des Anges (quand une Hongroise était la femme d'Isaac et une princesse de France devait épouser l'enfant Alexis) étaient reprises.

Pour en arriver à la Serbie, tour à tour les chefs du monde serbe, les prédécesseurs de Douchane ont conclu des traités par lesquels ils s'obligeaient à passer à la religion catholique et à s'en tenir définitivement à une politique parallèle avec celle du royaume de Naples. Il était même question, ainsi que nous l'avons remarqué, de marier une princesse némanide à un prince napolitain, cette princesse qui était elle-même fille d'une princesse de Hongrie. Et Ouroche III avait demandé en mariage une fille de Philippe l'Angevin.

Ce projet n'a pas été réalisé, mais, lorsque les Angevins se sont installés définitivement en Hongrie, lorsqu'ils ont réglé leurs rapports avec la Valachie, lorsqu'ils ont fini avec succès leurs expéditions contre les Tatars en Galicie et en Moldavie, lorsque cette Hongrie s'est

transformée en pays de croisade chevaleresque, on a la formation, par Louis-le-Grand, fils et successeur de Charles-Robert, d'un Banat de Vidine, d'envahissement balcanique par cette porte bulgaro-serbe.

Car ce Banat de Vidine formait la première étape d'une nouvelle avance dans la péninsule des Balcans, comme continuation de la politique qu'un siècle auparavant, André II, roi de Hongrie et candidat à la couronne de Constantinople, avait entreprise et qu'il avait dû abandonner après sa croisade malheureuse à Jérusalem.

Et, si Louis n'a pu conserver ce Banat de Vidine, s'il n'a pu s'en servir pour étendre sa domination dans la péninsule, Venise réussit à provoquer et entretenir deux importantes créations balcaniques.

Sa profonde influence sur les Serbes, par la côte de Dalmatie, arrachée au roi de Hongrie, a sans doute contribué essentiellement à amener la création du Tzarat de cet Étienne Douchane, qui tout en étant „empereur“, sentait le besoin de s'intituler „despote d'Arta“ — nous verrons la sens de ce titre — et „comte de Valachie“ et qui figure avec un titre latin sur les monnaies de Cattaro¹.

¹ Déjà son prédécesseur Ouroche donnait des diplômes latins comme roi „a Mariusque ad fluvium Danubii magnum“ (Jireček, Thallóczy, *Sufflay, Acta Albaniae*, II, p. 34).

Douchane a sans doute été un représentant de sa race serbe, mais il était en même temps citoyen et pupille de Venise. Cet „imperator de Sclavonia“ figurait comme l'associé principal de la République dans les Balkans, comme celui sur lequel elle comptait dans ses ambitions de conquête, au moment où Andronic II et Andronic III, par leurs querelles prolongées, avaient affaibli à tel point la puissance de résistance de l'Empire qu'on parlait dans les Conseils vénitiens de l'éventualité d'une occupation à Constantinople même et où un autre schisme dynastique, celui entre Jean V Paléologue et Jean VI Cantacuzène, se préparait pour dégrader définitivement le prestige de cette autocratie mourante.

Si Douchane avait pu réaliser son rêve, s'il avait conquis Salonique, si sa politique s'était consolidée, il aurait sans doute été l'allié des Vénitiens contre les prétentions hongroises sur ce littoral, prétentions qui étaient d'autant plus puissantes que le roi Louis n'oubliait pas son origine napolitaine et se crut obligé d'intervenir dans le Sud de l'Italie pour venger la mort de son frère et recueillir, si c'était possible, l'héritage de ce royaume de Naples,

Et, comme son père avait écrasé, en 1330, l'armée du Bulgare Michel, comme Étienne Ouroche, son prédécesseur, avait fixé son siège à Ochrida, comme la Tzaritza de Douchane lui-même était soeur du Tzar de Trnovo, l'u-

nité „yougoslave“, pour employer, des termes actuels, „esclavonne“, pour nous en tenir à ceux du moyen-âge, qu'un Pierre Bodin avait essayée, se serait fondée et maintenue, dans les Balcans du XIV^e siècle.

La mort préniaturée du Tzar Douchane, en marche dans la Macédoine, amena un vrai chaos dans les régions qu'il avait conquises, dans cette Macédoine et dans la Thessalie voisine. Depuis longtemps le despôtat d'Épire n'existait plus. Sous Michel II et Nicéphore, mari de la Byzantine Anne, à côté des relations de famille orthodoxes, qui paraissaient annoncer une prochaine réunion, redoutée, avec l'Empire de Constantinople, des liens avec les ducs d'Athènes, avec les St. Omer, de la féodalité latine en Orient, avec les Orsini de Céphalonie, des vassaux de Naples, montraient bien que, de ce côté aussi, le latinisme était en marche. Le dernier représentant de la dynastie des Anges en Épire fut vaincu par Cantacuzène et par les Albanais dans la bataille d'Achéloüs, en 1358.

Une fille de la despotissa Anne s'établit à Avlona, mariée au Bulgare Jean Assène. D'un autre côté, la lignée bâtarde des despotes se mourait en Thessalie valaque, dans cette „Grande Valachie“ autonome, aux habitants roumains, dont le nom s'est conservé jusqu'aujourd'hui dans le titre du Métropolitte de Larissa. Dans

cette région l'Empire serbe avait aussitôt installé ses dignitaires à la place du dernier despote, Étienne Gabriélopoulos, mort, et de Jean Ange-Orsini, en 1333¹, et, après la mort de Douchane lui-même, son frère Siméon a joué un grand rôle de chef thessalien dans cette résidence de Larissa. La domination serbe s'y est perpétuée pendant quelque temps, avec Prélioub et son fils Thomas, et elle a été remplacée par la domination albanaise des Boua Spatas. Puis cette domination albanaise elle-même cède la place à des Italiens venus par les Îles Ioniennes, par le comté de Céphalonie et par les rapports entre les maîtres de Céphalonie et les Grecs d'Épire. C'est par cette voie que s'établirent les deux Charles, Memnon et Hercule Tocco¹. Et avant eux on a la domination, obtenue par voie de mariage, d'Ésai de Buondelmonti, frère de la comtesse de Céphalonie, époux de la Grecque Angélique, c'est-à-dire descendante de la dynastie des Anges. N'oublions pas à la même époque l'État des Florentins Acciaiuoli, fondé par Nerio I^{er} à Athènes.

¹ P. A. P., *Χρονολογία της Ηπείρου*, Athènes 1855, p. 111.

¹ Charles I-er fut l'époux de l'„impératrice“ Marie. La „Késarissa“ vécut jusqu'en 1395.

¹ Marie, soeur de Thamar, fille du despote Nicéphore, avait épousé au commencement du XIV-e siècle, Richard, comte napolitain de Céphalonie. Le neveu du bâtard Jean, établi en Thessalie, fut comte de Céphalonie et seigneur de la „Petite Valachie“.

On voit donc là les éléments qui préparaient le chemin de l'invasion turque. D'un côté, sur les ruines de l'éphémère domination serbe, il y a les Byzantins qui cherchaient à revenir. Les derniers diplômes des représentants de la conquête serbe ne sont pas donnés en serbe, mais en grec ; les princesses serbes appartiennent aux grandes familles de Constantinople et ne portent pas seulement le nom d'une dynastie : elles réunissent les noms de toutes les dynasties qui avaient régné à Constantinople¹. Les monastères fondés par ces princes serbes sont bien grecs. Ces derniers dynastes thessaliens ont fini leur règne avec la conscience qu'ils avaient abandonné le caractère slave, qu'ils avaient été reçus dans l'unité byzantine.

Mais contre cette dernière poussée byzantine du côté de la Thessalie et de la Macédoine, jusqu'aux Comnènes à demi bulgares d'Avlona et de Kanina, le latinisme venait faire valoir ses prétentions. Les Albanais, qui avançaient contre les Grecs et les Serbes sous un drapeau étranger ou sous un autre, parfois sans aucun drapeau, ces Albanais, dont certains étaient des Roumains de Macédoine¹, exerçaient de fait, depuis près d'un siècle, une action latine victorieuse sur la péninsule des Balcons.

¹ Uu Orsini, mari de l'„Impératrice“ Anne, s'intitule „Comneno-Angélo-Dukas“.

Et rien n'est plus capable d'éclaircir la situation dans ces régions dont les successions dynastiques forment un vrai chaos même pour les généalogistes les plus expérimentés, que de les voir s'élever à la place des Serbo-Grecs comme dominateurs de l'Épire et de la Thessalie, pour ouvrir le chemin, ainsi qu'on l'a vu, à des Italiens d'origine napolitaine, mariés à des princesses grecques et affublés de tous les titres dynastiques des annales byzantines. Il y en a parmi ces seigneurs de transition dont la qualité est si confuse qu'ils sont désignés par les maigres et naïves chroniques locales comme étant, en même temps, Serbes, Albanais et Valaques, influencés, bien entendu, en première ligne par la civilisation byzantine, mais suivant une impulsion qui n'est ni serbe, ni albanaise, ni valaque, ni grecque: l'impulsion de l'Occident.

Et le fait que ces régions de l'Épire ont succombé à la conquête ottomane dans la forme latine montre qu'ici comme dans l'Athènes des Acciaiuoli, comme dans l'Achaïe, dont les derniers titulaires appartenaient à l'Occident, jusqu'aux Piémontais, comme sur certains autres points des îles et des côtes et dans ces parties de l'Albanie et de la Morée que Venise avaient acquises avec tant de sacrifices à la fin du XIV^e siècle, les Turcs trouvaient comme principal élément de résistance les Latins.

Les vaincus de l'expansion musulmane au

commencement du XV^e siècle, de la conquête de Constantinople n'ont pas été donc des Grecs, qui vivaient d'une existence purement nominale, ni ces Slaves des Balcans dont les États n'existaient que comme faibles fragments d'une domination incapable de se maintenir. Il s'agit bien de cette action latine, qui, commençant avec les châtelains de Charles d'Anjou en Albanie et les Hongrois des Angevins, ne s'est arrêtée qu'à la défense de Caffa, au dernier point de domination vénitienne dans la Morée, aux efforts suprêmes de Chypre, héritée des Lusignans français par la grande République italienne, et de la Crète, reliée à Venise.

Cette forme latine, bien vive, est celle qui avait été écartée par la conquête de Constantinople, plus tard par l'établissement des Turcs en Morée et dans les régions occidentales de la péninsule des Balcans.

* * *
Mais écarter ne signifie pas vaincre définitivement, et, si le procès était terminé avec Byzance, surtout par le fait que la domination ottomane ne signifiait qu'une nouvelle Byzance, d'un autre caractère religieux pour la dynastie et l'armée, s'il l'était aussi à l'égard des Slaves, incapables de se refaire et de regagner les positions politiques perdues, il ne faisait que commencer à l'égard de l'Occident.

Cet Occident, attaqué par les Turcs, devait leur livrer bataille pendant des siècles et a-

mener, au XVIII^e et au XIX^e siècles, pour l'Empire ottoman une situation analogue à celle que Byzance elle-même avait eue aux derniers moments de son existence. Ce qui devait arriver quand même à une victoire finale, c'était l'esprit occidental qui n'avait pas été détruit, en Orient même, par la victoire de Mohammed II.

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
1987

BIBLIOTECA
Centrala universitatii
Bucuresti

TABLE DES MATIÈRES

	<u>Pag.</u>
En guise de préface	3
Réponse à l'allocution de M. Brunot	7
Première leçon : Origine et sens de la vie byzantine	10
Deuxième leçon :	37
Troisième leçon : Le Tzarat bulgare: son sens, son droit, ses bornes	65
Quatrième leçon : Restauration byzantine, installation russe et offensive magyare. Tentatives de „Bulgares“ en Macédoine. „Esclavonies“ diocléennes et rasiennes	91
Cinquième leçon : Influences latines en Orient: Poussée normande, royauté serbe et Empire „vlaque“	163
Sixième leçon : Les Paléologues et l'infiltration latine	155

